

L'ART DE PENSER NELLA LOGICA DEL SYSTÈME DI RÉGIS:

QUADRO SINOTTICO

NAUSICAA ELENA MILANI

Il presente contributo si propone di condensare in un quadro sinottico il confronto tra la sezione delle *Système* dedicata alla logica e la *Logique di Port-Royal*, al fine di riprendere in modo schematico i risultati presentati in forma più ampia in un lavoro pubblicato negli *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*¹. La tabella sinottica si articola in due colonne, nella prima delle quali è riportata in forma integrale la *Logique* del *Système* di Régis, nella seconda sono trascritte le parti dell'*Art de penser* riprese da Régis.

Una delle principali peculiarità del *Système* è la pretesa di sviluppare quanto contenuto in nuce nella filosofia cartesiana correggendone, all'occorrenza, i punti considerati deboli: primo fra tutti la mancanza di una logica che non si risolva in pochi precetti metodologici ma che, analizzando il funzionamento delle facoltà umane, si spinga a fornirne i principi regolatori e a delineare le norme indispensabili ai fini del loro corretto funzionamento². Il fatto

1 NAUSICAA E. MILANI, *L'Art de penser* nella logica del *Système* di Régis, «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa» 4/2, 2012, pp. 517-555.

2 «La logique n'est donc autre chose que l'art de juger et de raisonner exactement: cet art consiste principalement dans certaines reflexions qu'on a faites sur les trois premières opérations de l'esprit [...]; et ces reflexions servent non à découvrir la vérité, car ce n'est pas le but de la Logique, mais à faire connoître si en la cherchant, nous avons bien ou mal raisonné. Car comme l'esprit peut facilement s'égarer, il se fait luy-même par ses propres reflexions une règle par le moyen de laquelle il peut diriger ses opérations en

di corredare il proprio sistema filosofico con un trattato di logica mostra come il tentativo di Régis sia quello di pubblicare un manuale cartesiano che, costruito con lo stesso rigore dei manuali scolastici, possa veicolare il nuovo sapere a prescindere dalla tradizione. Non a caso, come ha rilevato Roger Ariew, la logica del *Système* si presenta come un «*extrait et abrégée, mais avec quelques modifications*» della «*logique de Port-Royal d'Arnauld*»³: l'opera di Arnauld e Nicole può infatti essere considerata a buon diritto il principale testo di «*logique de style cartésien*»⁴, il cui ruolo nella diffusione del cristianesimo fu decisivo.

Nel suo complesso, l'apparato di logica presente nell'opera di Régis si configura come lineare, semplice e poco articolato; l'enunciazione minuziosa delle regole della logica viene abbandonata in favore di una maggiore agilità espositiva, volta a fissare i principi fondamentali e, soprattutto, a chiarire le rispettive funzioni delle operazioni intellettuali. Pur essendo costruita attraverso l'abile integrazione, spesso in forma sintetica, di passi presenti ne *L'art de penser*, è possibile rilevare come questi ultimi siano scelti e/o modificati in funzione del successivo sviluppo del sistema in cui la logica stessa si inserisce e dell'ambizioso tentativo di apportare alcune accorte integrazioni al metodo cartesiano, senza stravolgerne il senso.

L'intento di tale appendice è quello di evidenziare come la logica di Régis, pur riprendendo in larga parte la logica di Port-Royal, non possa essere considerata alla stregua di un mero compendio di quest'ultima ma una riela-

les rendant exemptes d'erreur, ce qui est le principal but de la logique», PIERRE-SYLVAIN RÉGIS, *Cours entier de philosophie, ou système general selon les principes de M. Descartes contenant la logique, la metaphysique, la physique et la morale*, 3 voll. in-4°, a Amsterdam, aux dépens des Huguetan 1691², vol. 1, *Avertissement à La logique*.

3 ROGER ARIEW, *Descartes, les premiers cartésiens et la logique*, «*Revue de Métaphysique et de Morale*» 2, 2006, pp. 55-71, p. 57.

4 *Ibid.*

borazione del materiale in essa contenuto in funzione di un preciso sistema filosofico, caratterizzato da una lettura in chiave empirista del pensiero di Descartes. Il lavoro di cui il quadro sinottico rappresenta una parte integrante si propone infatti di mettere in luce come lo scopo di Régis non si risolva in un mero procedimento di parafrasi e trascrizione di alcune parti de *La logique de Port-Royal*, ma corrisponda al più complesso intento di seguire l'impostazione metodologica cartesiana integrandone le lacune e rendendola al contempo funzionale al proprio *Système de philosophie*. La volontà di dare alla luce un sistema di pensiero che consenta al sapere di svilupparsi in maniera organica prevale dunque sul tentativo di appropriarsi indebitamente di alcuni passi dell'opera di Arnauld e Nicole. Quest'ultima viene infatti assunta da Régis come modello di logica completa, in quanto caratterizzata dall'integrazione della logica aristotelica con i precetti del metodo cartesiano; ma viene smembrata, ricomposta e integrata dall'autore fino ad assumere i tratti di una logica di matrice cartesiana con un accentuato carattere antiaristotelico atta a fare da preambolo a una epistemologia empirista.

NAUSICAA ELENA MILANI

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI PARMA

PIERRE SYLVAIN RÉGIS
LA LOGIQUE ou L'ART DE PENSER

ANTOINE ARNAULD & PIERRE NICOLE
LA LOGIQUE ou L'ART DE PENSER

TAVOLA DI CONFRONTO

A CURA DI NAUSICAA ELENA MILANI

TAVOLA DI CONFRONTO ¹			
Pierre Sylvain Règis LA LOGIQUE ou L'ART DE PENSER ²		Antoine Arnauld & Pierre Nicole LA LOGIQUE ou L'ART DE PENSER ³	
Contenuto di Règis	Pag.	Contenuto di Arnauld & Nicole	Pag.
PARTIE I Reflexions qu'on a faites sur la premiere Operation de l'Esprit, qui est la <i>Perception</i> .	pp. 1-15	PARTIE I Contenant les reflexions sur les idées, ou sur la premiere action de l'esprit, qui s'appelle concevoir.	pp. 39-102
CHAPITRE I Des Perceptions considerées en elles-mêmes, et par rapport à leur objets.	pp. 1-4	CHAPITRE II Des idées considérées selon leurs objets.	pp. 46-9
«Les Perceptions sont ce qu'on appelle en general <i>Idées</i> , et l'on nomme <i>Idées</i> la simple veüë des choses, qui se presentent à l'ame, sans aucune affirmation ni negation. Par exemple, connoître le ciel, la terre, la mer. &c. c'est simplement appercevoir, ou avoir des idées. Les Idées peuvent estre considerées en deux manieres, ou en elles-mêmes, ou par rapport à leurs objets. Quand on considere les idées en elles-mêmes il n'y a rien de plus clair qu'elles, parce qu'il est de la nature de toute perception de se manifester par soy-même; mais quand on les considere par rapport à leurs objets, elles ne sont pas toujourns claires, parce qu'on ne connoit pas toujourns les rapports qu'elles ont aux choses qu'elles representent. Or les idées representent toujourns des substances, ou des modes, ou des substances modifiées. Elles representent des substances lors qu'elles ont pour objet des choses qui existent en elles-mêmes: par	pp. 1-2	«Tout ce que nous concevons est représenté à notre esprit, ou comme chose, ou comme maniere de chose, ou comme chose modifiée. J'appelle <i>chose</i> ce que l'on conçoit comme subsistant par soi-même, et comme le sujet de tout ce que l'on y conçoit. C'est ce que l'on appelle autrement substance. J'appelle <i>maniere de chose</i> , ou <i>mode</i> , ou <i>attribut</i> , ou <i>qualité</i> , ce qui étant conçu dans la chose, et comme ne pouvant subsister sans elle, la détermine à être d'une certaine façon, et la fait nommer telle. J'appelle <i>chose modifiée</i> lorsqu'on considere la substance comme déterminée par une certaine maniere, ou mode. C'est ce qui se comprendra mieux par des exemples. Quand je considere un corps, l'idée que j'en ai me représente une chose ou une substance, parceque je le considere comme une chose qui subsiste par soi-même, et qui n'a point besoin d'aucun sujet pour exister.	pp. 46-7

1 La tabella nella colonna di sinistra riporta per intero il testo; nella colonna di sinistra sono riportate le parti della *Logique* di Arnauld e Nicole riprese da Régis, talvolta letteralmente. *Legenda*: grassetto nel corpo del testo = parti riprese letteralmente; tondo nel corpo del testo = parti riprese ma modificate.

2 PIERRE-SYLVAIN RÉGIS, *La logique ou l'art de penser*, in ID., *Cours entier de philosophie, ou système general selon les principes de M. Descartes contenant la logique, la metaphysique, la physique et la morale*, 3 voll. in-4°, a Amsterdam, aux dépens des Huguetan 1691², vol. 1, pp. 1-62.

3 ANTOINE ARNAULD, PIERRE NICOLE, *La logique ou l'art de penser*, édition critique présentée par P. Clair et F. Girbal, Paris, Presses universitaires de France 1965 (1^a ed. Paris 1662).

<p>exemple, l'idée de l'étenduë represente une substance, parce qu'on conçoit l'étenduë comme une chose qui existe en soy-même, et qui est independante de tout autre sujet. Les idées representent des modes, lors qu'elles ont pour objet des choses qui sont conçûes dans des substances, qui ne peuvent exister hors d'elles, et qui les font être une telle ou telle chose: par exemple, la figure quarrée et la figure triangulaire sont des modes, parce qu'elles ne peuvent exister hors de l'étenduë, et qu'elles font que l'étenduë est un triangle ou un quarré plutôt que quelque autre chose. Enfin les idées ont pour objet les substances modifiées, lorsqu'elles representent des substances déterminées par des modes: par exemple, le quarré et le triangle sont des substances modifiées, parce qu'on conçoit leur étenduë comme bornée par trois, ou par quatre côtez. Comme nous ne connoissons que deux choses qui existent en elles-mêmes, nous ne connoissons aussi que deux sortes des substances, qui sont l'étenduë et la pensée, c'est-à-dire, le corps et l'esprit».</p>		<p>Mais quand je considere que ce corps est rond, l'idée que j'ai de la rondeur ne me represente qu'une maniere d'être, ou un mode que je conçois ne pouvoir subsister naturellement sans le corps dont il est rondeur. Et enfin, quand, joignant le mode avec la chose, je considere un corps rond, cette idée me represente une chose modifiée».</p>	
<p>«Quant aux modes, il y en a de deux sortes; les uns sont apparens et les autres vrais. Les modes apparens sont ceux que nous regardons comme des modes, bien qu'ils ne le soient pas. L'étenduë et la pensée sont des modes apparens; car nous sommes si accoutumés à considerer les choses comme modifiées que bien que le corps et l'esprit soient des estres simples, nous les divisons comme en deux parties, l'une desquelles nous regardons comme le sujet de l'autre: par exemple, dans le corps et dans l'esprit nous considerons la substance comme le sujet de la pensée et de l'étenduë, et nous considerons la pensée et l'étenduë comme les modes de la substance, bien que dans le corps et dans l'esprit la pensée et l'étenduë soient réellement une même chose avec la substance. Les vrais modes sont ceux qu'on ne peut concevoir que dans les substances, ou par rapport aux substances. La figure quarrée est un vray mode, parce qu'on ne la peut concevoir sans l'étenduë».</p>	<p>pp. 2-3</p>	<p>«Il est néanmoins très-important de savoir ce qui est véritablement mode, et ce qui ne l'est qu'en apparence; parce qu'une des principales causes de nos erreurs est de confondre les modes avec les substances, et les substances avec les modes. Il est donc de la nature du véritable mode qu'on puisse concevoir sans lui clairement et distinctement la substance dont il est mode; et que néanmoins on ne puisse pas reciproquement concevoir clairement ce mode, sans concevoir en même-temps le rapport qu'il a à la substance, et sans laquelle il ne peut naturellement exister».</p> <p>«Et au-contre, lorsque j'ai considéré tout ce qui convient à une substance étenduë qu'on appelle corps, comme l'extension, la figure, la mobilité, la divisibilité; et que d'autre part je considere tout ce qui convient à l'esprit et à la substance qui pense, comme de penser, de douter, de se souvenir, de vouloir, de raisonner, je puis nier de la substance étenduë tout ce que je conçois de la substance qui pense sans cesser pour cela de concevoir très distinctement la substance étenduë et tous les autres attributs qui y sont joints; et je puis reciproquement nier de la substance qui pense tout ce que j'ai conçu de la</p>	<p>p. 48</p> <p>p. 48</p>

		<p>substance étenduë, sans cesser pour cela de concevoir très distinctement tout ce que je conçois dans la substance qui pense.</p> <p>Et c'est ce qui fait voir aussi que la pensée n'est point un mode de la substance étenduë, parce que l'étenduë et toutes les proprieté qui la suivent se peuvent nier de la pensée, sans qu'on cesse pour cela de bien concevoir la pensée».</p>	
<p>«Entre les vrais modes, il y en a qui sont intérieurs et d'autres qui sont extérieurs. Les modes intérieurs sont ceux qu'on conçoit dans les substances; tels sont la Figure, le Mouvement, le Repos, &c. Et les modes extérieurs sont ceux qui dépendent de quelque chose qui n'est pas dans les substances, comme aimé, désiré, qui sont des modes pris de l'action d'autrui: les noms dont on se sert pour signifier ces modes s'appellent <i>Denominations extérieures</i>, parce qu'ils n'expriment que les manières dont on conçoit les choses».</p>	p. 3	<p>«On peut remarquer sur le sujet des modes, qu'il y en a qu'on peut appeler intérieurs, parce qu'on les conçoit dans la substance, comme rond, quarré; et d'autres qu'on peut nommer extérieurs, parce qu'ils sont pris de quelque chose qui n'est pas dans la substance, comme aimé, vû, désiré, qui sont des noms pris des actions d'autrui; et c'est ce qu'on appelle dans l'École <i>dénomination externe</i>».</p>	pp. 48-9
<p>«Que si l'on demande pourquoi j'appelle les modes extérieurs de vrais modes, puis qu'ils n'appartiennent pas aux objets auxquels on les rapporte: je repondray que cela n'empêche pas que les modes extérieurs ne soient de vrais modes, parce que s'ils n'appartiennent pas aux objets auxquels on les rapporte, ils appartiennent ou moins à l'esprit qui conçoit les objets d'une certaine manière».</p>	p. 3	<p>«Que si ces mots sont tirés de quelque manière dont on conçoit les choses, on les appelle <i>secondes intentions</i>. Ainsi être sujet, être attribut, sont des secondes intentions, parce que ce sont des manières sous lesquelles on conçoit les choses qui sont prises de l'action de l'esprit, qui a lié ensemble deux idées, en affirmant l'une de l'autre».</p>	p. 49
<p>«Il y a encore des modes qu'on appelle <i>Négatifs</i> parce qu'ils représentent les substances avec la négation de quelques modes véritables.</p> <p>Par exemple, l'injustice et l'obscurité sont des modes négatifs, parce qu'ils nous représentent la substance qui pense avec un défaut de justice, et la substance étenduë avec un défaut de lumière.</p> <p>Or tous les modes ont cela de commun qu'ils sont la source et l'origine de toutes propriétés qui sont particulières aux substances qu'ils modifient, par exemple, l'étenduë et la pensée qui sont deux modes apparens, sont la source et l'origine de toutes les propriétés qui sont particulières au corps et à l'esprit considerez en eux mêmes. La figure et le mouvement, qui sont deux modes réels intérieurs, sont la source et l'origine de toutes les propriétés qui appartiennent au corps entant que mù et figuré, et les qualitez de pere, de maistre etc. qui sont deux modes extérieurs, sont la</p>	pp. 3-4	<p>«Il y en a enfin qu'on peut appeler <i>négatifs</i>, parce qu'ils nous représentent la substance avec une négation de quelque mode réel ou substantiel».</p>	p. 49

source et l'origine de toutes les propriétés qui sont particulières à ceux qui ont des enfants ou des domestiques».			
		CHAPITRE XI D'une autre cause qui met de la confusion dans nos pensées & dans nos discours, qui est que nous les attachons à des mots.	pp. 83-5
«Au reste, si nos idées n'eussent jamais regardé que nous, il eut suffi de les considérer en elles-mêmes sans les attacher à des paroles; mais parce que nous sommes souvent obligés de faire entendre nos pensées aux autres, nous devons aussi les unir à certains mots. Cette coutume est de même si forte, que les choses ne se présentent à notre esprit qu'avec les mots dont nous avons accoutumé de nous servir pour les exprimer, quand nous les voulons faire entendre aux autres; ce qui fait qu'il est absolument nécessaire dans la Logique de considérer les idées comme jointes aux mots, et les mots comme joints aux idées».	p. 4	«Nous avons déjà dit que la nécessité que nous avons d'user de signes extérieurs pour nous faire entendre fait que nous attachons tellement nos idées aux mots, que souvent nous considérons plus les mots que les choses».	p. 83
		PARTIE II Contenant les réflexions que les hommes ont faites sur leurs jugemens.	pp. 103-75
		CHAPITRE I Des Mots par rapport aux Propositions.	pp. 103-8
		«Or, certainement il est de quelque utilité pour la fin de la Logique, qui est <i>de bien penser</i> , d'entendre les divers usages des sons qui sont destinés à signifier les idées, et que l'esprit a coutume d'y lier si étroitement que l'une ne se conçoit guères sans l'autre; en sorte que l'idée de la chose excite l'idée du son, et l'idée du son, celle de la chose».	p. 103
«Les mots qui servent à exprimer les substances s'appellent Noms Substantifs ; tels sont ces noms: Corps, Esprit, etc. Ceux encore qui signifient premièrement et directement les modes sont appelés noms <i>Substantifs</i> ou <i>Absolus</i> comme dureté, chaleur, justice, prudence, &c.»	p. 4	«Les objets de nos pensées étant, comme nous avons déjà dit, ou des choses ou des manières des choses, les mots destinés à signifier tant les choses que les manières s'appellent <i>Noms</i> . Ceux qui signifient les choses s'appellent Noms substantifs , comme <i>terre, soleil</i> . Ceux qui signifient les manières, en marquant en même-temps le sujet auquel elles conviennent, s'appellent <i>Noms adjectifs</i> , comme <i>bon, juste, rond</i> . C'est pourquoi, quand, par une abstraction de l'esprit, on conçoit ces manières sans les rapporter à un certain sujet, comme elles subsistent alors en quelque sorte dans l'esprit par elles-mêmes, elles s'expriment par un mot substantif, comme <i>sagesse, blancheur, couleur</i> ».	p. 104
«Le mots qui marquent premièrement et directement les substances, mais confusement, et qui marquent indirectement les modes, mais distinctement, sont appelés noms Adjectifs ; tels sont ces mots rond, juste, prudent, &c. ».	p. 4	«Les adjectifs ont donc essentiellement deux significations: l'une distincte, qui est celle du mode ou manière; l'autre confuse, qui est celle du sujet. Mais, quoique la signification du mode soit plus distincte, elle est pourtant indirecte; et au-contre, celle du sujet, quoique confuse, est directe.	p. 105

		Le mot de <i>blanc, candidum</i> , signifie directement, mais confusément, le sujet; et indirectement, quoique distinctement, <i>la blancheur</i> ».	
		CHAPITRE II Du Verbe.	pp. 108-13
«Enfin les mots qui signifient quelque action ou quelque façon d’agir se nomment <i>Verbes</i> , comme aimer, honorer, danser, &c.»	p. 4	«J’ai dit que le <i>principal</i> usage du Verbe étoit de signifier l’affirmation , parce que nous ferons voir plus bas que l’on se sert encore pour signifier d’autres mouvemens de notre ame, comme ceux de desirer, de prier, de commander &c.»	p. 109
		PARTIE I Contenant les reflexions sur les idées, ou sur la premiere action de l’esprit, qui s’appelle concevoir.	pp. 39-102
CHAPITRE II Des dix Categories d’Aristote, & de leur usage.	pp. 4-6	CHAPITRE III Des dix Categories d’Aristote.	pp. 49-52
«Les dix Categories d’Aristote sont certaines classes auxquelles ce philosophe a voulu reduire tous les objets de ses pensées, en mettant toutes les substances dans la premiere et tous les accidens dans les neuf autres. La premiere categorie comprend donc la <i>Substance</i> , qui est corporelle ou spirituelle. La seconde comprend la <i>Quantité</i> , qui s’appelle discrete quand les parties ne sont pas liées, et continuë quand elles sont liées: le nombre est une quantité discrete, et le temps et l’espace sont des quantitez continuës. La quantité continuë est successive, comme le temps, ou permanente, comme l’espace ou l’étenduë. La troisième comprend la <i>Qualité</i> , dont Aristote fait quatre especes: la premiere contient les habitudes, c’est à dire, les dispositions d’esprit ou de corps, qui s’acquierent par des actes reïterez, comme les sciences, les vertus, les vices. La seconde comprend les <i>Puissances</i> naturelles; telles sont les facultez de l’ame, l’entendement, la volonté, la puissance de parler, de marcher. La troisième contient les qualitez sensibles, comme la dureté, la liquidité. Et la quatrième comprend la forme ou la figure qui est la determination extérieure de la quantité, comme estre rond, quarré, sphérique, &c.	pp. 4-6	«On peut rapporter à cette consideration des idées selon leurs objets les dix Categories d’Aristote; puisque ce ne sont que diverses classes auxquelles ce philosophe a voulu reduire tous les objets de nos pensées, en comprenant toutes les substances sous la premiere, et tous les accidens sous les neuf autres. Les voici. I. LA SUBSTANCE, qui est ou spirituelle, ou corporelle, etc. II. LA QUANTITE, qui s’appelle discrete, quand les parties n’en sont point liées, comme le nombre. Continue, quand elles sont liées; et alors elle est ou successive comme le temps, le mouvement. Ou permanente, qui est ce qu’on appelle autrement l’espace, ou l’étendue en longueur, largeur, profondeur; la longueur seule faisant les lignes, la longueur et la largeur les surfaces et les trois ensemble les solides. III. LA QUALITÉ, dont Aristote fait quatre especes. La 1. comprend les habitudes, c’est-à-dire, les dispositions d’esprit ou de corps, qui s’acquierent par des actes reïterés, comme les sciences, les vertus, les vices, l’adresse de peindre, d’écrire, de danser. La 2. Les puissances naturelles, telles que sont les facultés de l’ame ou du corps, l’entendement, la volonté, la memoire, les cinq sens, la puissance de marcher.	pp. 49-51

<p>La quatrième classe comprend la <i>Relation</i> ou le rapport d'une chose à une autre; comme de pere à fils, de maître à valet, de la puissance à son objet, de la veuë à ce qui est visible, et de tout ce qui marque comparaison, comme semblable, égal, plus grand, plus petit.</p> <p>La cinquième contient l'<i>Action</i>, qui se fait ou en soy même, comme marcher, danser; ou hors de soy même, comme battre, couper, rompre.</p> <p>La sixième comprend la <i>Passion</i>, comme estre battu, estre venu, estre fouëtté.</p> <p>Dans la septième est le <i>Lieu</i>, c'est à dire ce qu'on repond aux questions qui regardent le lieu où les choses sont; comme estre à Rome, à Paris, dans la chambre, dans le Cabinet.</p> <p>La huitième comprend le <i>Quand</i>, c'est à dire ce qu'on repond aux questions qui regardent le temps, comme, quand vivoit-il? Il y a cent ans, il y a deux siecles.</p> <p>Dans la neuvième est la <i>Situation</i>, comme estre debout, estre assis, couché, devant, derriere, à droit, à gauche.</p> <p>Enfin la dernière comprend l'<i>Avoir</i>, c'est à dire ce qu'on a autour de soy pour servir de vêtement, d'ornement ou d'armure; comme estre habillé, estre couronné, estre armé.</p> <p>Voilà les dix Categories d'Aristote dont on fait tant de mystere, quoi qu'à dire le vray elles soient tres-peu utiles à former le jugement; ce qui est là le but de la bonne Logique, au contraire elles y nuisent souvent beaucoup pour deux raisons: 1. Parce qu'il ne faut pas penser, comme font quelques-uns, que ces Categories soient établies sur la raison et sur la verité: car il est certain que c'est une chose toute arbitraire, et qui n'a pout tout fondement que l'imagination d'un homme, qui n'a aucune autorité de prescrire des loix aux autres qui peuvent aussi bien que luy arranger d'une autre maniere les objets de leurs pensées. En effet, les nouveaux Philosophes ont reduit toutes leurs idées à sept classes seulement, dans lesquelles ils comprennent neanmoins tout ce qu'on peut considerer dans toutes les choses du monde. Dans ces classes sont la <i>Pensée</i>, l'<i>Étenduë</i>, la <i>Grandeur</i>, la <i>Figure</i>, le <i>Mouvement</i>, le <i>Repos</i> et la <i>Situation des parties</i>. La pensée et l'éétenduë sont dans la première et seconde, et les proprietez de</p>	<p>La 3. <i>Les qualités sensibles, comme la dureté, la mollesse, la pesanteur, le froid, le chaud, les couleurs, le son, les odeurs, les divers goûts.</i></p> <p>La 4. <i>La forme et la figure, qui est la détermination extérieure de la quantité, comme être rond, carré, spherique, cubique.</i></p> <p>IV. LA RELATION, ou le rapport d'une chose à une autre, comme de pere, de fils, de maître, de valet, de roi, de sujet; de la puissance à son objet, de la vûe à ce qui est visible; et tout ce qui marque comparaison, comme semblable, égal, plus grand, plus petit.</p> <p>V. L'AGIR, ou en soi-même, comme marcher, danser, connoître, aimer; ou hors de soi, comme battre, couper, rompre, éclairer, échauffer.</p> <p>VI. PATIR, être battu, être rompu, être éclairé, être échauffé.</p> <p>VII. OU, c'est-à-dire ce qu'on repond aux questions qui regardent le lieu, comme être à Rome, à Paris, dans son cabinet, dans son lit, dans sa chaise.</p> <p>VIII. QUAND, c'est-à-dire, ce qu'on repond aux questions qui regardent le temps, comme, quand a-t-il vêçu? Il y a cent ans. Quand cela s'est-il fait? hier.</p> <p>IX. LA SITUATION, être assis, debout, couché, devant, derriere, à droite, à gauche.</p> <p>X. AVOIR, c'est-à-dire avoir quelque chose autour de soi pour servir de vêtements, ou d'ornement, ou d'armure, comme être habillé, être couronné, être chaussé, être armé.</p> <p>Voilà les dix Categories d'Aristote dont on fait tant de mystere, quoique, à dire le vrai, ce soit une chose de soi très-peu utile, et qui non seulement ne sert guère à former le jugement, ce qui est le but de la vraie Logique, mais qui souvent y nuit beaucoup pour deux raisons qu'il est important de remarquer.</p> <p>La première est qu'on regarde ces Categories comme une chose établie sur la raison et sur la verité, au lieu que c'est une chose tout arbitraire, et qui n'a de fondement que l'imagination d'un homme qui n'a eu aucune autorité de prescrire une loi aux autres, qui ont autant de droit que lui d'arranger d'une autre sorte les objets de leurs pensées, chacun selon sa manière de philosopher. Et, en effet, il y en</p>	
---	--	--

<p>l'étenduë et de la pensée sont dans les six autres. 2. L'étude des Categories est fort dangereuse, si l'on n'a pas assez de discernement pour s'en servir comme il faut, à cause qu'elles accoûtument les hommes à se contenter de mots dont ils n'entendent pas la signification et à s'imaginer qu'ils sçavent toutes choses, lors qu'ils n'en connoissent que des noms arbitraires qui n'en forment dans l'esprit aucune idée claire, comme il paroitra dans la suite</p> <p>Il faut ajouter que la division qu'Aristote fait de l'être en <i>Substances</i> et en <i>Accidens</i> n'est pas exacte; parce que les membres n'en sont pas opposez, comme il paroitra lors que nous parlerons des regles de la division».</p>		<p>a qui ont compris en ce distique tout ce que l'on considere selon une nouvelle philosophie en toutes les choses du monde:</p> <p><i>Mens, mensura, quies, motus, positura, figura: Sunt cum materia cunctarum exordia rerum.</i></p> <p>C'est-à-dire, que ces gens-là se persuadent que l'on peut rendre raison de toute la nature en n'y considerant que ces sept choses ou modes: 1. <i>Mens</i>, l'esprit ou la substance qui pense. 2. <i>Materia</i>, le corps ou la substance étendue. 3. <i>Mensura</i>, la grandeur ou la petitesse de chaque partie de la matiere. 4. <i>Positura</i>, leur situation à l'égard les unes des autres. 5. <i>Figura</i>, leur figure. 6. <i>Motus</i>, leur mouvement. 7. <i>Quies</i>, leur repos ou moindre mouvement.</p> <p>La seconde raison qui rend l'étude des Categories dangereuse est qu'elle accoûtume les hommes à se payer de mots, et à s'imaginer qu'ils savent toutes choses, lorsqu'ils n'en connoissent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'esprit aucune idée claire et distincte, comme on le fera voir en un autre endroit».</p>	
<p style="text-align: center;">CHAPITRE III De la maniere de connoître par abstraction, et de rendre les idées singulieres generales, et les idées generales particulieres.</p>	pp. 7-9	<p style="text-align: center;">CHAPITRE V Des idées considérées selon leur composition ou simplicité. Où il est parlé de la maniere de connoître par abstraction ou précision.</p>	pp. 55-7
<p>«On appelle en general connoître par abstraction quand on considere une chose sans faire attention à une autre avec laquelle elle a quelque liaison. Ce qui se fait en deux manieres , ou quand on considere un mode apparent sans songer à sa substance, ou lors que la même substance ayant plusieurs modes, on pense aux modes sans songer à la substance, ou à la substance sans songer aux modes».</p>	p. 7	<p>«Le peu d'étendue de notre esprit fait qu'il ne peut comprendre parfaitement les choses un peu composées qu'en les considerant par parties, et comme par les diverses faces qu'elles peuvent recevoir. C'est ce qu'on peut appeller generalement connoître par abstraction».</p>	p. 55
<p>«La première maniere d'abstraction est pratiquée par les Geometres, qui ayant pris pour objet de leur science le corps étendu en longueur, largeur et profondeur se sont premierement appliquez à le considerer selon une seule dimension, qui est la longueur et alors ils luy ont donné le nom de <i>Ligne</i>. Ils l'ont consideré ensuite selon deux dimensions, qui sont la longueur et la largeur, et ils l'ont appellé <i>Surface</i>. Puis considerant toutes les trois dimensions ensemble, la longueur, la largeur et la profondeur, ils l'ont appellé <i>Solide</i>. La seconde est pratiquée par ceux</p>	p. 7	<p>«La 2 connoissance par parties est quand on considere un mode sans faire attention à la substance, ou deux modes qui sont joints ensemble dans une même substance en les regardant chacun à part. C'est ce qu'ont fait les Geometres, qui ont pris pour objet de leur science le corps étendue en longueur, largeur et profondeur. Car pour le mieux connoître ils se sont priemierement appliquez à le considerer selon une seule dimension, qui est la longueur; et alors ils lui ont donné le nom de ligne. Ils l'ont consideré ensuite selon deux dimensions, la longueur et la</p>	pp. 55-6

<p>qui dans un corps figuré et mû considerent la figure et le mouvement sans faire une attention expresse au corps qui est mû et figuré, ou qui considerent le corps qui est mû et figuré sans faire attention à la figure et au mouvement».</p>		<p>largeur, et ils l'ont appelé surface. Et puis considerant toutes les trois dimensions ensemble, longueur, largeur et profondeur, ils l'ont appelé solide ou corps».</p>	
<p>«Bien que toutes les choses qui existent soient singulieres, il est pourtant fort aisé de rendre leurs idées generales, par des abstractions dont on vient de parler: car par exemple, si ayant figuré sur un papier un triangle équilatéral, je m'attache à le considerer au lieu où il est et avec toutes les circonstances qui le determinent, je n'auray que l'idée d'un traingle singulier; mais si je détourne mon esprit de la consideration de toutes ces circonstances particulieres et si je ne m'applique qu'à penser que c'est une figure bornée de trois lignes égales, l'idée que je me formeray représentera d'une part cette égalité de lignes, et de l'autre elle sera capable de me représenter tous les triangles équilatéraux. Que si je passe plus avant, et que ne m'arrêtant plus à cette égalité des lignes, je considere seulement que c'est une surface platte bornée de lignes droites, l'idée que je me formeray pourra représenter toutes les figures rectilignes possibles. Ainsi, je monteray de degré en degré jusqu'à l'étenduë, où estant arrivé, si je ne songe point à ses dimensions, et que je m'attache seulement à considerer que c'est une chose qui subsiste en elle-même, l'idée que je me formeray représentera non seulement le corps, mais encore l'esprit.</p> <p>Il est évident que dans ces abstractions le degré inferieur comprend toujous le superieur avec quelque determination particulière. Par exemple, le triangle équilatéral comprend le triangle et le triangle la figure, mais que le degré superieur estant moins déterminé que l'inferieur peut représenter plus de choses.</p> <p>Comme les idées singulieres deviennent generales par des abstractions, les idées generales deviennent particulieres par des additions. Par exemple, je dis <i>quelques corps, quelques hommes</i>, je rends les idées de corps et d'hommes, qui sont generales particulieres, parce que l'idée de <i>quelques</i> que j'ajoute resserre leur étenduë, en faisant que l'idée de <i>quelques</i> que j'ajoute</p>	<p>pp. 7-8</p>	<p>«La troisième manière de concevoir les choses par abstraction est quand une même chose ayant divers attributs on pense à l'un sans penser à l'autre, quoiqu'il n'y ait entre eux qu'une distinction de raison. Et voici comment cela se fait. Si je fais, par exemple, reflexion que je pense; et que par consequent je suis moi qui pense, dans l'idée que j'ai de moi qui pense, je puis m'appliquer à la consideration d'une chose qui pense, sans faire attention que c'est moi, quoiqu'en moi, moi et celui qui pense ne soit que la même chose. Et ainsi l'idée que je concevrai d'une personne qui pense pourra représenter non seulement moi, mais toutes les autres personnes qui pensent. De même, ayant figuré sur un papier un triangle équilatere, si je m'attache à le considerer au lieu où il est avec tous les accidens qui le determinent, je n'aurai l'idée que d'un seul triangle. Mais si je détourne mon esprit de la consideration de toutes ces circonstances particulieres, et que je ne l'applique qu'à penser que c'est une figure bornée par trois lignes égales, l'idée que je m'en formerai me représentera d'une part plus nettement cette égalité des lignes, et de l'autre sera capable de me représenter tous les triangles équilateres. Que si je passe plus avant, et que, ne m'arrêtant plus à cette égalité des lignes, je considere seulement que c'est une figure terminée par trois lignes droites, je me formerai une idée qui peut représenter toutes sortes de triangles. Si ensuite, ne m'arrêtant point au nombre des lignes, je considere seulement que c'est une surface plate, bornée par des lignes droites, l'idée que je me formeray pourra représenter toutes les figures rectilignes, et ainsi je puis monter de degré en degré jusqu'à l'extension. Or, dans ces abstractions, on voit toujous que le degré inferieur comprend le superieur avec quelque détermination particulière, comme <i>moi</i> comprend ce qui pense, et le triangle équilatere comprend le triangle, et le triangle la figure rectiligne; mais que le degré superieur étant moins déterminé</p>	<p>pp. 56-7</p>

resserre leur étenduë, en faisant que l'idée de <i>corps</i> ne represente plus qu'une partie indeterminée des corps, ni l'idée d' <i>Hommes</i> qu'une partie indeterminée des hommes».		peut représenter plus de choses».	
		CHAPITRE VI Des idées considerées selon leur generalité, particularité et singularité	pp. 57-9
<p>«Les idées qui ne representent qu'une seule chose s'appellent <i>Singulieres</i> ou <i>Individuelles</i>, et ce qu'elles representent <i>Individus</i>. Celles qui representent plusieurs choses s'appellent <i>Universelles</i>, <i>Generales</i>, <i>Communes</i> ou <i>Particulieres</i>. Les noms qui servent à marquer les idées singulieres s'appellent <i>Propres</i>, comme <i>Socrate</i>, <i>Rome</i>, <i>Paris</i>, et ceux qui servent à marquer les idées generales ou particulieres se nomment <i>Communs</i> ou <i>Appellatifs</i>, comme <i>homme</i>, <i>ville</i>, <i>cheval</i>, quelques hommes, quelques chevaux: et tant les idées universelles que les noms communs se peuvent appeller termes <i>generaux</i>.</p> <p>Les termes sont <i>generaux</i> en deux manieres, l'une qu'on appelle <i>Univoque</i> et l'autre qu'on nomme <i>Equivoque</i>. Les termes univoques sont ceux qui sont liez avec des idées generales de sorte que le même nom convient à plusieurs choses selon le son et selon une même idée qui y est jointe; tels sont les noms d'<i>homme</i>, de <i>cheval</i>, de <i>ville</i>; les termes équivoques sont ceux dont le même son a été lié par les hommes à des idées differentes, de sorte que le même son convient à plusieurs choses, non selon une même idée, mais selon des idées differentes, ausquelles il se trouve joint dans l'usage. Ainsi le mot <i>Canon</i> signifie une machine de guerre, un decret de Concile et une sorte de bas qu'on portoit il y a quelque années».</p>	pp. 8-9	<p>«Les idées qui ne representent qu'une seule chose s'appellent singulieres ou individuelles, et ce qu'elles representent, <i>des individus</i>, et celles qui en representent plusieurs s'appellent universelles, communes, generales.</p> <p>Les noms qui servent à marquer les premières s'appellent propres, <i>Socrate</i>, <i>Rome</i>, <i>Bucephale</i>, et ceux qui servent à marquer les derniers communs et appellatifs, comme <i>homme</i>, <i>ville</i>, <i>cheval</i>. Et tant les idées universelles que les noms communs se peuvent appeller termes <i>generaux</i>.</p> <p>Mais il faut remarquer que les mots sont generaux en deux manieres: l'une, que l'on appelle <i>univoque</i>, qui est lorsqu'ils sont liés avec des idées generales; de sorte que le même mot convient à plusieurs, et selon le son, et selon une même idée qui y est jointe: tels sont les mots dont on vient de parler, d'<i>homme</i>, de <i>ville</i>, de <i>cheval</i>.</p> <p>L'autre, qu'on appelle <i>équivoque</i>, qui est lorsqu'un même son a été lié par les hommes à des idées differentes; de sorte que le même son convient à plusieurs, non selon une même idée, mais selon les idées différentes ausquelles il se trouve joint dans l'usage: ainsi le mot <i>canon</i> signifie une machine de guerre, et un décret de Concile, et une sorte d'ajustement; mais il ne les signifie que selon des idées toutes differentes».</p>	p. 58
<p>«Il y a dans les idées generales, deux choses qu'il faut bien distinguer. La premiere est la <i>comprehension</i> de l'idée et la seconde son <i>étenduë</i>. On appelle <i>Comprehension</i> de l'idée les attributs qu'elle renferme en soy, et qu'on ne luy peut ôter sans la détruire. Par exemple, la comprehension de l'idée d'un triangle renferme l'étenduë, la figure, trois angles, trois côtes et l'égalité de trois angles à deux droits. On appelle <i>étenduë</i> de l'idée les sujets qu'elle peut represente, ce qu'on</p>	p. 9	<p>«Or, dans ces idées universelles, il y a deux choses qu'il est très-important de bien distinguer: la <i>comprehension</i> et l'<i>étendue</i>. J'appelle <i>comprehension</i> de l'idée les attributs qu'elle enferme en soi, et qu'on ne lui peut ôter sans la détruire: comme la comprehension de l'idée du triangle enferme extension, figure, trois lignes, trois angles et l'égalité de ces trois angles à deux droits, etc.</p> <p>J'appelle <i>étendue</i> de l'idée les sujets à qui cette idée convient; ce qu'on appelle aussi</p>	p. 59

<p>appelle aussi les Inferieurs d'un terme general, qui à leur égard est appellé superieur; c'est ainsi que l'idée du triangle en general s'étend à toutes les diverses especes du triangle.</p> <p>Quoy qu'une idée generale s'étende indistinctement à tous les sujets qu'elle peut représenter, et que le nom commun, par lequel on marque cette idée, les signifie tous, il y a néanmoins cette difference entre les attributs qu'elle comprend et les sujets auxquels elle s'étend, qu'on ne luy peut ôter aucun de ses attributs sans la détruire, au lieu qu'on la peut resserrer quant à son étenduë ne l'appliquant qu'à quelqu'un des sujets auxquels elle se rapporte, sans que pour cela on la détruise.</p> <p>Cette restriction d'une idée generale quant à son étenduë se peut faire en deux façons. 1. Par une autre idée distincte et déterminée qu'on y joint; comme lorsqu'à l'idée generale du triangle je joins celle d'avoir un angle droit; ce qui resserre cette idée à une seule espece de triangle, qui est le triangle rectangle. 2. En y joignant seulement une idée indistincte et indéterminée de partie, comme quand je dis <i>Quelque triangle</i>. On dit alors que le terme commun devient particulier, parce qu'il ne s'étend plus qu'à une partie des sujets auxquels il s'étendoit auparavant, sans que néanmoins on ait déterminé cette partie à laquelle on l'a resserré. Ce terme particulier peut encore devenir singulier, comme il a esté remarqué».</p>		<p>les inférieurs d'un terme général, qui, à leur égard, est appelé supérieur, comme l'idée du triangle en general s'étend à toutes les diverses especes de triangles.</p> <p>Mais, quoique l'idée generale s'étende indistinctement à tous les sujets à qui elle convient, c'est-à-dire à tous les inferieurs, et que le nom commun les signifie tous, il y a néanmoins cette difference entre les attributs qu'elle comprend et les sujets auxquels elle s'étend, qu'on ne peut lui ôter aucun de ses attributs sans la détruire, comme nous avons déjà dit; au lieu qu'on peut la resserrer, quant à son étendue, ne l'appliquant qu'à quelqu'un des sujets auxquels elle convient, sans que pour cela on la détruise.</p> <p>Or, cette restriction ou resserrement de l'idée generale quant à son étendue, peut se faire en deux manieres.</p> <p>La première est par une autre idée distincte et déterminée qu'on y joint, comme lorsqu'à l'idée générale du triangle, je joint celle d'avoir un angle droit: ce qui resserre cette idée à une seule espece de triangle, qui est le triangle rectangle.</p> <p>L'autre, en y joignant seulement une idée indistincte et indéterminée de partie, comme quand je dis, <i>quelque triangle</i>; et on dit alors que le terme commun devient particulier parce qu'il ne s'étend plus qu'à une partie des sujets auxquels il s'étendoit auparavant, sans que néanmoins on ait déterminé quelle est cette partie à laquelle on l'a resserré».</p>	
<p style="text-align: center;">CHAPITRE IV De cinq sortes d'Idées universelles.</p>	<p style="text-align: center;">pp. 10-2</p>	<p style="text-align: center;">CHAPITRE VII De cinq sortes d'idées universelles: Genres, Especies, Differences, Propres, Accidens.</p>	<p style="text-align: center;">p. 59-64</p>
<p>«Lors que les idées generales nous representent leurs objets comme de simples substances, ou comme des substances modifiées et qu'elles sont marquées par des termes substantifs, on les appelle <i>Genres</i> ou <i>Especies</i>.</p> <p>On les appelle <i>Genres</i> lors qu'elles sont tellement communes qu'elles s'étendent à d'autres idées qui sont encore communes. Ainsi, la substance est genre à l'égard du parallelogramme et du trapeze.</p> <p>Les idées communes qui sont sous une idée plus commune s'appellent <i>Especies</i>. Les Corps et l'Esprit sont les especes de la</p>	<p style="text-align: center;">p. 10</p>	<p>«Car lorsque les idées generales nous representent leurs objets comme des choses, et qu'elles sont marquées par des termes appellés substantifs ou absolus, on les appelle <i>genres</i> ou <i>especies</i>.</p> <p><i>Du Genre.</i></p> <p>On les appelle genres quand elles sont tellement communes, qu'elles s'étendent à d'autres idées qui sont encore universelles, comme le quadrilatre est genre à l'égard du parallelogramme et du trapeze; la substance est genre à l'égard de la substance étendue qu'on appelle corps, et de la substance qui pense qu'on appelle</p>	<p style="text-align: center;">p. 60</p>

<p>substance, et l'homme et le cheval les especes de l'Animal; ce qui fait voir que la même espece peut estre genre estant comparée aux idées ausquelles elle convient et espece estant comparée à une autre idée qui est plus generale qu'elle. Ainsi le corps, qui est genre à l'égard du corps animé et du corps inanimé, est une espece à l'égard de la substance.</p> <p>Il y a une autre notion du mot d'espece qui ne convient qu'aux idées qui ne peuvent estre genres: c'est lors qu'une idée n'a sous soy que des individus, comme le cercle n'a sous soy que des cercles singulieres qui sont tous d'une même espece; c'est ce qu'on appelle <i>Espece derniere</i>.</p> <p>Il y a aussi un genre qui n'est point espece, sçavoir le suprême de tous les genres, soit que ce genre soit l'estre, ou qu'il soit la substance: ce qu'il importe peu de sçavoir».</p>		<p>esprit.</p> <p><i>De l'Espece.</i></p> <p>Et ces idées communes, qui sont sous une plus commune et plus generale, s'appellent especes; comme le parallelogramme et le trapeze sont les especes du quadrilatere, le corps et l'esprit sont les especes de la substance.</p> <p>Et ainsi la même idée peut être genre étant comparée aux idées ausquelles elle s'étend et espece etant comparée à une autre qui est plus generale, comme corps, qui est un genre au regard du corps animé et du corps inanimé et une espece au regard de la substance; et le quadrilatere, qui est un genre au regard du parallelogramme et du trapeze, est une espece au regard de la figure.</p> <p>Mais il y a une autre notion du mot d'espece, qui ne convient qu'aux idées qui ne peuvent être genres. C'est lorsqu'une idée n'a sous soi que des individus et des singuliers, comme le cercle n'a sous soi que des cercles singuliers, qui sont tous d'une même espece. C'est ce qu'on appelle <i>espece derniere, species infima</i>.</p> <p>Et il y a un genre qui n'est point espece, sçavoir le suprême de tous les genres, soit que ce genre soit l'être, soit que ce soit la substance, ce qu'il est de peu d'importance de savoir, et qui regarde plus la Metaphysique que la Logique».</p>	
<p>«Au contraire, les idées, qui nous representent leurs objets comme des modes, soit que ces modes soient vrais, soit qu'ils soient simplement apparens, ne sont point appellées genres, ni especes, mais <i>Differences, Propres, ou Accidens</i>.</p> <p>On les nomme Differences quand leur objet est un attribut qui distingue une espece d'une autre, soit que cet attribut soit un vray mode, comme est la figure à l'égard du corps figuré, soit qu'il ne soit qu'un mode apparent, tel qu'est la pensée à l'égard de l'esprit et l'étenduë à l'égard du corps.</p> <p>On les appelle Propres, ou proprietz essentielles, quand leur objet est un attribut qui appartient à l'essence d'une chose, mais qui n'est pas celui qu'on conçoit le premier dans cette chose: par exemple, l'égalité de trois angles à deux droits est une proprieté essentielle du triangle; parce que cela convient à tout</p>	pp. 10-1	<p>«Et au-contre, les idées qui nous representent leurs objets comme des choses modifiées, et qui sont marquées par des termes adjectifs ou connotatifs, si on les compare avec les substances que ces termes connotatifs signifient confusément, quoique directement, soit que dans la verité ces termes connotatifs signifient des attributs essentiels, qui ne sont en effet que la chose même, soit qu'ils signifient de vrais modes, on ne les appelle point alors genres ni especes, mais, ou <i>differences</i>, ou <i>propres</i>, ou <i>accidens</i>.</p> <p>On les appelle differences, quand l'objet de ces idées est un attribut essentiel qui distingue une espece d'une autre, comme étendu, pesant, raisonnable.</p> <p>On les appelle propres, quand leur objet est un attribut qui appartient en effet à l'essence de la chose, mais qui n'est pas le premier que l'on considere dans cette essence, mais seulement une dépendance</p>	pp. 61-2

<p>triangle, mais ce n'est pas ce qu'on conçoit le premier; car on conçoit que le triangle a trois angles avant qu'on conçoive que ses trois angles sont égaux à deux droits.</p> <p>On les nomme <i>Accidens communs</i> quand leur objet est un vrai Mode, qui peut estre séparé au moins par l'esprit de la chose dont il est Mode, sans que l'idée de cette chose soit détruite; la rondeur, la dureté, &c. sont des accidens communs à l'égard du corps, comme la douleur et la crainte à l'égard de l'esprit.</p> <p>Pour concevoir tout cecy plus clairement, il est à remarquer que lors qu'un genre a deux especes, il faut de nécessité que l'idée de chaque espece comprenne quelque chose qui ne soit pas contenu dans l'idée du genre: autrement, si chaque espece ne comprenoit que ce qui est contenu dans le genre, ce ne seroit que le genre et comme le genre convient à chaque espece, chaque espece conviendrait à l'autre. Ainsi, l'attribut que comprend chaque espece de plus que le genre, s'appelle <i>Difference</i>; et l'idée que nous en avons est une idée universelle, parce que cette seule et même idée nous peut représenter cette difference par tout où elle se trouve, c'est à dire, dans tous les inferieurs de l'espece. Par exemple, le corps et l'esprit sont deux especes de la substance: il faut donc qu'il y ait dans le corps et dans l'esprit quelque chose de plus que dans la substance. Or la premiere chose que nous voyons dans le corps c'est l'étenduë et la premiere chose que nous voyons dans l'esprit c'est la pensée; la difference du corps sera donc l'étenduë et la difference de l'esprit la pensée, c'est à dire que le corps sera une substance étenduë et l'esprit une substance qui pense».</p>		<p>de ce premier, comme divisible, immortel, docile.</p> <p>Et on les appelle <i>accidens communs</i>, quand leur objet est un vrai mode qui peut être séparé, au moins par l'esprit, de la chose dont il est dit accident, sans que l'idée de cette chose soit détruite dans notre esprit, comme rond, dur, juste, prudent. C'est ce qu'il faut expliquer plus particulièrement.</p> <p><i>De la difference.</i></p> <p>Lorsqu'un genre a deux especes, il faut necessairement que l'idée de chaque espece comprenne quelque chose qui ne soit pas compris dans l'idée du genre. Autrement, si chacune ne comprenoit que ce qui est compris dans le genre, ce ne seroit que le genre; et comme le genre convient à chaque espece, chaque espece conviendrait à l'autre. Ainsi le premier attribut essentiel que comprend chaque espèce de plus que le genre s'appelle sa difference et l'idée que nous en avons est une idée universelle, parce qu'une seule et même idée nous peut représenter cette différence partout où elle se trouve, c'est-à-dire, dans tous les inferieurs de l'espece.</p> <p><i>Exemple.</i> Le corps et l'esprit sont les deux especes de la substance. Il faut donc qu'il y ait dans l'idée du corps quelque chose de plus que dans celle de la substance, et de même dans celle de l'esprit. Or, la premiere chose que nous voyons de plus dans le corps, c'est l'étendue; et la premiere chose que nous voyons de plus dans l'esprit, c'est la pensée. Et ainsi la difference du corps sera l'étendue, et la difference de l'esprit sera la pensée, c'est-à-dire que le corps sera une substance étendue, et l'esprit une substance qui pense».</p>	
<p>«Il n'est pas necessaire que toutes les differences qui partagent un genre soient positives, il suffit qu'il y en ait une; car, par exemple, deux hommes sont distinguez l'un de l'autre lors que l'un a une charge que l'autre n'a pas. L'homme est encore distingué des Bêtes en general, en ce qu'il est un animal qui a un esprit et que la bête est un pur animal; car l'idée de la Bête en general ne renferme rien de positif qui ne soit dans l'homme; mais on y joint seulement la negation d'une chose qui est dans l'homme, sçavoir l'esprit».</p>	<p>pp. 11-2</p>	<p>«Enfin, il faut remarquer qu'il n'est pas toujours necessaire que les deux differences qui partagent un genre soient toutes deux positives, mais que c'est assez qu'il y en ait une, comme deux hommes sont distingués l'un de l'autre, si l'un a une charge que l'autre n'a pas, quoique celui qui n'a pas de charge n'ait rien que l'autre n'ait. C'est ainsi que l'homme est distingué des bêtes en général, en ce que l'homme est un animal qui a un esprit, <i>animal mente praeditum</i>, et que la bête est un pur animal, <i>animal merum</i>. Car l'idée de</p>	<p>pp. 62-3</p>

		la bête en general n'enferme rien de positif qui ne soit dans l'homme; mais on y joint seulement la negation de ce qui est en l'homme, sçavoir l'esprit».	
«Quand nous avons trouvé la difference, qui constituë une espece, si en considerant plus particulièrement sa nature, nous y trouvons encore quelque attribut qui soit necessairement lié avec cette difference, et qui par consequent convienne à toute cette espece et à cette seule espece, nous l'appellerons <i>Propre</i> au propriété essentielle; et parce qu'il convient aussi à tous les inferieurs de l'espece, et que la seule idée que nous en avons une fois formée peut représenter cette propriété par tout où elle se trouve, on en a fait le quatrième des termes communs ou universaux. Par exemple, avoir un angle droit est la difference essentielle du triangle rectangle; et parce que c'est une dépendance necessaire de l'angle droit que le quarré du côté qui le fôutient soit égal aux quarrez des deux côtez qui le comprennent, l'égalité de ces quarrez est considerée comme la propriété essentielle du triangle rectangle, laquelle convient à tous les triangles rectangles et ne convient qu'à eux seuls».	p. 12	<i>Du Propre.</i> «Quand nous avons trouvé la difference qui constitue une espece, c'est-à-dire, son principal attribut essentiel qui la distingue de toutes les autres especes, si, considerant plus particulièrement sa nature, nous y trouvons encore quelque attribut qui soit necessairement lié avec ce premier attribut, et qui par consequent convienne à toute cette espece et à cette seule espece, <i>omni& soli</i> , nous l'appellons propriété; et étant signifié par un terme connotatif, nous l'attribuons à l'espece comme son propre; et parcequ'il convient aussi à tous les inferieurs de l'espece, et que la seule idée que nous en avons une fois formée peut représenter cette propriété par-tout où elle se trouve, on en a fait le quatrième des termes communs et universaux. <i>Exemple.</i> Avoir un angle droit est la difference essentielle du triangle rectangle. Et parce que c'est une dépendance necessaire de l'angle droit que le quarré du côté qui le soûtient soit égal aux quarrés des deux côtés qui le comprennent, l'égalité de ces quarrés est considerée comme la propriété du triangle rectangle, qui convient à tous les triangles rectangles, et qui ne convient qu'à eux seuls».	p. 63
«Lors qu'on a l'idée distincte d'une mode qui n'a pas une liaison necessaire avec le sujet dont il est mode, et que l'idée qu'on en a une fois formée peut représenter ce mode par tout où il se trouve, cette idée fait le cinquième universel qu'on appelle <i>Accident</i> , parce qu'il n'est pas essentiel à la chose à laquelle on l'attribuë, car s'il l'estoit, il seroit difference ou propre: la blancheur et la rondeur sont des accidens du corps»	p. 12	<i>De l'Accident.</i> «Or quand on joint une idée confuse et indéterminée de substance avec une idée distincte de quelque mode, cette idée est capable de représenter toutes les choses où sera ce mode, comme l'idée de prudent tous les hommes prudens, l'idée de rond tous les corps ronds; et alors cette idée exprimée par un terme connotatif, <i>prudent</i> , <i>rond</i> , est ce qui fait le cinquième universel qu'on appelle accident, parce qu'il n'est pas essentiel à la chose à qui on l'attribue; car s'il l'étoit, il serait different ou propre».	p. 64
«En voilà autant qu'il en faut, touchant les cinq Universaux qu'on a coûtume de traiter dans l'École avec tant d'étenduë; car il sert tres-peu de sçavoir qu'il y a des genres, des especes, des differences, des propres et des accidens; mais l'importance est de reconnoître les vrais genres des	p. 12	«En voilà plus qu'il n'en faut touchant les cinq Universaux qu'on traite dans l'école avec tant d'étendue. Car il sert de très-peu de savoir qu'il y a des Genres, des Especes, des Differences, des Propres et des Accidens; mais l'importance est de reconnoître les vrais genres des choses,	p. 64

<p>choses, les vraies especes de chaque genre, leurs differences, leurs vraies proprietes essentielles et leurs accidens communs».</p>		<p>les vraies especes de chaque genre, leurs vraies differences, leurs vraies proprietés, et les accidens qui leur conviennent. Et c'est à quoi nous pourrons donner quelque lumiere dans les chapitres suivans, après avoir dit auparavant quelque chose des termes complexes».</p>	
<p style="text-align: center;">CHAPITRE V De Termes Complexes.</p>	<p>pp. 13-4</p>	<p style="text-align: center;">CHAPITRE VIII Des termes complexes, & de leur universalité ou particularité.</p>	<p>pp. 65-70</p>
<p>«On appelle <i>Termes Complexes</i>, ceux qui estant joints ensemble expriment une idée totale, de laquelle on peut souvent affirmer ou nier ce qu'on ne pourroit affirmer ou nier de l'idée de chacun de ces termes pris separement: par exemple, ce sont des termes complexes un Homme prudent, un corps transparent, Alexandre fils de Philippe».</p>	<p>p. 13</p>	<p>«On joint quelquefois à un terme divers autres termes qui composent dans notre esprit une idée totale, de laquelle il arrive souvent qu'on peut affirmer ou nier ce qu'on ne pourroit pas affirmer ou nier de chacun de ces termes étant séparés; par exemple, ce sont des termes complexes, un homme prudent, un corps transparent, Alexandre fils de Philippe».</p>	<p>p. 65</p>
<p>«Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces termes complexes est que l'addition qu'on fait à un terme est de deux sortes; l'une qu'on peut appeller <i>Explication</i>, et l'autre <i>Determination</i>. Cette addition se peut appeller explication quand elle ne fait que développer ce qui estoit enfermé dans la comprehension de l'idée du premier terme; comme si je dis <i>L'Homme qui est un animal doüé de raison</i>; ou <i>L'Homme qui desire naturellement d'être heureux</i>. Ces additions ne sont que des explications, parce qu'elles ne changent point du tout l'idée du mot d'<i>Homme</i>, et ne la restreignent point à ne signifier qu'une partie des hommes; mais marquent seulement ce qui convient à tous les hommes.</p> <p>Toutes les additions qu'on fait aux noms qui signifient distinctement un individu sont de cette sorte; comme quand on dit <i>Paris, qui est la plus grande Ville d'Europe</i>; <i>Jules Cesar, qui a esté le plus grand Capitaine du Monde</i>; la raison de cela est que les termes individuels distinctement exprimez se prennent toujourns dans toute leur étenduë, estant déterminez autant qu'ils le peuvent estre.</p> <p>L'autre sorte d'addition, qu'on peut appeller <i>Détermination</i>, est quand le terme qu'on ajoute à un mot general en restreint la signification et fait qu'il ne se prend plus dans toute son étenduë, mais seulement pour une partie de cette étenduë; comme si je dis: <i>Les corps</i></p>	<p>pp. 13-4</p>	<p>«Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces termes complexes, est que l'addition que l'on fait à un terme est de deux sortes: l'une qu'on peut appeler <i>explication</i>, et l'autre <i>détermination</i>.</p> <p>Cette addition se peut appeller seulement <i>explication</i> quand elle ne fait que développer ou ce qui étoit enfermé dans la comprehension de l'idée du premier terme ou du moins ce qui lui convient comme un de ses accidens, pourvû qu'il lui convienne generalement et dans toute son étendue; comme si je dis: <i>L'homme, qui est un animal doué de raison, ou l'homme, qui desire naturellement d'être heureux, ou l'homme, qui est mortel.</i> Ces additions ne sont que des explications, parcequ'elles ne changent point du-tout l'idée du mot d'<i>homme</i>, et ne la restreignent point à ne signifier qu'une partie des hommes, mais marquent seulement ce qui convient à tous les hommes.</p> <p>Toutes les additions qu'on ajoute aux noms qui marquent distinctement un individu sont de cette sorte; comme quand on dit: <i>Paris, qui est la plus grande ville de l'Europe</i>; <i>Jules César, qui a été le plus grand capitaine du monde</i>; <i>Aristote, le prince des philosophes</i>; <i>Louis XIV, roi de France</i>. Car les termes individuels distinctement exprimés se prennent toujourns dans toute leur étendue, étant déterminés tout ce qu'ils le peuvent être.</p> <p>L'autre sorte d'addition, qu'on peut appeller <i>détermination</i>, est quand ce</p>	<p>pp. 65-6</p>

<p><i>transparens, les hommes sçavans, ces additions ne sont pas de simples explications, mais des determinations, parce qu'elles restreignent l'étenduë du premier terme, en faisant que le mot de Corps ne signifie plus qu'une partie des corps, ni le mot d'Homme qu'une partie des hommes.</i></p> <p>Ces additions sont quelquefois telles, qu'elles rendent un mot general individuel quand on y ajoute des conditions individuelles; comme quand je dis <i>Le Pape qui est aujourd'hui</i>, cela determine le mot general de Pape à la personne unique et singuliere de celui qui vit aujourd'huy et qui gouverne presentement l'Eglise».</p>		<p>qu'on ajoute à un mot général en restreint la signification, et fait qu'il ne se prend plus pour ce mot général dans toute son étendue, mais seulement pour une partie de cette étendue; comme si je dis: <i>les corps transparents, les hommes savans, un animal raisonnable.</i> Ces additions ne sont pas de simples explications, mais des déterminations, parcequ'elles restreignent l'étendue du premier terme, en faisant que le mot de corps ne signifie plus qu'une partie des corps, le mot d'homme, qu'une partie des hommes, le mot d'animal, qu'une partie des animaux.</p> <p>Et ces additions sont quelquefois telles qu'elles rendent un mot general individuel, quand on y ajoute des conditions individuelles, comme quand je dis: <i>le Pape qui est aujourd'hui</i>, cela determine le mot general de pape à la personne unique et singuliere d'Alexandre VII».</p>	
<p style="text-align: center;">CHAPITRE VI De l'ambiguïté des mots, et de l'utilité de les definir.</p>	<p>p. 14-5</p>	<p style="text-align: center;">CHAPITRE XI D'une autre cause qui met de la confusion dans nos pensées& dans nos discours, qui est que nous les attachons à des mots.</p>	<p>pp. 83-5</p>
<p>«La nécessité dans laquelle nous sommes d'user de signes extérieurs pour nous faire entendre, fait que nous attachons tellement nos idées aux mots, que nous considerons souvent plus les mots que les idées mêmes des choses. C'est une des causes les plus ordinaires de la confusion de nos pensées et de nos discours».</p>	<p>p. 14</p>	<p>«Nous avons déjà dit que la nécessité que nous avons d'user de signes extérieurs pour nous faire entendre fait que nous attachons tellement nos idées aux mots, que souvent nous considerons plus les mots que les choses. Or c'est une des causes les plus ordinaires de la confusion de nos pensées et de nos discours».</p>	<p>p. 83</p>
<p>«Car il faut remarquer, que bien que les hommes ayent souvent <i>des idées différentes</i>, ils se servent <i>neanmoins des mêmes mots pour les exprimer</i>. Par exemple, quoy que l'idée qu'a un Philosophe Payen de la vertu, ne soit pas la même que celle qu'en a un Chrétien, <i>neanmoins</i> chacun d'eux exprime son idée par le même mot de <i>Vertu</i>. De plus, les mêmes hommes en differens temps ont consideré les mêmes choses en des manieres différentes, et <i>neanmoins</i> ils ont toujours rassemblé toutes ces idées sous un même nom; ce qui fait que prononçant ce nom ou l'entendant prononcer on se brouille facilement le prenant tantôt selon une idée et tantôt selon une autre. Par exemple, l'homme ayant reconnu qu'il y avoit en lui quelque</p>	<p>pp. 14-5</p>	<p>«Car il faut remarquer que, quoique les hommes ayant souvent de différentes idées des mêmes choses, ils se servent <i>neanmoins des mêmes mots pour les exprimer</i>; comme l'idée qu'un philosophe payen a de la vertu, n'est pas la même que celle qu'en a un Theologien et <i>neanmoins</i> chacun exprime son idée par le même mot de vertu. De plus, les mêmes hommes en différens âges ont consideré les mêmes choses en des manieres très-différentes, et <i>neanmoins</i> ils ont toujours rassemblé toutes ces idées sous un même nom; ce qui fait que prononçant ce mot, ou l'entendant prononcer, on se brouille facilement, le prenant tantôt selon une idée, tantôt selon l'autre. Par exemple, l'homme, ayant reconnu qu'il y avait en</p>	<p>pp. 83-4</p>

<p>chose (quoy que ce fût) qui faisoit qu'il se mouvoit et qu'il croissoit, a appellé cela <i>Ame</i> et a étendu certe idée à tout ce qui est de semblable non seulement dans les animaux, mais même dans les plantes; et ayant veu encore qu'il pensoit, il a appellé du nom d'<i>Ame</i> ce qui est en luy le principe des pensées: d'où il est arrivé que par cette ressemblance de nom, il a pris pour un même chose ce qui pensoit et ce qui faisoit que le corps se mouvoit et se nourrissoit. De même on a étendu également le mot de <i>Vie</i> à ce qui est la cause des operations des animaux et à ce qui nous fait penser, bien que ces deux choses soient entierement differentes».</p>		<p>lui quelque chose, quoi que ce fût, qui faisoit qu'il se nourrissoit et qu'il croissoit, a appellé cela <i>ame</i>, et a étendu cette idée à ce qui est de semblable, non seulement dans les animaux, mais même dans les plantes. Et ayant vû encore qu'il pensoit, il a encore appellé du nom d'<i>ame</i> ce qui étoit en lui le principe de la pensée. D'où il est arrivé que, par cette ressemblance de nom, il a pris pour la même chose ce qui pensoit et ce qui faisoit que le corps se nourrissoit et croissoit. De même on a étendu également le mot de <i>vie</i> à ce qui est cause des operations des animaux, et à ce qui nous fait penser, qui sont deux choses entierement differentes».</p>	
	<p>CHAPITRE XII Du remede à la confusion qui naît dans nos pensées et dans nos discours de la confusion de mots; où il est parlé de la nécessité et de l'utilité de définir les noms dont on se sert, et de la differece de la définition des choses d'avec la définition des noms.</p>	<p>pp. 86-90</p>	
<p>«Le meilleur moyen pour éviter cette confusion dans le discours, est de faire une nouvelle langue et de nouveaux mots qui ne soient attachez qu'aux idées que nous voulons qu'ils representent; mais pour cela il n'est pas necessaire de refaire de nouveaux sons, parce qu'on peut se servir de ceux qui sont déjà en usage en les regardant comme s'ils n'avoient aucune signification, pour leur donner celle que nous voulons qu'ils ayent, et en désignant par d'autres mots simples et qui ne soient pas équivoques l'idée à laquelle nous les voulons appliquer. Par exemple, si je veux prouver que l'ame est immortelle, parce que le mot d'<i>Ame</i> est équivoque et qu'il pourroit faire naître de la confusion dans mon discours, pour éviter ce défaut, je regarde le mot d'<i>Ame</i> comme si c'étoit un son, qui n'eût point encore de sens et je l'applique uniquement à signifier ce qui est en nous le principe des pensées. Cette maniere de definir les noms est bien differente de celle dont on definit les choses. Car dans la definition des choses telle qu'est celle-cy: <i>L'Homme est un animal raisonnable</i>, on laisse au terme <i>Homme</i> qu'on definit son idée ordinaire</p>	<p>p. 15</p>	<p>«Le meilleur moyen pour éviter la confusion des mots qui se rencontrent dans les langues ordinaires est de faire une nouvelle langue et de nouveaux mots qui ne soient attachés qu'aux idées que nous voulons qu'ils representent; mais, pour cela, il n'est pas necessaire de faire de nouveaux sons, parcequ'on peut se servir de ceux qui sont déjà en usage, en les regardant comme s'ils n'avoient aucune signification, pour leur donner celle que nous voulons qu'ils ayent, en désignant par d'autres mots simples, et qui ne soient point équivoques, l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Comme si je veux prouver que notre ame est immortelle, le mot d'<i>ame</i> étant équivoque, comme nous l'avons montré, fera naître aisément de la confusion dans ce que j'aurai à dire: de sorte que pour l'éviter je regarderai le mot d'<i>âme</i> comme si c'étoit un son qui n'eût point encore de sens, et je l'appliquerai uniquement à ce qui est en nous le principe de la pensée, en disant: <i>j'appelle ame ce qui est en nous le principe de la pensée.</i> C'est ce qu'on appelle la définition du nom, <i>definitio nominis</i>, dont les Geometres se servent si utilement, laquelle il faut bien distinguer de la définition de la chose,</p>	<p>p. 86</p>

<p>dans laquelle on pretend que sont contenuës d'autres idées sçavoir celle d'<i>Animal</i> et de <i>Raisnable</i>; au lieu que dans la definition de nom on ne regarde que le son et ensuite on détermine ce son à estre signe d'une idée qu'on désigne par d'autres mots; ce qui fait voir que les definitions des noms sont arbitraires et que celles des choses ne le sont pas».</p>		<p><i>definitio rei</i> . Car dans la définition de la chose, comme peut-être celle-ci: <i>l'homme est un animal raisonnable, le temps est la mesure du mouvement, on laisse au terme qu'on déduit, comme homme ou temps, son idée ordinaire, dans laquelle on prétend que sont contenues d'autres idées, comme animal raisonnable ou mesure du mouvement, au-lieu que dans la définition du nom, comme nous avons déjà dit, on ne regarde que le son, et ensuite on détermine ce son à être signe d'une idée que l'on designe par d'autres mots</i>».</p>	
<p>PARTIE II Des Reflexions qu'on a faites sur la seconde Operation de l'Esprit, qui est le Jugement.</p>	p. 16-30	<p>PARTIE II Contenant les reflexions que les hommes ont faites sur leurs jugemens.</p>	pp. 103-75
<p>CHAPITRE I Ce que c'est que le Jugement.</p>	pp. 16-8		
<p>«Après avoir apperçû les choses par nos idées, nous comparons ces idées ensemble; et trouvant qu'il y a du rapport entr'elles, ou qu'il n'y en a pas, nous les unissons ou les separons par une action de l'Esprit qui s'appelle <i>Affirmer</i> ou <i>Nier</i>, et en general <i>Juger</i>; ainsi le jugement pris pour une simple fonction de la faculté de juger, est une action de l'esprit, par laquelle comparant ensemble deux ou plusieurs idées, nous affirmons de l'une que l'autre luy convient, ou nions qu'elle luy convienne; par exemple, l'esprit juge, lors qu'ayant l'idée de la terre et de la rondeur, il affirme de la terre que la rondeur luy convient, ou nie de la terre que la rondeur luy convienne.</p> <p>Les termes, dont nous nous servons pour énoncer nos jugemens, s'appellent <i>Propositions</i>; d'où il s'ensuit qu'en toute Proposition il doit y avoir deux termes, l'un duquel on affirme ou l'on nie, et l'autre qui est affirmé ou nié. Le premier, s'appelle <i>Sujet</i>, et le second, <i>Attribut</i>; de telle sorte que le sujet et l'attribut des propositions doivent être également réels.</p> <p>Il ne suffit pas pour juger de concevoir le sujet et l'attribut d'une proposition, il faut de plus que l'esprit les lie ou les separe, et cette action de l'esprit est marquée dans le discours pour le verbe substantif <i>Est</i>, qui est, ou seul, quand nous affirmons; ou avec une particule negative, quand nous nions.</p>	pp. 16-8		

<p>Par exemple, quand je dis <i>Dieu est juste</i>, Dieu est le sujet de cette proposition, juste en est l'attribut, et le mot <i>Est</i> marque l'action de mon esprit, qui affirme, c'est-à-dire, qui lie ensemble les idées de Dieu et de Juste, comme convenant l'une à l'autre. Au contraire, si je dis <i>Dieu n'est pas injuste</i>, ce mot <i>Est</i> estant joint aux particules <i>Ne, pas</i>, signifie l'action opposée à celle d'affirmer; sçavoir, celle de Nier par laquelle l'esprit separe ces idées comme contraires l'une à l'autre ; parce qu'en effet il ya quelque chose de renfermè dans l'idée d'<i>Injuste</i> qui repugne à ce qui est renfermè dans l'idée de Dieu.</p> <p>Ce qui vient d'estre dit de la nature des propositions estant supposé, il est évident que les propositions privatives et negatives qui ne peuvent estre reduites en affirmatives, ne sont point de vrayes propositions; car comme toute vraye proposition suppose deux termes, dont l'un s'appelle sujet et l'autre attribut, rien ne paroît plus chimerique que les propositions privatives et negatives prises à la rigueur (comme elles le doivent estre entre les vrays Philosophes) parce que les conditions essentielles à toute vraye proposition leur manquent; sçavoir une idée claire du sujet, et une idée claire de l'attribut, sans quoy il semble impliquer contradiction qu'une proposition soit proposition. C'est par cette raison aussi que nous escluons du nombre des vrayes propositions toutes celles dont le sujet ou l'attribut renferment le neant; par exemple, nous disons que ces deux propositions <i>le Neant est l'origine des choses, les Choses se reduisent au neant</i>, ne sont pas des vrayes propositions, parce que le neant est le sujet de la premiere, et l'attribut de la seconde. Par une semblable raison nous excluons ces autres propositions: <i>un Bâton qui n'a pas deux bouts; un Tout qui n'est pas plus grand que sa partie</i>, etc. Car bien que ces propositions semblent avoir un sujet et un attribut, elles n'en ont pourtant pas, à cause que leur sujet et leur attribut se détruisent l'un l'autre, comme il paroît de ce que, qui dit <i>Bâton</i> dit un corps qui a deux bouts et quand il assure en même temps qu'il n'a pas deux bouts, il dit le contraire de ce qu'il a avancé; c'est-à-dire, qu'il tombe en contradiction; ce qui fait voir que toutes les propositions qui</p>			
---	--	--	--

<p>énoncent des choses impossibles, c'est-à-dire, des choses dont le sujet et l'attribut sont incompatibles, ne sont point de vraies propositions, mais de pures chimeres, ce qu'il faut bien remarquer».</p>			
<p style="text-align: center;">CHAPITRE II Qu'il y a trois sortes de Propositions à raison du Sujet, et cinq à raison de la Matiere.</p>	pp. 18-20	<p style="text-align: center;">CHAPITRE III Ce que c'est qu'une proposition; et des quatre sortes de propositions.</p>	pp. 113-6
<p>«On voit par tout ce qui a esté dit dans le Chapitre precedent, que toute proposition est affirmative ou negative et que ce qui est affirmé ou nié est toujours marqué par le verbe <i>Est</i>. Mais il y a une autre difference dans les propositions, laquelle naît de leur sujet, qui est d'estre <i>Universelles</i> ou <i>Particulieres</i> ou <i>Singulieres</i>: car les termes, comme nous avons dit dans la premiere partie, sont ou singuliers ou universels; et les termes universels peuvent estre pris ou selon toute leur étenduë en les joignant aux Signes universels exprimez ou sous-entendus, comme <i>Tout</i> pour l'affirmation et <i>Nul</i> pour la negation: <i>tout homme, nul homme</i>; ou selon une partie indeterminée de leur étenduë, qui est lors que l'on y joint le mot de <i>Quelque</i>, comme <i>quelque homme, quelques hommes</i>; d'où il arrive une difference notable dans les propositions: car lors que le sujet d'une proposition est un terme commun pris dans toute son étenduë, la proposition s'appelle <i>Universelle</i>, soit qu'elle soit affirmative, comme <i>tout impie est fou</i>, ou negative, comme <i>nul vitieux n'est heureux</i>: et lors que le terme commun n'est pris que selon une partie indeterminée de son étenduë, à cause qu'il est resserré par le mot indeterminé <i>Quelque</i>, la proposition s'appelle <i>Particuliere</i>, soit qu'elle affirme, comme <i>quelque cruel est lâche</i>; soit qu'elle nie, comme <i>quelque pauvre n'est pas malheureux</i>. Que si le sujet d'une proposition est singulier, comme quand je dis <i>Loüis le Grand a pris Luxemburg</i>, on appelle cette proposition <i>Singuliere</i>».</p>	pp. 18-9	<p>«On voit par là que toute proposition est affirmative ou negative, et que c'est ce qui est marqué par le verbe, qui est affirmé ou nié. Mais il y a une autre difference dans les propositions, laquelle naît de leur sujet, qui est d'être universelles ou particulieres ou singulieres. Car les termes, comme nous avons déjà dit dans la premiere partie, sont ou singuliers, ou communs et universels. Et les termes universels peuvent être pris, ou selon toute leur étendue, en les joignant aux signes universels exprimés ou sous-entendus, comme <i>omnis, tout</i>, pour l'affirmation; <i>nullus, nul</i>, pour la negation, <i>tout homme, nul homme</i>. Ou selon une partie indéterminée de leur étendue, qui est lorsqu'on y joint le mot <i>aliquis, quelque</i>, comme <i>quelque homme, quelques hommes</i>, ou d'autres, selon l'usage des langues. D'où il arrive une difference notable dans les propositions; car, lorsque le sujet d'une proposition est un terme commun, qui est pris dans toute son étendue, la proposition s'appelle <i>universelle</i>, soit qu'elle soit affirmative, comme <i>tout impie est fou</i>, ou négative, comme <i>nul vicieux n'est heureux</i>. Et lorsque le terme commun n'est pris que selon une partie indéterminée de son étendue, à cause qu'il est resserré par le mot indéterminé <i>quelque</i>, la proposition s'appelle <i>particuliere</i>, soit qu'elle affirme, comme <i>quelque cruel est lâche</i>; soit qu'elle nie, comme <i>quelque pauvre n'est pas malheureux</i>. Que si le sujet d'une proposition est singulier, comme quand je dis <i>Louis XIII a pris la Rochelle</i>, on l'appelle <i>singuliere</i>».</p>	pp. 114-5
<p>«L'on a aussi accoûtumé d'appeller <i>Quantité</i> l'universalité ou la particularité des propositions, et on appelle <i>Qualité</i> l'affirmation ou la negation, qui dépend</p>	pp. 19-20	<p>«On a aussi accoûtumé d'appeller <i>quantité</i> l'universalité ou la particularité des proportions. Et on appelle <i>qualité</i>, l'affirmation ou la</p>	pp. 115-6

<p>du verbe, qui est regardé comme la forme de la proposition; ainsi les propositions universelles affirmatives et les propositions universelles negatives conviennent selon la quantité et different selon la qualité, comme <i>Tout vitieux est esclave, nul vitieux n'est heureux.</i></p> <p>Mais les propositions universelles affirmatives et les propositions particulieres affirmatives conviennent selon la qualité et different selon la quantité; comme <i>tout homme est sage, quelque homme est sage.</i></p> <p>Enfin les propositions universelles negatives et les propositions particulieres negatives conviennent selon la qualité et different selon la quantité, comme <i>nul vitieux n'est heureux, quelque vitieux n'est pas heureux.</i></p> <p>Deplus les propositions se divisent selon la matiere en vraies, en fausses et en probables. Il est vray que toute proposition est vraye ou fausse; parce que toute proposition marquant le jugement que nous faisons des choses, est vraye, quand ce jugement est conforme à la verité, et fausse quand il ne l'est pas; néanmoins, parce que nous manquons souvent de lumiere pour connoître le vray et le faux, entre les propositions qui nous paroissent vraies mais dont la verité ne nous est pas si évidente que nous ne puissions craindre qu'elles ne soient fausses, ce sont ces propositions qu'on appelle <i>Probables</i>.</p> <p>Les propositions se divisent encore en évidentes et en obscures. Il y a des propositions si claires d'elles-mêmes qu'elles n'ont pas besoin de preuve; mais il y en a d'autres aussi qui ne sont pas si évidentes qu'elles ne doivent estre prouvées. Les premieres s'appellent <i>Axiomes</i> et les autres se nomment <i>Questions</i>, c'est ce que nous allons examiner plus particulierement».</p>		<p>négation qui dépendent du verbe, qui est regardé comme la forme de la proposition.</p> <p>Et ainsi A et E conviennent selon la quantité et different selon la qualité, et de même I et O.</p> <p>Mais A et I conviennent selon la qualité, et different selon la quantité, et de même E et O.</p> <p>Les propositions se divisent encore selon la matiere en vraies et en fausses; et il est clair qu'il n'y en peut point avoir qui ne soient ni vraies ni fausses; puisque, toute proposition marquant le jugement que nous faisons des choses, elle est vraie quand ce jugement est conforme à la verité, et fausse lorsqu'il n'y est pas conforme.</p> <p>Mais, parceque nous manquons souvent de lumiere pour reconnoître le vrai et le faux, outre les propositions qui nous paroissent vraies, et celles qui nous paroissent certainement fausses, il y en a qui nous semblent vraies, mais dont la verité ne nous est pas si évidente que nous n'ayons quelque apprehension qu'elles ne soient fausses, ou bien qui nous semblent fausses, mais de la fausseté desquelles nous ne nous tenons pas assurés. Ce sont les propositions qu'on appelle probables, dont les premières sont plus probables, et les dernieres moins probables».</p>	
<p style="text-align: center;">CHAPITRE III De la nature et des proprieté des Axiomes et des Questions.</p>	<p>pp. 20-2</p>	<p style="text-align: center;">PARTIE IV De la Methode.</p>	<p>pp. 291-355</p>
		<p style="text-align: center;">CHAPITRE VI Des regles qui regardent les axiomes, c'est à dire les propositions claires et évidentes par elles-mêmes.</p>	<p>pp. 315-20</p>
<p>«Tout le monde demeure d'accord qu'il y a des propositions si claires et evidentes d'elles-mêmes qu'elles n'ont pas besoin</p>	<p>p. 20</p>	<p>«Tout le monde demeure d'accord qu'il y a des propositions si claires et si évidentes d'elles-mêmes, qu'elles n'ont</p>	<p>pp. 315-6</p>

<p>d'être démontrées; mais plusieurs ne comprennent pas en quoy consiste cette clarté et cette évidence d'une proposition: car il ne faut pas s'imaginer qu'une proposition ne soit claire et certaine que lors que personne ne la contredit et qu'elle doive passer pour douteuse, ou qu'au moins on soit obligé de la prouver lors qu'il se trouve quelqu'un que la nie. Si cela estoit, il n'y auroit rien de certain ni de clair, puisqu'il s'est trouvé des philosophes qui ont fait profession de douter generalement de tout.</p> <p>Ce n'est donc point par les contestations des hommes qu'on doit juger de la certitude ni de la clarté des propositions. Car il n'y a rien qu'on ne puisse contester, sur tout de parole; mais il faut tenir pour clair ce qui paroît tel à tous ceux qui veulent prendre la peine de considerer les choses avec attention, et qui sont sincerés à dire ce qu'ils pensent.</p>		<p>pas besoin d'être démontrées; et que toutes celles qu'on ne démontre point doivent être telles pour être principes d'une veritable démonstration. Car si elles sont tant-soit-peu incertaines, il est clair qu'elles ne peuvent être le fondement d'une conclusion tout-à-fait certaine.</p> <p>Mais plusieurs ne comprennent pas assez en quoi consiste cette clarté et cette évidence d'une proposition. Car premierement, il ne faut pas s'imaginer qu'une proposition ne soit claire et certaine que lorsque personne ne la contredit; et qu'elle doive passer pour douteuse, ou qu'au-moins on soit obligé de la prouver, lorsqu'il se trouve quelqu'un qui la nie. Si cela étoit, il n'y auroit rien de certain ni de clair, puisqu'il s'est trouvé des philosophes qui ont fait profession de douter generalement de tout, et qu'il y en a même qui ont prétendu qu'il n'y avoit aucune proposition qui fût plus vraisemblable que sa contraire. Ce n'est donc point par les contestations des hommes qu'on doit juger de la certitude ni de la clarté; car il n'y a rien qu'on ne puisse contester, sur-tout de parole; mais il faut tenir pour clair ce qui paroît tel à tous ceux qui veulent prendre la peine de considerer les choses avec attention, et qui sont sincerés à dire ce qu'ils en pensent interieurement».</p>	
<p>«Il faut seulement prendre garde si l'on a besoin de considerer l'idée du sujet et de l'attribut d'une proposition avec une attention mediocre, pour en concevoir clairement la convenence ou la disconvenence, ou si de plus il est nécessaire d'y joindre quelque autre idée; car quand il n'est besoin que de considerer l'idée du sujet et de l'attribut de la premiere maniere, la proposition peut estre prise pour axiome, sur tout si cette consideration ne demande qu'un attention mediocre dont tous les esprits ordinaires sont capables; mais si l'on a besoin de quelque autre idée que de l'idée de la chose, c'est une proposition qu'il faut démontrer, c'est à dire, une question; ainsi nous pouvons donner deux regles, l'une pour les axiomes, et l'autre pour les questions.</p> <p>La Regle pour les axiomes est que quand pour voir clairement qu'un attribut convient à un sujet on n'a besoin que de</p>	<p>pp. 20-1</p>	<p>«Mais il faut prendre garde si on n'a besoin que de considerer l'idée d'une chose avec une attention mediocre, pour voir clairement qu'un tel attribut y est enfermé, ou si de plus il est nécessaire d'y joindre quelque autre idée pour s'appercevoir de cette liaison. Quand il n'est besoin que de considerer l'idée, la proposition peut être prise pour axiome, sur-tout si cette consideration ne demande qu'une attention mediocre dont tous les esprits ordinaires soient capables. Mais si on a besoin de quelque autre idée que de l'idée de la chose, c'est une proposition qu'il faut démontrer. Ainsi, l'on peut donner ces deux regles pour les axiomes:</p> <p>1. REGLE</p> <p><i>Lorsque pour voir clairement qu'un attribut convient à un sujet, comme pour voir qu'il convient au tout d'être plus grand que sa partie, on n'a besoin que de considerer les deux idées du sujet et de l'attribut avec une</i></p>	<p>pp. 318-9</p>

<p>considérer les deux idées du sujet et de l'attribut avec une médiocre attention, on peut alors prendre cette proposition pour un axiome qui n'a pas besoin d'être démontré, parce qu'il a de lui-même toute l'évidence que lui pourroit donner de la démonstration, laquelle ne sauroit faire autre chose sinon de montrer que cet attribut convient au sujet en se servant d'une troisième idée pour montrer cette liaison, ce qu'on avoit déjà sans l'aide d'aucune troisième idée.</p> <p>Il ne faut pas confondre une simple explication, quand même elle auroit quelque forme de raisonnement, avec une vraie démonstration: car il y a des axiomes qui ont besoin d'être expliqués pour les faire mieux entendre, quoy qu'ils n'ayent pas besoin d'être démontrés; l'explication n'étant autre chose que dire en des termes plus clairs et plus intelligibles ce qui est contenu dans l'axiome; au lieu, que la démonstration demande quelque moyen nouveau que l'axiome ne contient pas clairement: mais l'intelligence de cecy dépend principalement de ce que nous avons à dire de la nature du raisonnement».</p>		<p><i>mediocre attention, en sorte qu'on ne le puisse faire sans s'appercevoir que l'idée du sujet, on a droit alors de prendre cette proposition pour un axiome qui n'a pas besoin d'être démontré, parcequ'il a de lui-même toute l'évidence que lui pourroit donner la démonstration, qui ne pourroit faire autre chose, sinon de montrer que cet attribut convient au sujet en se servant d'une troisième idée pour montrer cette liaison; ce qu'on voit déjà sans l'aide d'aucune troisième idée.</i></p> <p>Mais il ne faut pas confondre une simple explication, quand même elle auroit quelque forme d'argument, avec une vraie démonstration. Car il y a des axiomes qui ont besoin d'être expliqués pour les faire mieux entendre, quoiqu'ils n'aient pas besoin d'être démontrés; l'explication n'étant autre chose que de dire en autres termes et plus au long ce qui est contenu dans l'axiome; au-lieu que la démonstration demande quelque moyen nouveau que l'axiome ne contienne pas clairement».</p>	
<p>«La Regle pour les questions est que quand la consideration des idées du sujet et de l'attribut ne suffit pas pour voir clairement que l'attribut convient au sujet, la proposition qui l'affirme, ne doit point estre prise pour un axiome, mais pour une question qui doit estre démontrée, en se servant de quelques autres idées pour faire voir cette liaison; c'est ainsi qu'on se sert de la pensée pour montrer que l'ame est immortelle».</p>	p. 21	<p>2. REGLE</p> <p>«<i>Quand la seule consideration des idées du sujet et de l'attribut ne suffit pas pour voir clairement que l'attribut convient au sujet, la proposition qui l'affirme ne doit point être prise pour axiome, mais elle doit être démontrée, en se servant de quelques autres idées pour faire voir cette liaison, comme on se sert de l'idée des lignes paralleles pour montrer que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits</i>».</p>	p. 319
	<p>CHAPITRE VII</p> <p>Quelques axiomes importans et qui peuvent servir de principes à de grandes verités.</p>	pp. 320-3	
<p>«Personne ne doute qu'il ne soit necessaire d'avoir dans l'esprit plusieurs axiomes qui estant clairs et indubitables puissent nous servir de fondement pour juger des choses les plus cachées; mais ceux que l'on donne ordinairement sont de si peu d'usage qu'il est assez inutile de les faire remarquer. Il est inutile, par exemple, de sçavoir <i>qu'il est impossible que la même chose soit et ne soit pas en même temps</i>: car bien que cet axiome soit fort clair et qu'il</p>	pp. 21-2	<p>«Tout le monde demeure d'accord qu'il est important d'avoir dans l'esprit plusieurs axiomes et principes, qui, étant clairs et indubitables, puissent nous servir de fondement pour connoître les choses les plus cachées. Mais ceux que l'on donne ordinairement sont de si peu d'usage, qu'il est assez inutile de les savoir. Car ce qu'ils appellent le premier principe de la connoissance, <i>Il est impossible que la même chose soit et ne soit pas</i>, est très-</p>	pp. 320-1

<p>«passe pour le premier principe de la connoissance humaine, je ne vois pas néanmoins de rencontre particuliere où il puisse servir à faire connoître quelque verité qu'on ignoroit et dont la nature fût cachée; c'est pour cela aussi que nous en établirons d'autres au commencement de la Metaphysique».</p>		<p>clair et très-certain, mais je ne vois point de rencontre où il puisse jamais servir à nous donner aucune connoissance».</p>	
		<p>PARTIE II Contenant les reflexions que les hommes ont faites sur leurs jugemens.</p>	<p>pp. 103-75</p>
<p>CHAPITRE IV De l'opposition qui peut estre entre les propositions qui ont un même sujet et un même attribut.</p>	<p>pp. 22-3</p>	<p>CHAPITRE IV De l'opposition entre les propositions qui ont même sujet et même attribut.</p>	<p>pp. 116-8</p>
<p>«Il est évident que les propositions qui ont même sujet et même attribut ne peuvent estre opposées qu'en trois manieres; car elles sont opposées ou en quantité et en qualité tout ensemble, ou en quantité seulement, ou seulement en qualité. Quand elles sont opposées en quantité et en qualité tout ensemble on les appelle Contradictaires; ces deux propositions <i>Tout homme est animal, quelque homme n'est pas animal</i> sont contradictoires. Quand elles sont opposées en quantité et qu'elles conviennent en qualité on les appelle Subalternes; <i>tout homme est animal, quelque homme est animal</i> sont deux propositions subalternes. Quand elles sont opposées en qualité et qu'elles conviennent en quantité, alors on les appelle Contraires ou Subcontraires; <i>contraires quand elles sont universelles: comme toute homme est animal, nul homme n'est animal</i> et <i>subcontraires quand elles sont particulieres: comme quelque homme est animal, quelque homme n'est pas animal</i>. Si l'on regarde ensuite ces propositions opposées selon leur verité ou fausseté, il est aisé de juger: 1. Que les contradictoires ne sont jamais vraies et fausses ensemble; mais que si l'une est vraie l'autre est fausse, et si l'une est fausse l'autre est vraie. 2. Les contraires ne peuvent jamais estre vraies ensemble, mais elles peuvent estre toutes deux fausses; car la verité de l'une n'emporte pas la verité de l'autre: en effet, il peut estre faux que tous les hommes soient justes, sans qu'il soit vray pour cela</p>	<p>pp. 22-3</p>	<p>«Et il est aisé de voir que cette opposition ne peut être que de trois sortes, quoique l'une des trois se subdivise en deux autres. Car, si elles sont opposées en quantité et en qualité tout ensemble, comme A, O, et E, I, on les appelle contradictoires, comme, <i>Tout homme est animal, Quelque homme n'est pas animal; Nul homme n'est impeccable, Quelque homme est impeccable</i>. Si elles different en quantité seulement, et qu'elles conviennent en qualité, comme A, I, et E, O, on les appelle subalternes, comme <i>Tout homme est animal, Quelque homme est animal; Nul homme n'est impeccable, Quelque homme n'est pas impeccable</i>. Et si elles different en qualité et qu'elles conviennent en quantité, alors elles sont appellées contraires, ou subcontraires; <i>contraires, quand elles sont universelles, comme Tout homme est animal, Nul homme n'est animal. Subcontraires, quand elles sont particulieres, comme Quelque homme est animal, Quelque homme n'est pas animal</i>. En regardant maintenant ces propositions opposées selon la verité ou la fausseté, il est aisé de juger: 1. Que les contradictoires ne sont jamais ni vraies, ni fausses ensemble; mais si l'une est vraie, l'autre est fausse; et si l'une est fausse, l'autre est vraie. Car s'il est vrai que tout homme soit animal, il ne peut pas être vrai que quelque homme n'est pas animal et si au contraire il est vrai que quelque homme n'est pas animal, il n'est donc pas vrai que tout homme soit animal. Cela est si clair qu'on ne pourroit</p>	<p>pp. 116-8</p>

<p>que nul homme ne soit juste.</p> <p>3. Les subcontraires peuvent être vraies ensemble; comme ces deux cy: <i>quelque homme est juste, quelque homme n'est pas juste; parce que la justice peut convenir à une partie des hommes et ne pas convenir à l'autre.</i></p> <p>4. Les propositions subalternes ne font pas véritablement opposées, puis que la particulière est une suite de la générale; car si <i>Tout homme est animal, quelque homme est animal</i>: c'est pourquoy la vérité des universelles emporte celle des particulières, mais la vérité des particulières n'emporte pas la vérité des universelles».</p>		<p>que l'obscurcir en l'expliquant davantage.</p> <p>2. Les contraires ne peuvent jamais être vraies ensemble, mais elles peuvent être toutes deux fausses. Elles ne peuvent être vraies, parce que les contradictoires seroient vraies; car s'il est vrai que tout homme soit animal, il est faux que quelque homme n'est pas animal, qui est la contradictoire, et par consequent encore plus faux que nul homme ne soit animal, qui est la contraire. Mais la fausseté de l'une n'emporte pas la vérité de l'autre. Car il peut être faux que tous les hommes soient justes, sans qu'il soit vrai pour cela que nul homme ne soit juste, puisqu'il peut y avoir des hommes justes, quoique tous ne soient pas justes.</p> <p>3. Les subcontraires, par une règle tout opposée à celle des contraires, peuvent être vraies ensemble, comme ces deux ici: <i>Quelque homme est juste, Quelque homme n'est pas juste, parce que la justice peut convenir à une partie des hommes, et ne convenir pas à l'autre</i>; et ainsi l'affirmation et la négation ne regardent pas le même sujet, puisque <i>quelque homme</i> est pris pour une partie des hommes dans l'une des propositions, et pour une autre partie dans l'autre. Mais elles ne peuvent être toutes deux fausses, puisqu'autrement les contradictoires seroient toutes deux fausses. Car s'il étoit faux que quelque homme fût juste, il seroit donc vrai que nul homme n'est juste, qui est la contradictoire, et à plus forte raison que quelque homme n'est pas juste, qui est la subcontraire.</p> <p>4. Pour les subalternes ce n'est pas une véritable opposition, puisque la particulière est une suite de la générale. Car, si tout homme est animal, quelque homme est animal; si nul homme n'est singe, quelque homme n'est pas singe. C'est pourquoi la vérité des universelles emporte celle des particulières; mais la vérité des particulières n'emporte pas celle des universelles».</p>	
		<p style="text-align: center;">CHAPITRE V</p> <p style="text-align: center;">Des propositions simples et composées. Qu'il y en a de simples qui paroissent composées et qui ne le sont pas, et qu'on peut appeller complexes. De celles qui sont complexes par le sujet ou par l'attribut.</p>	pp. 118-121
«Au reste, nous avons dit que toute proposition doit avoir du moins un sujet	p. 23	«Nous avons dit que toute proposition doit avoir au-moins un sujet et un	pp. 118-9

<p>et un attribut, mais il ne s'ensuit pas de là qu'elle ne puisse avoir plus d'un sujet et plus d'un attribut. Les propositions qui n'ont qu'un sujet et qu'un attribut s'appellent <i>Simple</i>s et celles qui en ont plus d'un s'appellent <i>Composées</i>. Par exemple, quand je dis la figure, le mouvement, le repos, etc. viennent d'un même principe cet attribut <i>venir d'un même principe est affirmé non d'un seul sujet, mais de plusieurs, sçavoir de la figure, du mouvement, du repos, etc.</i>».</p>		<p>attribut; mais il ne s'ensuit pas de là qu'elle ne puisse avoir plus d'un sujet et plus d'un attribut. Celles donc qui n'ont qu'un sujet et qu'un attribut s'appellent <i>simples</i>, et celles qui ont plus d'un sujet ou plus d'un attribut s'appellent <i>composées</i>, comme quand je dis: les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent du Seigneur; cet attribut, venir du Seigneur, est affirmé, non d'un seul sujet, mais de plusieurs, sçavoir, des biens et des maux, etc.».</p>	
<p>«Il faut encore remarquer que les propositions composées peuvent estre de deux sortes; car la composition, pour parler ainsi, peut tomber sur la matiere de la proposition seule, c'est à dire, sur le sujet ou sur l'attribut seul ou sur tous les deux ensemble. La composition tombe sur le sujet seul, quand le sujet est un terme complexe; comme dans cette proposition, <i>Tout homme qui aime Dieu est heureux</i>. La composition tombe sur l'attribut seul lors que l'attribut est un terme complexe; comme la vertu est un bien qui rend l'homme aimable à ses propres ennemis. Quelquefois la complexion tombe sur le sujet et sur l'attribut, l'un et l'autre estant un terme complexe; comme dans cette proposition: <i>Ceux qui pardonnent les offenses seront pardonnez de Dieu qui aime à faire misericorde</i>. Voilà les trois manieres suivant lesquelles les propositions peuvent estre composee quant à leur matiere, c'est à dire, quant à leur sujet et à leur attribut».</p>	<p>p. 23</p>	<p>«Il faut remarquer que ces propositions complexes peuvent être de deux sortes, car la complexion, pour parler ainsi, peut tomber ou sur la matiere de la proposition, c'est-à-dire, sur le sujet ou sur l'attribut, ou sur tous les deux, ou bien sur la forme seulement.</p> <p>1. La complexion tombe sur le sujet quand le sujet est un terme complexe, comme dans cette proposition: <i>Tout homme qui ne craint rien est roi: Rex est qui metuit nihil</i>.</p> <p><i>Beatus ille qui procul negotiis, Ut prisca gens mortalium, Paterna rura bobus exercet suis, Solutus omni fœnore.</i></p> <p>Car le verbe <i>est</i> est sous-entendu dans cette dernière proposition, et <i>beatus</i> en est l'attribut, et tout le reste le sujet.</p> <p>2. La complexion tombe sur l'attribut lorsque l'attribut est un terme complexe, comme:</p> <p><i>La piété est un bien qui rend l'homme heureux dans les plus grandes adversités.</i> <i>Sum pius Æneas famâ super aethera notus.</i></p> <p>Mais il faut particulièrement remarquer ici que toutes les propositions composées de verbes actifs et de leur régime peuvent être appellées complexes, et qu'elles contiennent en quelque maniere deux propositions. Si je dis, par exemple, Brutus a tué un tyran, cela veut dire que Brutus a tué quelqu'un, et que celui qu'il a tué étoit tyran. D'où vient que cette proposition peut être contredite en deux manieres, ou en disant: Brutus n'a tué personne; ou en disant que celui qu'il a tué n'étoit pas tyran. Ce qu'il est très-important de remarquer, parceque lorsque ces sortes de propositions entrent en des arguments, quelquefois on n'en prouve qu'une partie en supposant l'autre: ce qui oblige souvent, pour reduire ces arguments dans la forme</p>	<p>pp. 120-1</p>

		<p>la plus naturelle, de changer l'actif en passif, afin que la partie qui est prouvée soit exprimée directement, comme nous remarquerons plus au long quand nous traiterons des arguments composés de ces propositions complexes.</p> <p>3. Quelquefois la complexio tombe sur le sujet et sur l'attribut, l'un et l'autre étant un terme complexe, comme dans cette proposition: <i>Les grands qui oppriment les pauvres seront punis de Dieu qui est le protecteur des opprimés:</i></p> <p><i>Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ Carmen, et egressus sylvois vicina cœgi Ut quamois avido parerent aroa colono Gratum opus agricolis: At nunc horrentia Martis Arma, virumque cano. Trojæ qui primus ab oris, Italiam fato profugus lavinaque venit littora.</i></p> <p>Los trois premiers vers et la moitié du quatrième composent le sujet de cette proposition et le reste en compose l'attribut, et l'affirmation est enfermée dans le verbe <i>cano</i>.</p> <p>Voilà les trois manières selon lesquelles les propositions peuvent être complexes quant à leur matière, c'est-à-dire quant à leur sujet et à leur attribut».</p>	
<p>CHAPITRE V Observation pour reconnoître si les propositions sont universelles ou particulieres.</p>	pp. 24-5	<p>CHAPITRE XIII Autres observations pour reconnoître si les propositions sont universelles ou particulieres.</p>	pp. 149-56
<p>«Il faut distinguer deux sortes d'universalité dans les propositions, l'une qu'on peut appeller <i>Metaphysique</i> et l'autre qu'on peut nommer <i>Morale</i>. J'appelle universalité <i>Metaphysique</i> une universalité parfaite et sans exception, comme <i>Tout homme est vivant</i>, car cela ne reçoit point d'exception. Et j'appelle universalité <i>Morale</i> celle qui reçoit quelque exception, parce que dans les choses morales on se contente qu'elles soient telles ordinairement; comme quand on dit <i>Que tous les hommes sont avarés, que tous les hommes sont menteurs, etc.</i> Il suffit dans toutes ces sortes de propositions qu'ordinairement cela soit ainsi et on n'en doit rien conclure à la rigueur».</p>	p. 24	<p>«Il faut distinguer deux sortes d'universalité: l'une qu'on peut appeller <i>Metaphysique</i>, et l'autre <i>Morale</i>. J'appelle universalité <i>metaphysique</i>, lorsqu'une universalité est parfaite et sans exception, comme, <i>tout homme est vivant</i>, cela ne reçoit point d'exception. Et j'appelle universalité <i>morale</i>, celle qui reçoit quelque exception, parce que dans les choses morales on se contente que les choses soient telles ordinairement, <i>ut plurimum</i>, comme ce que saint Paul rapporte et approuve: <i>Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri.</i> Ou ce que dit le même Apôtre: <i>Omnia quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi.</i> Ou ce que dit Horace. <i>Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos ut nunquam inducant animum cantare rogati, injussi nunquam desistant.</i></p>	pp. 149-50

		<p>Ou ce qu'on dit d'ordinaire: <i>Que toutes les femmes aiment à parler;</i> <i>Que tous les jeunes-gens sont inconstans;</i> <i>Que tous les vieillards louent le temps passé.</i> Il suffit dans toutes ces sortes de propositions, qu'ordinairement cela soit ainsi, et on ne doit pas aussi en conclure rien à la rigueur».</p>	
<p>«Il y a des propositions qui doivent passer pour metaphysiquement universelles, quoy qu'elles puissent recevoir des exceptions; et cela arrive lors que dans l'usage commun ces exceptions extraordinaires ne passent point pour estre comprises dans ces termes universels, comme si je dis <i>Tous les hommes n'ont que deux bras et une tête</i>; cette proposition doit passer pour vraie dans l'usage ordinaire, parce qu'on voit assez qu'il n'est pas parlé des monstres dans ces propositions generales et qu'on veut dire seulement que dans l'ordre de la nature les hommes n'ont que deux bras et une tête».</p>	p. 24	<p>«Il y a des propositions qui doivent passer pour metaphysiquement universelles, quoiqu'elles puissent recevoir des exceptions, lorsque dans l'usage ordinaire ces exceptions extraordinaires ne passent point pour devoir être comprises dans ces termes universels, comme si je dis: <i>Tous les hommes n'ont que deux bras</i>, cette proposition doit passer pour vraie dans l'usage ordinaire. Et ce seroit chicaner que d'opposer qu'il y a eu des monstres qui n'ont pas laissé d'être hommes, quoiqu'ils eussent quatre bras, parce qu'on voit assez qu'on ne parle pas des monstres dans ces propositions generales, et qu'on veut dire seulement que, dans l'ordre de la nature, les hommes n'ont que deux bras».</p>	p. 150
<p>«Il y a encore des propositions qui ne sont universelles qu'entant qu'elles se doivent entendre de toutes les especes de quelque genre, et non pas de tous les individus de ces especes; ainsi l'on dit <i>Que tous les animaux furent dans l'Arche de Noë</i>, parce qu'il en fut sauvé quelques-uns de toutes les especes».</p>	p. 24	<p>«Il y a des propositions qui ne sont universelles que parcequ'elles se doivent entendre de generibus singulorum, et non pas de singulis generum, comme parlent les philosophes: c'est-à-dire de toutes les especes de quelque genre, et non pas de tous les particuliers de ces especes. Ainsi l'on dit, que tous les animaux furent sauvés dans l'arche de Noé, parce qu'il en fut sauvé quelques-uns de toutes les especes».</p>	p. 151
<p>«L'on dit encore d'un homme <i>Qu'il a passé par toutes les charges</i>, lors qu'il a occupé des charges de toute sorte »</p>	p. 24	<p>«Ainsi l'on dit d'un homme, qu'il a passé par toutes les charges, c'est-à-dire, par toute sorte de charges».</p>	p. 151
<p>«De plus, quand on fait une proposition où il n'y a aucune terme d'universalité ni de particularité, comme quand je dis <i>L'Homme est raisonnable</i>, c'est une question celebre parmy les Philososophes si ces propositions qu'ils appellent Indefinies doivent passer pour universelles ou pour particulieres; ce qui se doit entendre quand elles sont sans aucune suite de discours et qu'on ne les a point déterminées par la suite à aucun de ces sens, car il est indubitable qu'on doit prendre le sens d'une propositions quand elle a quelque ambiguïté, de ce qui l'accompagne dans le discours de celuy</p>	pp. 24-5	<p>«Voilà quelques observations assez utiles quand il y a un terme d'universalité comme <i>tout, nul, etc.</i> Mais quand il n'y en a point et qu'il n'y a point aussi de particularité, comme quand je dis: <i>L'homme est raisonnable, L'homme est juste</i>, c'est une question celebre parmi les philosophes, si ces propositions, qu'ils appellent indéfinies, doivent passer pour universelles ou pour particulieres: ce qui se doit entendre quand elles sont sans aucune suite de discours, ou qu'on ne les a point déterminées par la suite à aucun de ces sens. Car il est indubitable qu'on doit prendre le sens d'une proposition,</p>	p. 154

<p>qui s'en sert».</p>		<p>quand elle a quelque ambiguïté, de ce qui l'accompagne dans le discours de celui qui s'en sert. La considerant donc en elle-même, la plupart des philosophes disent qu'elle doit passer pour universelle dans une matiere necessaire, et pour particuliere dans une matiere contingente».</p>	
<p>«Pour moy, je crois que ces propositions indefinies sont universelles en matiere de doctrine, comme quand on dit <i>l'Ame est immortelle</i> et qu'elles ne sont que particulieres dans les faits et dans les narrations, comme quand il est dit que les François faisant la guerre aux Hollandois ont passé le Rhin à la nage; car il est clair que cela ne doit estre entendu que de quelque François qui ont veçu sous Loüis le Grand: dont la raison est qu'en matiere d'actions singulieres, sur tout lors qu'elles sont déterminées à un certain temps, elles ne conviennent ordinairement à un terme commun qu'à cause de quelques particuliers, dont l'idée distincte est dans l'esprit de ceux qui font ces propositions».</p>	<p>p. 25</p>	<p>«Il y a donc une autre distinction sur ce sujet, laquelle est plus raisonnable; qui est que ces propositions indefinies sont universelles en matiere de doctrine, comme quand on dit: <i>Les anges n'ont point de corps</i>, et qu'elles ne sont que particulieres dans les faits et dans les narrations. Comme quand il est dit dans l'Evangile: <i>Milites plectentes coronam de spinis imposuerunt capiti ejus</i>, il est bien clair que cela ne doit être entendu que de quelques soldats, et non pas de tous les soldats. Dont la raison est qu'en matiere d'actions singulieres, lors sur-tout qu'elles sont déterminées à un certain temps, elles ne conviennent ordinairement à un terme commun qu'à cause de quelques particulieres, dont l'idée distincte est dans l'esprit de ceux qui font ces propositions: de sorte qu'à le bien prendre, ces propositions sont plutôt singulieres que particulieres, comme on le pourra juger par ce qui a été dit des termes complexes dans le sens, 1. partie chap. 7 et 2. partie chap. 6».</p>	<p>pp. 155</p>
<p>«Enfin, les noms de <i>Corps</i>, de <i>Communauté</i> et de <i>Peuple</i> estant pris collectivement, comme ils le sont d'ordinaire, pour tout le Corps, toute la Communauté ou tout le Peuple, ne font point les propositions où ils entrent proprement universelles et moins encore particulieres, mais singulieres; comme quand je dis <i>les François ont vaincu les Hollandois, les Venitiens font la guerre aux Turcs</i>, ces propositions ne sont point Universelles mais Singulieres, parce qu'on considere chaque peuple comme une personne morale dont la durée est de plusieurs Siecles, qui subsiste tant qu'il compose un estat et qui agit en tous ces temps par ceux qui le composent, comme un homme agit par ses membres».</p>	<p>p. 25</p>	<p>«Les noms de <i>corps</i>, de <i>communauté</i>, de <i>peuple</i>, étant pris collectivement, comme ils le sont d'ordinaire, pour tout le corps, toute la communauté, tout le peuple, ne font point les propositions où ils entrent proprement universelles, ni encore moins particulieres, mais singulieres. Comme quand je dis: <i>Les Romains ont vaincu les Carthaginois, Les Venitiens font la guerre au Turc, Les Juges d'un tel lieu ont condamné un criminel</i>, ces propositions ne sont point universelles; autrement on pourroit conclure de chaque Romain qu'il auroit vaincu les Carthaginois, ce qui seroit faux. Et elles ne sont point aussi particulieres. Car cela veut dire plus que si je disois que quelques Romains ont vaincu les Carthaginois; mais elles sont singulieres, parce qu'on considere chaque peuple comme une personne morale dont la durée est de plusieurs siecles, qui subsiste tant qu'il compose un état, et qui</p>	<p>pp. 155-6</p>

		agit en tous ces temps par ceux qui le composent, comme un homme agit par ses membres».	
CHAPITRE VI De la Définition, et des Regles qu'il faut garder pour bien définir.	pp. 25-8	CHAPITRE XVI De la Définition qu'on appelle définition de chose.	pp. 164-7
<p>«Nous avons cy-devant traité des définitions de nom; il faut maintenant parler des définitions de chose qui sont des propositions de grand usage. Les définitions de chose different des définitions de nom en ce que les définitions de nom sont arbitraires et que les définitions de chose ne le sont pas; ce qui fait qu'elles ne doivent pas estre prises pour des principes, mais considerées comme des propositions, qui doivent souvent estre confirmées par raison et qui peuvent estre combatuës.</p> <p>Il y a deux sortes de définitions de chose, une plus exacte, qui retient le nom de <i>Définition</i> et l'autre moins exacte qu'on appelle <i>Description</i>.</p> <p>La plus exacte est celle qui explique la nature d'une chose par ses attributs essentiels, dont ceux qui sont communs s'appellent <i>Genres</i> et ceux qui sont propres <i>Differences</i>. Ainsi, on définit l'homme <i>Animal raisonnable</i>, l'Esprit une <i>Substance qui pense</i>, le Corps une <i>Substance étenduë</i>, Dieu l'<i>Estre parfait</i>.</p> <p>Il faut, autant qu'on le peut, que ce qui est mis pour genre dans la définition soit le <i>Genre prochain</i> du défini et non pas seulement le genre éloigné.</p> <p>On définit aussi quelquefois par les parties integrantes; comme lors qu'on dit que <i>l'Homme est un composé d'Esprit et de Corps</i>; mais alors même il y a quelque chose qui tient lieu de genre, comme le mot de <i>Composé</i> et le reste tient lieu de difference.</p> <p>La définition moins exacte qu'on appelle <i>Description</i> est celle qui donne quelque connoissance d'une chose par les accidens qui luy sont propres, et qui la déterminent assez pour en donner quelque idée, qui la discerne des autres choses; c'est de cette maniere qu'on décrit les herbes, les fruits, les animaux par leurs figures, par leurs grandeur, par leur couleur et autres semblables accidens; et c'est de cette nature que sont les descriptions des Poëtes et des Orateurs.</p>	pp. 25-8	<p>«Nous avons parlé fort au-long, dans la premiere partie, des définitions de nom, et nous avons montré qu'il ne les falloit pas confondre avec les définitions des choses parce que les définitions des noms sont arbitraires, au-lieu que les définitions des choses ne dépendent point de nous, mais de ce qui est enfermé dans la veritable idée d'une chose, et ne doivent point être prises pour principes, mais être considerées comme des propositions qui doivent souvent être confirmées par raison, et qui peuvent être combattues. Ce n'est donc que de cette derniere sorte de définition que nous parlons en ce lieu.</p> <p>Il y en a de deux sortes: l'une plus exacte, qui retient le nom de définition; l'autre moins exacte, qu'on appelle description.</p> <p>La plus exacte est celle qui explique la nature d'une chose par ses attributs essentiels, dont ceux qui sont commun s'appellent <i>genre</i>, et ceux qui sont propres <i>difference</i>.</p> <p>Ainsi on définit l'homme un animal raisonnable; l'esprit une substance qui pense; le corps, une substance étendue; Dieu, l'être parfait. Il faut, autant que l'on peut, que ce qu'on met pour genre dans la définition soit le genre prochain du défini, et non pas seulement le genre éloigné.</p> <p>On définit aussi quelquefois par les parties integrantes, comme lorsqu'on dit que l'homme est une chose composée d'un esprit et d'un corps. Mais alors même il y a quelque chose qui tient lieu de genre, comme le mot de chose composée et le reste tient lieu de difference.</p> <p>La définition moins exacte, qu'on appelle description, est celle qui donne quelque connoissance d'une chose par les accidens qui lui sont propres, et qui la déterminent assez pour en donner quelque idée qui la discerne des autres.</p> <p>C'est en cette maniere qu'on décrit les herbes, les fruits, les animaux, par leur figure, par leur grandeur, par leur couleur</p>	pp. 164-6

<p>Il y a aussi des définitions ou des descriptions qui se font par les causes, par la matiere, par la forme, par la fin, etc. comme si l'on définit une horloge <i>Une machine composée de diverses roües, dont le mouvement réglé est propre à marquer les heures.</i></p> <p>Il y a trois choses nécessaires à une bonne définition, il faut qu'elle soit universelle, qu'elle soit claire et qu'elle soit propre: il faut qu'une définition soit universelle, c'est-à-dire, qu'elle comprenne tout le défini; c'est pourquoi, la définition commune du temps, <i>Que le temps est la mesure du mouvement, ne peut estre bonne;</i> parce qu'il y a grande apparence que le temps ne mesure pas moins le Repos que le Mouvement, puis qu'on dit aussi bien qu'une chose a esté tant de temps en repos qu'on dit qu'elle s'est muë pendant certain temps; de sorte qu'il semble que le temps ne soit que la mesure de la durée de la creature en quelque estat qu'elle soit.</p> <p>Il faut qu'une définition soit propre, c'est-à-dire, qu'elle ne convienne qu'au défini; c'est pourquoy cette définition du Mouvement, <i>l'Application successive d'un corps par tout ce qu'il a d'exterieur aux parties des corps qui le touchent immédiatement, ne semble pas bonne;</i> parce qu'elle convient à des choses qui sont en repos: comme par exemple, à un vaisseau qui est poussé également par l'eau d'une riviere et par le vent vers des côtez opposez.</p> <p>Enfin, il faut qu'une définition soit claire, c'est-à-dire, telle qu'elle nous serve à avoir une idée de la chose qu'on définit plus distincte que celle que nous en avons avant la définition; de sorte que cette idée nous puisse aider à rendre raison des principales proprietéz de cette chose: c'est ce qu'on doit principalement considerer dans les définitions et c'est ce qui manque à une grande partie de celles d'Aristote.</p> <p>Car, qui est celui qui a mieux compris la nature du Mouvement par cette définition: <i>l'Acte d'un estre en puissance entant qu'en puissance.</i> L'idée que la nature nous en fournit n'est-elle pas cent fois plus claire que celle-là et à qui servit elle jamais pour expliquer aucune propriété du Mouvement?</p> <p>Les celebres definitions des quatre</p>	<p>et autres semblables accidens. C'est de cette nature que sont les descriptions des Poëtes et des Orateurs.</p> <p>Il y a aussi des définitions ou descriptions qui se font par les causes, par la matiere, par la forme, par la fin, etc. comme si on définit une horloge, une machine de fer composée de diverses roues, dont le mouvement réglé est propre à marquer les heures.</p> <p>Il y a trois choses nécessaires à une bonne définition: qu'elle soit universelle, qu'elle soit propre, qu'elle soit claire.</p> <p>1. Il faut qu'une définition soit universelle, c'est-à-dire, qu'elle comprenne tout le défini. C'est pourquoi la définition commune du temps, que c'est <i>la mesure du mouvement, ne peut-être pas bonne,</i> parce qu'il y a grande apparence que le temps ne mesure pas moins le repos que le mouvement, puisqu'on dit aussi bien qu'une chose a été tant de temps en repos comme on dit qu'elle s'est remuée pendant tant de temps; de sorte qu'il semble que le temps ne soit autre chose que la durée de la creature, en quelque état qu'elle soit.</p> <p>2. Il faut qu'une définition soit propre, c'est-à-dire, qu'elle ne convienne qu'au défini. C'est pourquoi la définition commune des élemens, <i>un corps simple corruptible, ne semble pas bonne.</i> Car les corps celestes n'étant pas moins simples que les élemens par le propre aveu de ces philosophes, on n'a aucune raison de croire qu'il ne se fasse pas dans les cieus des alterations semblables à celles qui se font sur la terre, puisque, sans parler des cometes, qu'on sait maintenant n'être point formées des exhalations de la terre, comme Aristote se l'étoit imaginé, on a découvert des taches dans le soleil qui s'y forment et qui s'y dissipent de la même sorte que nos nuages, quoique ce soient de bien plus grands corps.</p> <p>3. Il faut qu'une définition soit claire, c'est-à-dire, qu'elle nous serve à avoir une idée plus claire et plus distincte de la chose qu'on définit, et qu'elle nous en fasse, autant qu'il se peut, comprendre la nature: de sorte qu'elle nous puisse aider à rendre raison de ses principales propriétés. C'est ce qu'on doit principalement considerer dans les définitions, et c'est ce qui manque à une</p>
---	--

<p>premieres qualitez du <i>Sec</i>, de l'<i>Humide</i>, du <i>Chaud</i> et du <i>Froid</i> ne sont pas meilleures.</p> <p>Le <i>Sec</i>, dit Aristote, est ce qui est facilement retenu dans ses bornes et difficilement dans celles d'un autre corps.</p> <p>L'<i>Humide</i> au contraire est ce qui est facilement retenu dans les bornes d'un autre corps et difficilement dans les siennes: or ce ne sont là proprement que des définitions de Nom. Car tout le monde sçait bien que les corps humides se repandent, et que les corps durs se contiennent dans leurs bornes; mais on voudroit sçavoir ce qui fait que les uns se contiennent dans leurs bornes et que les autres se repandent.</p>		<p>grande partie des définitions d'Aristote.</p> <p>Car qui est celui qui a mieux compris la nature du mouvement par cette définition: <i>Actus entis in potentia quatenus in potentia</i>, l'acte d'un être en puissance en tant qu'il est en puissance? L'idée que la nature nous en fournit n'est-elle pas cent fois plus claire que celle-là, et à qui servit-elle jamais pour expliquer aucune des propriétés du mouvement?</p> <p>Les quatre celebres définitions de ces quatre premieres qualitez, le <i>sec</i>, l'<i>humide</i>, le <i>chaud</i>, le <i>froid</i>, ne sont pas meilleures.</p> <p>Le <i>sec</i>, dit-il, est ce qui est facilement retenu dans ses bornes, et difficilement dans les bornes d'un autre corps: <i>quod suo termino facile continetur, difficulter alieno</i>.</p> <p>Et l'<i>humide</i> au contraire, ce qui est facilement retenu dans les bornes d'un autre corps, et difficilement dans les siennes: <i>quod suo termino difficulter continetur, facile alieno</i>».</p>	
<p>«Pour le chaud, il le définit Ce qui rassemble les corps semblables et desunit les dissemblables. Et le froid Ce qui rassemble les corps semblables et les dissemblables; mais qui ne voit que toutes ces définitions ne sont que de Nom?»</p>	p. 28	<p>«Pour le <i>chaud</i>, il le définit: ce qui rassemble les corps semblables et desunit les dissemblables: <i>quod congregat homogenea et disgregat heterogenea</i>.</p> <p>Et le <i>froid</i>, ce qui rassemble les corps dissemblables et desunit les semblables: <i>quod congregat heterogenea et disgregat homogenea</i>».</p>	pp. 166-7
<p style="text-align: center;">CHAPITRE VII De la Division, et des Regles qu'il faut observer pour bien diviser.</p>	pp. 28-30	<p style="text-align: center;">CHAPITRE XV De deux sortes de propositions qui sont de grand usage dans les sciences, la Division et la Définition. Et premeriement de la division.</p>	pp. 161-4
<p>«La Division est le partage d'un tout en ce qu'il contient: mais comme il y a deux sortes de <i>Tout</i>, il y a aussi deux sortes de Division. Il y a un tout composé de plusieurs parties réellement distinctes, appelé en latin <i>Totum</i>, dont les parties sont nommées <i>Parties integrantes</i>. La division de ce tout s'appelle proprement <i>Partition</i>; comme quand on divise une Maison en ses Appartemens, une Ville en ses Quartieres et un Royaume en ses Provinces.</p> <p>L'autre tout est appelé en latin <i>Omne</i> et ses parties sont nommées <i>Parties subjectives</i>, parce que ce tout est un terme commun et ses parties sont les <i>Sujets</i> compris dans l'étenduë de ce terme. Le mot <i>Animal</i> est un tout de cette nature, dont les inferieurs, comme homme et</p>	pp. 28-30	<p>«La Division est le partage d'un tout en ce qu'il contient.</p> <p>Mais comme il y a deux sortes de <i>tout</i>, il y a aussi de deux sortes de divisions. Il y a un tout composé de plusieurs parties réellement distinctes, appelé en Latin <i>totum</i>, et dont les parties sont appelées <i>parties integrantes</i>. La division de ce tout s'appelle proprement <i>partition</i>; comme quand on divise une maison en ses appartemens, une ville en ses quartiers, un Royaume ou un Etat en ses Provinces, l'homme en corps et en ame, le corps en ses membres. La seule regle de cette division est de faire des dénombremens bien exacts et ausquels il ne manque rien.</p> <p>L'autre <i>tout</i> est appelé en Latin <i>omne</i>, et ses parties <i>parties subjectives</i> ou <i>inferieures</i>, parceque ce tout est un terme</p>	pp. 161-3

<p>bête, qui sont compris dans son étenduë, sont les parties Subjectives. Cette division retient proprement le nom de <i>Division</i> et on en peut remarquer de quatre sortes.</p> <p>La premiere est quand on divise le genre en ses Especes: <i>toute Substance est Corps ou Esprit; tout Animal est Homme ou Bête.</i></p> <p>La seconde, quand on divise le genre par ses Differences: comme <i>tout animal est raisonnable ou privé de raison, tout nombre est pair ou impair.</i></p> <p>La troisième, quand on divise un Sujet commun par les modes opposez dont il est capable, ou selon ses divers inferieurs, ou en divers temps: comme <i>tout Astre est lumineux par soy-même ou seulement par reflexion, tout Corps est en mouvement ou en repos.</i></p> <p>La quatrième, d'un mode en ses divers sujets, comme la division des biens en ceux de l'Esprit et du Corps.</p> <p>La premiere Regle de la division est qu'elle soit entiere, c'est-à-dire, que les membres de la division comprennent toute l'étenduë du terme que l'on divise; comme pair et impair comprennent toute l'étenduë du terme <i>nombre</i>, n'y ayant point de nombre qui ne soit en soy pair ou impair, bien qu'il ne repugne pas qu'il y ait un nombre qui ne soit à nôtre égard ni pair ni impair, tels que sont les nombres qu'on appelle <i>Indefinis</i>.</p> <p>Cette Regle est tres-important, à cause qu'il y a souvent des termes qui paroissent tellement opposez qu'ils ne semblent pas souffrir de milieu, lesquels cependant ne laissent pas d'en avoir: ainsi, entre ignorant et sçavant il y a un certain milieu, qui tire un homme du rang des ignorans et qui ne le met pas encore au rang des sçavans; entre sain et malade il y a l'estat d'un homme indisposé ou convalescent; entre le jour et la nuit il y a un crepuscule, etc.</p> <p>La seconde Regle est que les membres de la division soient opposez, comme <i>Pair, Impair; Raisonnable, Privé de la raison.</i> La Division qu'Aristote fait de l'estre en Substance et en Accident peche contre cette regle: car il n'y a rien qui soit opposé à la substance que le mode. Ainsi pour corriger cette division il faudroit dire que tous les estres sont des substances ou des modes et que les modes sont tous essentiels ou accidentels à divers égards; ils sont</p>	<p>commun, et ses parties sont des sujets compris dans son étendue; comme le mot d'<i>animal</i> est un tout de cette nature, dont les inferieurs comme <i>homme et bête</i>, qui sont compris dans son étendue, sont des parties subjectives. Cette division retient proprement le nom de division, et on en peut remarquer de quatre sortes.</p> <p>La 1. est quand on divise le genre par ses especes: <i>Toute substance est corps ou esprit; Tout animal est homme ou bête.</i></p> <p>La 2. est quand on divise le genre par ses differences: <i>Toute animal est raisonnable ou privé de raison; Tout nombre est pair ou impair; Toute proposition est vraie ou fausse; Toute ligne est droite ou courbe.</i></p> <p>La 3. quand on divise un sujet commun par les accidens opposés dont il est capable, ou selon ses divers inferieurs, ou en divers temps, comme: <i>Tout astre est lumineux par soi-même, ou seulement par reflexion; Tout corps est en mouvement ou en repos; Tous les François sont nobles ou roturiers; Tout homme est sain ou malade; Tous les peuples se servent pour s'exprimer, ou de la parole seulement, ou de l'écriture outre la parole.</i></p> <p>La 4. d'un accident en ses divers sujets, comme la division des biens en ceux de l'esprit et du corps.</p> <p>Les regles de la division sont: 1. Qu'elle soit entiere, c'est-à-dire, que les membres de la division comprennent toute l'étendue du terme que l'on divise; comme pair et impair comprennent toute l'étendue du terme de nombre, n'y en ayant point qui ne soit pair ou impair. Il n'y a presque rien qui fasse faire tant de faux raisonnemens que le defaut d'attention à cette regle; et ce qui trompe est qu'il y a souvent des termes qui paroissent tellement opposés, qu'ils semblent ne point souffrir de milieu, et qui ne laissent pas d'en avoir. Ainsi, entre ignorant et savant, il y a une certaine mediocrité de suffisance qui tire un homme du rang des ignorans, et qui ne le met pas encore au rang des savans. Entre vicieux et vertueux, il y aussi un certain état dont on peut dire ce que Tacite dit de Galba, <i>magis extra vitia quam cum virtutibus</i> car il y a des gens qui, n'ayant point de vices grossiers, ne sont pas appelés vicieux, et qui ne faisant point de bien ne peuvent point être appelés vertueux, quoique devant Dieu ce</p>	
--	--	--

<p>essentiels à l'égard des estres dont ils constituent la Nature, lesquels on appelle par cette raison estres <i>Modaux</i> et ils sont accidentels à l'égard de ceux dont ils ne constituent pas la Nature: ainsi, les trois côtes d'un triangle sont de l'essence du triangle et ils ne sont que des simples accidens du corps; la chaleur est de l'essence du fer chaud et elle n'est qu'un accident du fer, etc. Il n'est pas nécessaire que toutes les differences qui font ces membres opposez soient positives. Il faut avouer pourtant qu'il est mieux d'exprimer les differences opposees par des termes positifs, quand cela se peut, parce qu'on fait mieux entendre la nature des membres de la division. C'est pourquoy la division de la substance en celle qui pense et en celle qui est étenduë est beaucoup meilleure que la commune en celle qui est materielle et en celle qui est immaterielle; parce que le mot d'<i>Immaterielle</i> ne nous donne qu'une idée fort imparfaite de ce qui se comprend beaucoup mieux par les mots de substance qui pense.</p> <p>La troisième Regle, qui est une suite de la seconde, est que l'un des membres ne soit pas tellement renfermé dans l'autre que l'autre ne puisse estre affirmé sans luy, quoy qu'il puisse quelquefois y estre renfermé de quelqu'autre maniere; car la ligne est renfermée dans la surface comme le terme de la surface et la surface dans le solide comme le terme du solide, mais cela n'empêche pas que l'étenduë ne se divise en ligne surface et solide, parce que on ne peut pas dire que la ligne soit surface ni la surface solide. Voilà les principales et plus importantes reflexions qui ont esté faites sur le Jugement, passons maintenant à celles qui ont esté faites sur le Raisonnement».</p>	<p>soit un grand vice que de n'avoir point de vertu. Entre sain et malade, il y a l'état d'un homme indisposé ou convalescent. Entre le jour et la nuit, il y a le crepuscule. Entre les vices opposeés, il y a le milieu de la vertu, comme la pieté comme l'impieté et la superstition. Et quelquefois ce milieu est double, comme entre l'avarice et la prodigalité il y a la liberalité et une épargne louable; entre la timidité qui craint tout et la temerité qui ne craint rien, il y a la generosité qui ne s'étonne point des périls, et une précaution raisonnable, qui fait éviter ceux auxquels il n'est pas à propos de s'exposer.</p> <p>La deuxième regle, qui est une suite de la première, est que les membres de la division soient opposeés, comme <i>pair, impair, raisonnable, privé de raison.</i> Mais il faut remarquer ce qu'on a déjà dit dans la première partie, qu'il n'est pas nécessaire que toutes les differences qui font ses membres opposeés soient positives; mais qu'il suffit que l'une le soit, et que l'autre soit le genre seul avec la négation de l'autre difference. Et c'est même par là qu'on fait que les membres sont plus certainement opposeés. Ainsi, la différence de la bête d'avec l'homme n'est que la privation de la raison, qui n'est rien de positif; l'imparité n'est que la negation de la divisibilité en deux parties égales. Le nombre premier n'a rien que n'ait le nombre composé; l'un et l'autre ayant l'unité pour mesure, celui qu'on appelle premier n'étant différent du composé qu'en ce qu'il n'a point d'autre mesure que l'unité.</p> <p>Neanmoins, il faut avouer que c'est le meilleur d'exprimer les differences opposees par des termes positifs, quand cela se peut: parce que cela fait mieux entendre la nature des membres de la division. C'est pourquoi la division de la substance en celle qui pense et celle qui est étendue, est beaucoup meilleure que la commune, en celle qui est materielle et celle qui est immaterielle, ou bien, en celle qui est corporelle et celle qui n'est pas corporelle, parce que les mots d'<i>immatérielle</i> et d'<i>incorporelle</i> ne nous donnent qu'une idée fort imparfaite et fort confuse de ce qui se comprend beaucoup mieux par les mots de <i>substance qui pense.</i></p> <p>La troisième regle, qui est une suite de la seconde, est que l'un des membres ne soit</p>	
---	--	--

		pas tellement enfermé dans l'autre, que l'autre en puisse être affirmé, quoiqu'il puisse quelquefois y être enfermé en une autre maniere; car la ligne est enfermée dans la surface comme le terme de la surface, et la surface dans le solide comme le terme du solide. Mais cela n'empêche pas que l'étendue ne se divise en ligne, surface et solide, parce qu'on ne peut pas dire que la ligne soit surface, ni la surface solide».	
PARTIE III Des Reflexions qu'on a faites sur la troisième Operation de l'Esprit, qui est le Raisonement.	pp. 31-9	PARTIE III Du Raisonement.	pp. 177-289
CHAPITRE I Du Raisonement.	pp. 31-3		
«Cette troisième Partie de la Logique, qui comprend les regles du Raisonement, est estimée la plus importante; c'est aussi celle qu'on traite avec plus de soin, quoy qu'il ait lieu de douter si elle est aussi utile qu'on se l'imagine: car il arrive rarement qu'on se laisse tromper par des raisonnemens qui ne soient faux que parce que la consequence est mal tirée; et il est certain que les erreurs des hommes viennent bien plutôt de ce qu'ils raisonnent sur de faux principes, que de ce qu'ils raisonnent mal sur leurs principes».	p. 31	«Cette partie que nous avons maintenant à traiter, qui comprend les regles du raisonnement, est estimée la plus importante de la Logique et c'est presque l'unique qu'on y traite avec quelque soin. Mais il y a sujet de douter si elle est aussi utile qu'on se l'imagine. La plupart des erreurs des hommes, comme nous avons déjà dit ailleurs, viennent bien plus de ce qu'ils raisonnent sur de faux principes, que non pas de ce qu'ils raisonnent mal suivant leurs principes».	p. 177
		CHAPITRE I De la nature du raisonnement, et des diverses espèces qu'il y en peut avoir.	pp. 178-80
«La nécessité du Raisonement est fondée sur les bornes étroites de l'esprit humain: qui ayant à juger de la verité ou de la fausseté d'une proposition ne le peut faire par la seule comparaison des deux idées qui la composent, dont celle qui est le sujet s'appelle <i>Petit terme</i> , et celle qui est l'attribut se nomme <i>Grand terme</i> ; parce que le sujet d'une proposition est d'ordinaire moins étendu que l'attribut. Lors que la comparaison de ces deux idées ne suffit pas pour sçavoir si l'on doit affirmer ou nier l'une de l'autre, l'esprit a besoin de recourir à une troisième idée, qui s'appelle <i>Moyen</i> ou <i>Milieu</i> , afin de la comparer successivement avec le grand et le petit terme; je dis avec le grand et le petit	pp. 31-2	«La nécessité du raisonnement n'est fondée que sur les bornes étroites de l'esprit humain, qui ayant à juger de la verité ou de la fausseté d'une proposition, qu'alors on appelle <i>question</i> , ne le peut pas toujours faire par la consideration des deux idées qui la composent, dont celle qui en est le sujet est aussi appelé <i>le petit terme</i> , parceque le sujet est d'ordinaire moins étendu que l'attribut, et celle qui en est l'attribut est aussi appelée <i>le grand terme</i> , par une raison contraire. Lors donc que la seule consideration de ces deux idées ne suffit pas pour faire juger si l'on doit affirmer ou nier l'une de l'autre, il a besoin de recourir à une troisième idée, ou incomplexé ou complexé (suivant ce qui	pp. 178-9

<p>terme pour faire entendre qu'il ne serviroit de rien à l'esprit de comparer cette idée avec un terme s'il ne la comparoit ensuite avec l'autre: car par exemple, quand je veux savoir si l'Ame est immortelle, et que je ne le puis découvrir par la seule comparaison que je fais de l'ame avec l'immortalité, si je choisis pour m'en éclaircir l'idée de la pensée, il est évident qu'il me seroit inutile de comparer la pensée avec l'ame, si je ne conçois dans la pensée aucun rapport avec l'attribut <i>Immortelle</i>; car bien que je puisse dire que l'ame pense, je ne pourray pas conclure qu'elle est immortelle, si je ne conçois quelque rapport entre la pensée et l'immortalité, ce qui je ne feray jamais qu'en les comparant l'une avec l'autre».</p>		<p>a été dit des termes complexes) et cette troisième idée s'appelle moyen. Or il ne serviroit de rien, pour faire cette comparaison de deux idées ensemble par l'entremise de cette troisième idée de la comparer seulement avec un des deux termes. Si je veux savoir, par exemple, si l'ame est spirituelle, et que ne le penetrant pas d'abord je choisisse pour m'en éclaircir l'idée de pensée, il est clair qu'il me sera inutile de comparer la pensée avec l'ame, si je ne conçois dans la pensée aucun rapport entre le terme de <i>penser</i> et celui de <i>spirituelle</i>».</p>	
<p>«Il faut donc que le moyen soit comparé tant avec le sujet ou le petit terme, qu'avec l'attribut ou le grand terme; ce qui ne se peut faire que par deux propositions de la question, dont celle qui contient la comparaison du moyen avec l'attribut s'appelle <i>Majeure</i>, à cause que l'attribut est le grand terme. Et celle qui comprend la comparaison du même moyen avec le sujet se nomme <i>Mineure</i>, parce que le sujet est le petit terme. Après tout cela vient la conclusion, qui est la proposition qui estoit à prouver et qui se nommoit <i>Question</i> avant qu'elle fût prouvée. Les deux premières propositions d'un Raisonnement s'appellent <i>Premisses</i>, parce qu'elles sont mises, au moins dans l'esprit, avant la conclusion, qui en doit estre une suite nécessaire, si le raisonnement est bon. C'est pourquoy, l'on peut dire que le Raisonnement est une action de l'esprit, par laquelle il forme un jugement de deux ou de plusieurs autres qui le precedent. Je dis en premier lieu que le Raisonnement est une action de l'esprit, par laquelle il forme un jugement pour marquer ce que le Raisonnement a de commun avec le Jugement. Et j'ajoute qui se déduit nécessairement de deux ou de plusieurs autres etc. pour désigner ce qu'il a de particulier qui le fait differer du jugement».</p>	<p>pp. 32-3</p>	<p>«Il faut donc que ce terme moyen soit comparé tant avec le sujet ou le petit terme, qu'avec l'attribut ou le grand terme, soit qu'il ne le soit que séparément avec chacun de ces termes, comme dans les syllogismes qu'on appelle <i>simples</i> pour cette raison, soit qu'il le soit tout à la fois avec tous les deux, comme dans les argumens qu'on appelle <i>conjunctifs</i>. Mais en l'une ou l'autre maniere cette comparaison demande deux propositions». «Nous parlerons en particulier des argumens conjunctifs; mais pour les simples cela est clair, parceque le moyen étant une fois comparé avec l'attribut de la conclusion (ce qui ne peut être qu'en affirmant ou niant) fait la proposition qu'on appelle <i>majeure</i>, à cause que cet attribut de la conclusion s'appelle <i>grand terme</i>. Et, étant une autre fois comparé avec le sujet de la conclusion, fait celle qu'on appelle <i>mineure</i>, à cause que le sujet de la conclusion s'appelle <i>petit terme</i>. Et puis la conclusion, qui est la proposition même qu'on avoit à prouver, et qui, avant que d'être prouvée, s'appelloit <i>question</i>. Il est bon de savoir que les deux premières propositions s'appellent aussi <i>prémises</i> (<i>præmissæ</i>), parce qu'elles sont mises, au moins dans l'esprit, avant la conclusion qui en doit être une suite nécessaire si le syllogisme est bon, c'est-à-dire que, supposé la vérité des prémisses, il faut nécessairement que la conclusion soit vraie».</p>	<p>p. 179</p> <p>p. 179</p>

<p>CHAPITRE II Division du Raisonnement en ses différentes espèces.</p>	<p>pp. 33-5</p>	<p>CHAPITRE II Division des syllogismes en simples, et en conjonctifs, et des simples en incomplexes et en complexes.</p>	<p>pp. 181-2</p>
<p>«Tous les Raisonnemens sont <i>Simple</i>s ou <i>Conjonctifs</i>; les raisonnemens conjonctifs sont ceux où le moyen est joint à tous les deux termes dans la première proposition: par exemple, quand je dis, si un Etat électif est sujet aux divisions, il n'est pas de longue durée; or, un Etat électif est sujet aux divisions; donc un Etat électif n'est pas de longue durée, c'est un raisonnement conjonctif, parce qu'<i>Etat électif, qui est le sujet, et de longue durée, qui est l'attribut, entrent dans la Majeure</i>».</p>	<p>p. 33</p>	<p>«Les syllogismes sont <i>simples</i> ou <i>conjonctifs</i>. Les <i>simples</i> sont ceux où le moyen n'est joint à la fois qu'à un des termes de la conclusion; les <i>conjonctifs</i> sont ceux où il est joint à tous les deux. Ainsi cet argument est simple. <i>Tout bon prince est aimé de ses sujets;</i> <i>Tout roi pieux est bon prince;</i> <i>Donc tout roi pieux est aimé de ses sujets.</i> Parce que le moyen est joint séparément avec <i>roi pieux</i> qui est le sujet de la conclusion, et avec <i>aimé de ses sujets</i> qui en est l'attribut. Mais celui-ci est conjonctif par une raison contraire : <i>Si un état électif est sujet aux divisions, il n'est pas de longue durée;</i> <i>Or un état électif est sujet aux divisions;</i> Donc un état électif n'est pas de longue durée puisqu'<i>état électif qui est le sujet et de longue durée qui est l'attribut, entrent dans la majeure</i>».</p>	<p>p. 181</p>
<p>«Les raisonnemens simples sont ceux où le moyen n'est joint à la fois qu'à un des termes de la question, comme <i>Tout bon Prince est aimé de ses sujets, tout Roy pieux est bon Prince, donc tout Roy pieux est aimé de ses sujets</i>: car il est évident que <i>bon Prince</i>, qui est le moyen, est comparé avec l'attribut dans la première proposition et avec le sujet dans la seconde. Les Raisonnemens simples se divisent encore en Syllogismes, en Enthymemes, et en Sorites ou Gradations. Les Syllogismes ne sont autre chose que des raisonnemens où les deux prémisses sont exprimées; tel est le raisonnement précédent: <i>Tout bon Prince est aimé de ses sujets, tout Roy pieux est bon Prince, donc tout Roy pieux est aimé de ses sujets</i>».</p>	<p>p. 33</p>	<p>«Comme ces deux sortes de syllogismes ont leurs règles séparées, nous en traiterons séparément. Les syllogismes simples, qui sont ceux où le moyen est joint séparément avec chacun des termes de la conclusion, sont encore de deux sortes. Les uns, où chaque terme est joint tout entier avec le moyen, savoir avec l'attribut tout entier dans la majeure et avec le sujet tout entier dans la mineure. Les autres, où la conclusion étant complexe, c'est-à-dire, composée de termes complexes, on ne prend qu'une partie du sujet, ou une partie de l'attribut, pour joindre avec le moyen dans l'une des propositions et on prend tout le reste qui n'est plus qu'un seul terme, pour joindre avec le moyen dans l'autre proposition. Comme cet argument: <i>La loi divine oblige d'honorer les rois;</i> <i>Louis XIV est roi;</i> <i>Donc la loi divine oblige d'honorer Louis XIV</i> Nous appellerons les premières sortes d'arguments, <i>démêlés</i> et <i>incomplexes</i>, et les autres <i>impliqués</i> ou <i>complexes</i>; non que tous ceux où il y a des propositions complexes soient de ce dernier genre où il n'y ait des propositions complexes.</p>	<p>p. 181</p>

		Or quoique les regles qu'on donne ordinairement pour les syllogismes simples puissent avoir lieu dans tous les syllogismes complexes en les renversant, néanmoins parceque la force de la conclusion ne dépend point de ce renversement-là, nous n'appliquerons ici les regles des syllogismes simples qu'aux incomplexes, en reservant de traiter à part des syllogismes complexes».	
		CHAPITRE XIV Des Enthymemes et des sentences enthymematiques.	pp. 226-7
«Les Enthymemes sont des Syllogismes parfaits dans l'esprit, mais imparfaits dans l'expression; parce qu'on y supprime quelqu'une des propositions comme trop claire et trop connue, et comme estant facilement supplée par l'esprit de ceux à qui on parle».	p. 33	«On a déjà dit que l'enthymeme étoit un syllogisme parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression; parcequ'on y supprimoit quelqu'une des propositions comme trop claire et trop connue, et comme étant facilement supplée par l'esprit de ceux à qui on parle».	p. 226
«Cette maniere de raisonner est si commune dans les entretiens et dans les écrits, qu'il est rare qu'on y exprime toutes les propositions, parce qu'il y en a d'ordinaire une assez claire pour estre supposée: ce qui rend le discours plus fort et plus vif; car il est certain, que si de ces vers de la Medée de Seneque, qui contient un Enthymeme tres élégant, <i>Servare potui, perdere an possim rogas? Je t'ay pû conserver et tu me demandes si je pourray te faire perir? on en eût fait ce raisonnement en forme: celui qui peut conserver peut faire perir, or je t'ay pû conserver, donc je te puis faire perir; toute la grace en seroit ôtée, ce qui fait que les hommes pour exprimer leurs raisonnemens se servent bien plus souvent des Enthymemes que des Syllogismes».</i>	pp. 33-4	«Cette maniere d'argument est si commune dans les discours et dans les écrits, qu'il est rare au-contraire que l'on y exprime toutes les propositions, parcequ'il y en a d'ordinaire une assez claire pour être supposée; et que la nature de l'esprit humain est d'aimer mieux que l'on lui laisse quelque chose à suppléer que non pas qu'on s'imagine qu'il ait besoin d'être instruit de tout. Ainsi cette suppression flate la vanité de ceux à qui on parle, en se remettant de quelque chose à leur intelligence, et en abregeant le discours, elle le rend plus fort et plus vif. Il est certain, par exemple, que si de ce vers de la Medée d'Ovide, qui contient un enthymeme très-élégant, <i>Servare potui, perdere an possim rogas? Je t'ai pu conserver, je te pourrai donc perdre?</i> On en avoit fait un argument en forme en cette maniere: <i>Celui qui peut conserver peut perdre; or je t'ai pu conserver; donc je te pourrai perdre, Toute la grace en seroit ôtée [...]</i> ».	p. 226
		«Les enthymemes sont donc la maniere ordinaire dont les hommes expriment leurs raisonnemens, en supprimant la proposition qu'ils jugent devoir être facilement supplée; et cette proposition, est tantôt la majeure, tantôt la mineure, et quelquefois la conclusion; quoi qu'alors cela ne s'appelle pas proprement enthymeme, tout l'argument étant contenu	p. 227

		en quelque sorte dans les deux premières propositions».	
		CHAPITRE I De la nature du raisonnement, et des diverses espèces qu'il y en peut avoir.	pp. 178-80
«Les Sorites ou Gradations sont certains raisonnemens où après avoir consulté une troisième idée , si cela ne suffit pas, on ne consulte une quatrième ou une cinquième , jusques à ce qu'on ait trouvé une idée qui lie l'attribut de la question avec le sujet. Quand je doute, par exemple, si les avarés sont misérables, je puis considérer d'abord que les avarés sont pleins de desirs et de passions; si cela ne me donne pas lieu de conclure <i>donc ils sont misérables</i> , j'examinerai ce que c'est qu'être plein de desirs et je trouverai dans cette idée celle de manquer de beaucoup des choses qu'on desire, et la misère dans cette privation de ce qu'on desire; ce qui me donne lieu de former ce raisonnement, <i>Les avarés sont pleins de desirs, ceux qui sont pleins de desirs manquent de beaucoup des choses parce qu'il est impossible qu'ils satisfassent tous leurs desirs, ceux qui manquent de ce qu'ils desirent sont misérables; donc les avarés sont misérables</i> ».	p. 34	«J'ai dit qu'il y avoit au-moins trois propositions dans un raisonnement; mais il y en pourroit avoir beaucoup davantage sans qu'il fût pour cela defectueux, pourvû qu'on garde toujours les regles. Car si après avoir consulté une troisième idée , pour savoir si un attribut convient ou ne convient pas à un sujet, et l'avoir comparée avec un des termes, je ne sais pas encore s'il convient ou ne convient pas au second terme, j'en pourrois choisir un quatrième pour m'en éclaircir, et un cinquième si celui-là ne suffit pas, jusqu'à ce que je vinsse à un terme qui liât l'attribut de la conclusion avec le sujet. Si je doute, par exemple, <i>si les avarés sont misérables</i> , je pourrai considérer d'abord que les avarés sont pleins de desirs et de passions; si cela ne me donne pas lieu de conclure, <i>donc ils sont misérables</i> , j'examinerai ce que c'est que d'être pleins de desirs, et je trouverai dans cette idée celle de manquer de beaucoup de choses que l'on desire, et la misère dans cette privation de ce que l'on desire; ce qui me donnera lieu de de former ce raisonnement: <i>Les avarés sont pleins de desirs; Ceux qui sont pleins de desirs manquent de beaucoup de choses, parce qu'il est impossible qu'ils satisfassent tous leurs desirs; Ceux qui manquent de ce qu'ils desirent sont misérables; Donc les avarés sont misérables</i> . Ces sortes de raisonnemens, composés de plusieurs propositions dont la seconde dépend de la première, et ainsi du reste, s'appellent <i>sortes</i> ».	p. 180
		CHAPITRE XV Des syllogismes composés de plus de trois propositions.	pp. 227-9

<p>«Les Syllogismes se divisent encore en Dilemmes et en Epicheremes. Les Epicheremes sont des Raisonemens qui comprennent la preuve, ou d'une des deux premieres propositions, ou de toutes les deux: car comme l'on est souvent obligé de suprimmer dans le discours certaines propositions trop claires, il est aussi bien souvent necessaire, quand on en avance de douteuses, d'y joindre en même-temps des preuves pour appaiser l'impatience de ceux à qui on parle. C'est pourquoy, au lieu que la methode de l'École est de proposer l'argument entier, et ensuite de prouver la proposition qui reçoit difficulté, celle que l'on suit dans les discours ordinaires est de joindre aux propositions douteuses les preuves qui les établissent: ce qui fait une espece de Syllogisme composé de plusieurs propositions, car à la majeure on joint les preuves de la majeure, et à la mineure les preuves de la mineure.</p> <p>On peut reduire toute l'Oraison pour Milon à un Epichereme ou Syllogisme composé, dont la majeure est qu'il est permis de tuer celuy qui nous dresse des embûches. Les preuves de cette majeure se tirent de la Loy naturelle, du droit des gens et des exemples. La Mineure est que Clodius a dressé des embûches à Milon et les preuves de la mineure sont l'équipage de Clodius et celuy de Milon; la conclusion est donc qu'il a esté permis à Milon de tuer Clodius».</p>	<p>pp. 34-5</p>	<p>«Nous avons déjà dit que les syllogismes composées de plus de trois propositions, s'appellent generalement Sorites. On en peut distinguer de trois sortes. 1. Les gradations dont il n'est point necessaire de rien dire davantage que ce qui en a été dit au 1. chapitre de cette troisième partie.</p> <p>2. Les dilemmes dont nous traiterons dans le chapitre suivant.</p> <p>3. Ceux que les Grecs ont appellé épicheremmes, qui comprennent la preuve, ou de quelqu'une des deux premieres propositions, ou de toutes les deux; et ce sont de ceux-là dont nous parlerons dans ce chapitre. Comme l'on est souvent obligé de supprimer dans les discours certaines propositions trop claires, il est aussi souvent necessaire, quand on en avance de douteuses, d'y joindre au même-temps des preuves pour empêcher l'impatience de ceux à qui l'on parle, qui se blessent quelquefois lorsqu'on prétend les persuader par des raisons qui leur paroissent fausses ou douteuses; car quoique l'on y remédie dans la suite, néanmoins il est dangereux de produire même pour un peu de temps ce dégoût dans leur esprit: et ainsi il vaut beaucoup mieux que les preuves suivent immédiatement ces propositions douteuses, que non pas qu'elles en soient séparées. Cette séparation produit encore un autre inconvenient bien incommode, c'est qu'on est obligé de repeter la proposition que l'on veut prouver. C'est pourquoy, au-lieu que la méthode de l'école est de proposer l'argument entier, et ensuite de prouver la proposition qui reçoit difficulté, celle que l'on suit dans les discours ordinaires, est de joindre aux propositions douteuses les preuves qui les établissent. Ce qui fait une espece d'argument composé de plusieurs propositions: car à la majeure on joint les preuves de la majeure, à la mineure les preuves de la mineure, et ensuite on conclut.</p> <p>L'on peut réduire ainsi toute l'oraison pour Milon à un argument composé, dont la majeure est qu'il est permis de tuer celui qui nous dresse des embûches. Les preuves de cette majeure se tirent de la loi naturelle, du droit des gens, des exemples. La mineure est que Clodius a dressé des embûches à Milon, et les</p>	<p>pp. 227-8</p>
---	-----------------	--	------------------

		<p>preuves de la mineure sont l'équipage de Clodius, sa suite, etc. La conclusion est, qu'il a donc été permis à Milon de le tuer».</p>	
		<p>CHAPITRE XVI Des Dilemmes.</p>	pp. 230-2
<p>«Les Dilemmes sont des Syllogismes composez où après avoir divisé un tout en ses parties on conclut affirmativement ou negativement du tout ce qu'on a conclu de chaque partie. Je dis ce qu'on a conclu de chaque partie et non pas seulement ce qu'on en a affirmé car on ne l'appelle proprement Dilemme que quand ce que l'on dit de chaque partie est appuyé de sa raison particuliere. Par exemple, ayant à prouver qu'on ne doit point s'appliquer à l'étude, on le pourra par ce Dilemme: <i>On peut s'appliquer à l'étude sans devenir sçavant, ou demeurer ignorant; si l'on devioient sçavant on est malheureux, parce qu'on s'attire de l'envie; et si l'on demeure ignorant on est encore malheureux, parce qu'il est honteux d'avoir étudié et de n'avoir rien appris. Il ne faut donc point s'appliquer à l'étude</i>».</p>	p. 35	<p>«On peut définir un dilemme un raisonnement composé, où après avoir divisé un tout en ses parties, on conclut affirmativement ou negativement du tout ce qu'on a conclu de chaque partie. Je dis ce qu'on a conclu de chaque partie et non pas seulement ce qu'on en a auroit affirmé, car on n'appelle proprement dilemme que quand ce que l'on dit de chaque partie est appuyé de sa raison particuliere. Par exemple, ayant à prouver qu'on ne saurait être heureux en ce monde, on peut le faire par ce dilemme. <i>On ne peut vivre en monde qu'en s'abandonnant à ses passions, ou en les combattant: Si on s'y abandonne, c'est un état malheureux, parcequ'il est honteux, et qu'on n'y sauroit être content; Si on les combat, c'est aussi un état malheureux, parce qu'il n'y a rien de plus penible que cette guerre interieure qu'on est continuellement obligé de se faire à soi-même; Il ne peut donc y avoir en cette vie de véritable bonheur. Si l'on veut prouver que les évêques qui ne travaillent point au salut des ames qui leur sont commises, sont inexcusables devant Dieu, on le peut faire par un dilemme. Ou ils sont capables de cette charge, ou ils en sont incapables; S'ils en sont capables, ils sont inexcusables de ne s'y pas employer; S'ils en sont incapables, ils sont inexcusables d'avoir accepté une charge si importante dont ils ne pouvoient pas s'acquitter. Et par consequent, en quelque manière que ce soit, ils sont inexcusables devant Dieu s'ils ne travaillent au salut des âmes qui leur sont com-</i></p>	p. 230

		<i>mises</i> ».	
«Un Dilemme peut être vitieux principalement par ce défaut: quand la disjonctive, sur laquelle il est fondé, est defectueuse, ne comprenant pas tous les membres du tout que l'on divise. Par exemple, quand j'ay voulu prouver par le Dilemme precedent qu'il ne falloit pas s'appliquer à l'étude, je n'ay pas bien conclu, parce qu'on peut s'y appliquer sans devenir si sçavant qu'on s'attire de l'envie et sans demeurer dans une ignorance qui soit honteuse. Au reste, comme le nombre de trois propositions, qui composent le Syllogisme, est le plus naturel et le plus proportionné à l'étendue de l'esprit humain, on a pris aussi plus de peine à examiner les regles des bons et des mauvais Syllogismes qu'à établir celles de tous les autres raisonnemens».	p. 35	«Mais on peut faire quelques observations sur ces sortes de raisonnemens [...]. La 2 observation est qu'un dilemme peut être vicieux principalement par deux défauts. L'un est quand la disjonctive sur laquelle il est fondé est defectueuse, ne comprenant pas tous les membres du tout que l'on divise».	pp. 230-1
CHAPITRE III Regles generales des Syllogismes.	pp. 36-7	CHAPITRE III Regles generales des Syllogismes simples complexes.	pp. 182-8
«De toutes le regles qu'on a établies touchant les Syllogismes, voicy les quatre principales: la premiere est que le moyen ne peut être pris deux fois particulièrement et qu'il doit être pris au moins une fois universellement. La raison de cela est que le moyen devant unir ou desunir les deux termes de la conclusion, il ne le peut faire s'il est pris pour deux parties differentes d'un même tout, parce que ce ne sera pas peut-estre la même partie qui sera unie ou desunie de ces deux termes. Or, étant pris deux fois particulièrement, il peut être pris pour deux differentes parties du même tout, et par consequent on ne pourra rien conclure, au moins necessairement: ce qui suffit pour rendre un Syllogisme vitieux, puis qu'on appelle bon Syllogisme celui dont la conclusion ne peut être fausse, les premisses étant vraies. Ainsi, par exemple, dans cet argument: <i>Quelque homme est sage; quelque homme est fou; donc quelque homme sage est fou.</i> Le mot d'homme étant pris pour diverses parties des hommes, il ne peut unir sage avec fou, parce que ce n'est pas le même homme qui est sage et qui est fou».	p. 36	«1. REGLE <i>Le moyen ne peut être pris deux fois particulièrement, mais il doit être pris au moins une fois universellement.</i> Car, devant unir ou desunir les deux termes de la conclusion, il est clair qu'il ne le peut faire s'il est pris pour deux parties differentes d'un même tout, parce que ce ne sera pas peut-être la même partie qui sera unie ou désunie de ces deux termes. Or, étant pris deux fois particulièrement, il peut être pris pour deux differentes parties du même tout, et par consequent on n'en pourra rien conclure au-moins necessairement; ce qui suffit pour rendre un argument vicieux, puisqu'on n'appelle bon syllogisme, comme on vient de dire, que celui dont la conclusion ne peut être fausse, les prémisses étant vraies. Ainsi, dans cet argument: <i>Quelque homme est saint; Quelque homme est voleur; Donc quelque voleur est saint, le mot d'homme étant pris pour diverses parties des hommes, ne peut unir voleur avec saint, parceque ce n'est pas le même homme qui est saint et qui est voleur</i> ».	p. 183
«La seconde est que les termes de la question ne peuvent être pris plus	p. 36	«2. REGLE <i>Les termes de la conclusion ne peuvent</i>	p. 184

<p>universellement dans la conclusion que dans les premisses. Ainsi, lors que l'un et l'autre des termes est pris universellement dans la conclusion, le Syllogisme sera vitieux s'il est pris particulièrement dans les deux premières propositions, comme il l'est dans cette argument: <i>Les hommes sages meritent d'estre loüez; il y a des hommes sages; donc tous les hommes meritent d'estre loüez</i>».</p>		<p><i>point être pris plus universellement dans la conclusion que dans les prémisses.</i> C'est pourquoi lorsque l'un ou l'autre est pris universellement dans la conclusion, le raisonnement sera faux s'il est pris particulièrement dans les deux premières propositions. La raison est qu'on ne peut rien conclure du particulier au general (selon le premier axiome). Car de ce que quelque homme est noir, on ne peut pas conclure que tout homme est noir».</p>	
<p>«La troisième règle est qu'on ne peut rien conclure de deux propositions negatives. La raison de cela est que deux propositions negatives separent le sujet du moyen et l'attribut du même moyen; or de ce que deux choses sont separees d'une troisième il ne s'ensuit ni qu'elles soient ni qu'elles ne soient pas la même chose entr'elles. Par exemple, de ce que les Espagnols ne sont pas turcs et de ce que les Turcs ne sont pas Chrétiens, il ne s'ensuit pas que les Espagnols ne soient pas Chrétiens».</p>	pp. 36-7	<p>«3. REGLE <i>On ne peut rien conclure de deux propositions negatives.</i> Car deux propositions negatives separent le sujet du moyen, et l'attribut du même moyen. Or, de ce que deux choses sont separees de la même chose, il ne s'ensuit, ni qu'elles soient, ni qu'elles ne soient pas la même chose. De ce que les Espagnols ne sont pas Turcs, et de ce que les Turcs ne sont pas Chrétiens, il ne s'ensuit pas que les Espagnols ne soient pas Chrétiens, et il ne s'ensuit pas aussi que les Chinois le soient, quoiqu'ils ne soient pas plus Turcs que les Espagnols»</p>	p. 186
<p>«La quatrième règle est que la conclusion suit toujours la plus foible partie, c'est à dire, que s'il y a une des deux propositions negative, la conclusion sera negative et s'il y en a une particuliere, elle sera particuliere. La raison de cela est que, s'il y a une proposition negative, le moyen est desuni de l'une des parties de conclusion et partant il est incapable de les unir, ce qui seroit pourtant necessaire pour conclure affirmativement. Et s'il y a une proposition particuliere, la conclusion ne peut estre aussi que particuliere: parce que si elle estoit generale, le sujet, estant universel dans la conclusion, il devroit estre aussi tel dans la Mineure, ce qu'il n'est pas par la supposition. Ainsi, par exemple, dans ce Syllogisme: <i>il n'y a que la vertu qui rende les hommes aimables; il y a des hommes qui n'ont point de vertu; il y a donc des hommes qui ne sont point aimables</i>, la conclusion suit la proposition particuliere negative qui est dans les premisses. Et dans cet autre, <i>tous les hommes aspirent à estre heureux; quelques hommes y parviennent; il y a donc quelques hommes qui sont heureux</i>, la conclusion suit la proposition particuliere qui la precede.</p>	p. 37	<p>«5. REGLE <i>La conclusion suit toujours la plus foible partie, c'est-à-dire que s'il y a une des deux propositions negative, elle doit être negative, et s'il y en a une particuliere, elle doit être particuliere.</i> La preuve en est que, s'il y a une proposition negative, le moyen est desuni de l'une des parties de la conclusion, et ainsi il est incapable de les unir, ce qui est necessaire pour conclure affirmativement. Et s'il y a une proposition particuliere, la conclusion n'en peut être generale. Car si la conclusion est generale affirmative, le sujet étant universel, il doit être aussi universel dans la mineure, et par consequent il en doit être le sujet, l'attribut n'étant jamais pris generalement dans les propositions affirmatives».</p>	pp. 186-7

<p>Suivant ces regles, il y a des Syllogismes qui peuvent estre bons materiellement et mauvais formellement; par exemple, cet argument: <i>les Espagnols ne sont pas Turcs; les Turcs ne sont pas Chrétiens; donc les Espagnols sont Chrétiens</i>, est bon materiellement, parce que toutes les propositions en sont vraies; mais il est mauvais formellement, parce que les propositions dont il est composé n'ont pas entr'elles le rapport qu'elles doivent avoir pour établir la forme d'un veritable Syllogisme; dautant que par la troisième regle on ne peut rien conclure de deux propositions negatives.</p> <p>Nous ne dirons rien des Figures ni des Syllogismes en general: car bien que tout cela puisse servir de quelque chose pour la speculation de la Logique, il n'est au moins d'aucun usage pour la pratique, laquelle est l'unique but que nous nous sommes proposez dans ce traité».</p>			
<p style="text-align: center;">CHAPITRE IV Des differentes manieres de malraisonner, qu'on appelle Sophismes.</p>	pp. 38-9	<p style="text-align: center;">CHAPITRE XIX Des diverses manières de mal raisonner, que l'on appelle sophismes.</p>	pp. 241-59
<p>«Quoy que les quatre Regles precedentes nous enseignent suffisamment comment on peut reconnoître un Sophisme ou un faux Argument, on n'a pas laissé de reduire à certains chefs toutes les differentes manieres dont on a coûtume de malraisonner, afin de faciliter à l'esprit le moyen d'éviter l'erreur».</p>	p. 38	<p>«Quoique sachant les regles de bons raisonnemens, il ne soit pas difficile de reconnoître ceux qui sont mauvais, néanmoins comme les exemples à fuir frappent souvent davantage que les exemples à imiter, il ne sera pas inutile de représenter les principales sources des mauvais raisonnemens, que l'on appelle <i>sophismes</i> ou <i>paralogismes</i> parceque cela donnera encore plus de facilité à les éviter».</p>	pp. 241-2
<p>«Or, la premiere maniere de mal-raisonner est de prouver autre chose que ce qui est en question. Aristote, qui est le premier qui nous avertis de ce default, est aussi le premier qui y est tombé, lors qu'il nous propose la privation pour un principe des estres naturels et qu'il dit qu'il faut que la matiere, dont on fait, par exemple, une table, ait la privation de forme de table, c'est-à-dire, qu'elle ne soit pas table avant qu'on en fasse un table; ce n'est pas là ce que nous cherchons, quand nous tâchons de découvrir les principes de la nature; nous supposons comme une verité connuë qu'une chose n'est pas avant que d'estre faite; mais nous voulons sçavoir de quels principes elle est composée et quelle cause l'a produite».</p>	p. 38	<p>«I. Prouver autre chose que ce qui est en question. Ce sophisme est appelé par Aristote <i>ignoratio elenchi</i>, c'est-à-dire, l'ignorance de ce que l'on doit prouver contre son adversaire. C'est un vice très-ordinaire dans les contestations des hommes».</p>	p. 242
		<p>«Il eût été à souhaiter qu'Aristote, qui a eu soin de nous avertir de ce default, eût eu autant de soin de l'éviter».</p>	p. 242
		<p>«Il accuse tous les anciens de n'avoir pas reconnu la privation pour un des principes des choses naturelles, et il les traite sur cela de rustiques et de grossiers. Mais qui ne voit que ce qu'il nous représente comme un grand mystère qui eût été ignoré jusques à lui, ne peut jamais avoir été ignoré de personne, puisqu'il est</p>	pp. 242-3

		<p>impossible de ne pas voir qu'il faut que la matiere dont on fait une table ait la privation de la forme de table, c'est-à-dire ne soit pas table avant qu'on en fasse une table. Il est vrai que ces anciens ne s'étoient pas avisés de cette connoissance pour expliquer les principes des choses naturelles, parce qu'en effet il n'y a rien qui y serve moins, étant assez visible qu'on n'en connoît pas mieux comment se fait une horloge, pour savoir que la matiere dont on la fait a dû n'être pas horloge, avant qu'on en fit une horloge».</p>	
<p>«La seconde est de supposer pour vray ce qui est en question. C'est ce qu'Aristote appelle <i>Petition de principe</i>; ce vice est entierement contraire à la droite raison; puis que dans un raisonnement, ce qui sert de preuve doit estre plus clair et plus connu que ce que l'on veut prouver. L'argument dont on se sert d'ordinaire pour prouver que la terre est au centre du monde est une pure petition de principe, parce qu'il suppose que tous les corps pesans tendent au centre du monde, ce qui n'est pas prouvé».</p>	p. 38	<p>«II. <i>Supposer pour vrai ce qui est en question</i>. C'est ce qu'Aristote appelle <i>petition de principe</i>, ce qu'on voit assez être entierement contraire à la vraie raison; puisque, dans tout raisonnement, ce qui sert de preuve doit être plus clair et plus connu que ce que l'on veut prouver. Cependant Gallilée l'accuse, et avec justice, d'être tombé lui-même dans ce défaut, lorsqu'il veut prouver, par cet argument, que la terre est au centre du monde <i>La nature des choses pesantes est de tendre au centre du monde, et des choses legeres de s'en éloigner ; Or l'experience nous fait voir, que les choses pesantes tendent au centre de la terre, et que les choses legeres s'en éloignent; Donc le centre de la terre est la même que le centre du monde.</i> Il est clair qu'il y a dans la majeure de cet argument une manifeste petition de principe. Car nous voyons bien que les choses pesantes tendent au centre de la terre; mais d'où Aristote a-t-il appris qu'elles tendent au centre du monde, s'il ne suppose que le centre de la terre est le même qu'il veut prouver par cet argument».</p>	p. 243
<p>«La troisième est de prendre pour cause ce qui n'est point cause. Ceux qui attribuent à la crainte du vuide l'élevation des eaux dans les pompes aspirantes tombent dans ce faux raisonnement; parce qu'ils attribuent à la crainte du vuide, qui est une cause purement chimerique, un estre qui n'appartient proprement qu'à la pesanteur de l'air, qui est une veritable cause Physique».</p>	p. 38	<p>«III. <i>Prendre pour cause ce qui n'est point cause</i>. Ce sophisme s'appelle <i>non causa pro causa</i>. Il est très ordinaire parmi les hommes, et on y tombe en plusieurs manieres. L'une est par la simple ignorance des veritables causes des choses. C'est ainsi que les philosophes ont attribué mille effets à la crainte du vuide qu'on a prouvé démonstrativement en ce temps, et par des experiences très-ingenieuses, n'avoir pour cause que la pesanteur de l'air, comme on le peut voir dans l'excellent traité de</p>	pp. 245-6

		Pascal, qui vient de paroître».	
«La quatrième est de juger d'une chose par ce qui ne luy convient que par accident ; on commet ce Sophisme lors qu'on tire une conclusion absoluë simple, ou sans restriction de ce qui n'est vray que par accident : c'est ce que font ceux qui declament contre la science, qui estant mal appliquée produit de mauvais effets ».	p. 39	«V. <i>Juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident.</i> Ce sophisme est appelé dans l'école <i>fallacia accidentis</i> ; qui est lorsque l'on tire une conclusion absolue, simple et sans restriction de ce qui n'est vrai que par accident . C'est ce que font tant de gens qui declament contre l'antimoine, parcequ'étant mal appliqué il produit des mauvais effets ».	p. 254
«La cinquième est d' abuser de l'ambiguïté des mots : ce qui se peut faire en diverses manieres. On peut rapporter à cette espece de Sophisme tous les Syllogismes qui sont vitieux parce qu'il s'y trouve quatre termes: soit parce que le milieu y est pris deux fois particulièrement, soit parce qu'il est pris en un sens dans la premiere proposition et en un autre sens dans la seconde; soit enfin parce que les termes de la conclusion ne sont pas pris dans les premisses au même sens que dans la conclusion. Ce qui fait voir que cette maniere de mal-raisonner comprend tous les Syllogismes, qui sont vitieux faute d'observer les quatre Regles precedentes».	p. 39	«VIII. <i>Abuser de l'ambiguïté des mots, ce qui se peut faire en diverses manieres.</i> On peut rapporter à cette espece de sophisme tous les syllogismes qui sont vicieux, parcequ'il s'y trouve quatre termes, soit parceque le milieu y est pris deux fois particulièrement; ou parcequ'il est pris en un sens dans la premiere proposition, et en un autre sens dans la seconde; ou enfin parceque les termes de la conclusion ne sont pas pris dans le même sens dans les prémisses que dans la conclusion».	p. 257
«La sixième est de passer du sens divisé au sens composé et du sens composé au sens divisé . L'un de ces Sophismes s'appelle <i>Sophisme de composition</i> et l'autre <i>Sophisme de division</i> ; par exemple, quand Medée dit qu'elle voit le bien et qu'elle suit le mal, cela ne peut estre vray que dans un sens divisé; car Medée ne suit pas le mal en voyant le bien, mais elle suit seulement le mal après avoir veu le bien; comme il sera prouvé ensuite. Il y a au contraire des propositions qui ne sont vraies qu'en un sens composé, comme quand on dit qu' <i>Un homme qui pleure ne peut rire</i> , car cela ne veut pas dire qu'un homme qui pleure à present ne puisse rire à l'avenir, mais seulement qu'il ne peut pas rire dans le temps-même qu'il pleure».	p. 39	«VI. <i>Passer du sens divisé au sens composé, ou du sens composé au sens divisé.</i> L'un de ces sophismes s'appelle <i>fallacia compositionis</i> et l'autre <i>fallacia divisionis</i> ».	p. 255
«La septième est de passer de ce qui est vray à quelque égard à ce qui est vray simplement ; comme quand on dit <i>Les Mores ont les dents blanches, donc ils sont tous blancs; les hommes ont un corps donc il n'ont point d'esprit</i> : voilà tout ce qu'il y a de plus nécessaire à sçavoir touchant la troisième partie de la Logique».	p. 39	«VII. <i>Passer de ce qui est vrai à quelque égard, à ce qui est vrai simplement.</i> C'est ce qu'on appelle dans l'école <i>a dicto secundum quid ad dictum simpliciter</i> ».	p. 256

<p style="text-align: center;">PARTIE IV Des Reflexions qu'on a faites sur la quatrième Operation de l'Esprit, qui est la Methode.</p>	pp. 40-62	<p style="text-align: center;">PARTIE IV De la Methode</p>	pp. 291-355
<p style="text-align: center;">CHAPITRE I De la Methode en general.</p>	pp. 40-1	//	//
<p>«Quand il s'agit de découvrir les veritez, et sur tout celles qui sont éloignées, il ne suffit pas toujours de raisonner juste, il est encore necessaire de bien disposer une suite de bons raisonnemens. C'est pourquoy, on a besoin de quelques regles pour se bien conduire dans cette recherche. Les hommes, qui ont cherché la verité, l'ayant quelquefois rencontrée, et quelquefois n'ayant pû la découvrir, il leur a esté facile de remarquer quel ordre ils ont suivy, lors qu'ils l'ont découverte et qu'elle a esté la cause de leur erreur, lors qu'ils n'ont sçû la rencontrer, pour se faire ensuite des regles sur leurs propres reflexions, afin d'éviter d'estre trompez à l'avenir.</p> <p>Ces Regles sont ce qu'on appelle <i>Methode</i>, d'où ils s'ensuit qu'on peut comprendre l'idée de la Methode en general sous ces termes: <i>La Methode est l'art de bien conduire sa raison dans la recherche de la verité.</i></p> <p>Je dis que <i>la Methode est l'art de conduire sa raison</i>, pour marquer ce qu'elle a de commun avec les trois parties précédentes de la Logique. Et j'ajoute <i>dans la recherche de la verité</i> pour marquer ce que la Methode a de particulier, qui est d'avoir pour fin de découvrir la verité: au lieu que les trois autres parties ne se proposent que de faire connoître les perfections ou les défauts des trois premieres Operations de l'Esprit.</p> <p>Au reste, comme on ne cherche la verité que pour s'instruire soy-même, ou pour instruire les autres et qu'on va à ces fins par deux voyes differentes, de là vient qu'on a divisé la Methode en general en deux parties, dont celle qui sert à nous instruire nous-mêmes s'appelle <i>Analyse</i>, ou Methode de division, et celle qui sert à instruire les autres, se nomme <i>Synthese</i>, ou Methode de composition. C'est purquoy, puis qu'il est necessaire de s'estre instruit soy-même, avant que de pouvoir instruire les autres; l'ordre veut que nous commencions l'explication de la Methode par l'<i>Analyse</i>».</p>		//	//

<p style="text-align: center;">CHAPITRE II Ce que c'est que l'Analyse, et comment il s'en faut servir.</p>	pp. 41-3	<p style="text-align: center;">CHAPITRE II De deux sortes de methodes, Analyse et Synthese. Exemple de l'Analyse.</p>	pp. 299-306
<p>«L'Analyse ou Methode de division est une application particuliere de l'Esprit à ce qu'il y a de connu dans ce que la question qu'il veut resoudre a de plus particulier, d'où il tire successivement des veritez qui le menent enfin à la connoissance de ce qu'il desire sçavoir. Je dis que l'Analyse est une application particuliere de l'Esprit à ce qu'il y a de connu pour marquer ce que l'Analyse a de commun avec la Synthese, qui commence aussi par ce qu'il a de connu. Et j'ajoute Dans ce que la question qu'il veut resoudre a de plus particulier pour désigner que l'Analyse differe de la Synthese en ce que celle-cy prend ce qu'il y a de connu dans ce que les questions ont de plus general, et que l'autre le prend dans ce qu'elles ont des plus particulier. Ainsi, par exemple, quand je veux sçavoir par Analyse ce que je suis, je m'applique d'abord à considerer que je suis une chose qui veut et parce que je ne comprends pas que je puisse vouloir sans penser, je conclus que je suis une chose qui pense».</p>	pp. 41-2	<p>«Voilà ce qu'on appelle <i>analyse</i> ou <i>resolution</i>; où il faut remarquer: 1. Qu'on y doit pratiquer, aussi bien que dans la methode qu'on appelle <i>de composition</i>, de passer toujours de ce qui est plus connu à ce qui l'est moins. Car il n'y a point de vraie methode qui puisse se dispenser de cette regle. 2. Mais qu'elle differe de celle de composition, en ce que l'on prend ces veritez connues dans l'examen particulier de la chose que l'on se propose de connoître, et non dans les choses plus generales, comme on fait dans la methode de doctrine».</p> <p>Or c'est dans l'attention que l'on fait à ce qui est de connu dans la question que l'on veut resoudre, que consiste principalement l'analyse, tout l'art étant de tirer de cet examen beaucoup de veritez, qui nous puissent mener à la connoissance de ce que nous cherchons. Comme si l'on propose, <i>Si l'ame de l'homme est immortelle</i>, et que pour le chercher, on s'applique à considerer la nature de notre ame, on y remarque premierement, que c'est le propre de l'ame que de penser, et qu'elle pourroit douter de tout sans pouvoir douter si elle pense, puisque le doute même est une pensée.</p>	pp. 304-5 pp. 303-4
<p>«Desirant sçavoir ensuite si une chose qui pense est corporelle ou spirituelle, j'examine si dans l'idée d'une chose qui pense il y a rien de ce qui est enfermé dans l'idée d'une chose étenduë qu'on appelle Corps, et voyant que je puis nier de la chose qui pense tout ce qui appartient à la chose étenduë sans détruire l'idée de la chose qui pense, je conclus necessairement que la chose qui pense est d'une nature differente de la chose étenduë et par consequent qu'elle doit estre appellée <i>Esprit</i> pour la distinguer de l'étenduë, qui est appellée <i>Corps</i>».</p>	p. 42	<p>«On examine ensuite, ce que c'est que de penser; et ne voyant point que dans l'idée de la pensée il y ait rien d'enfermé de ce qui est enfermé dans l'idée de la substance étendue qu'on appelle corps, et qu'on peut même nier de la pensée tout ce qui appartient au corps, comme d'être long, large, profond, d'avoir diversité de parties, d'être d'une telle ou d'une telle figure, d'être divisible etc. sans détruire pour cela l'idée qu'on a de la pensée; on en conclut que la pensée n'est point une mode de la substance étendue, parcequ'il est de la nature du mode de ne pouvoir être conçu en niant de lui la chose dont il seroit mode».</p>	p. 304
<p>Si je veux rechercher encore par la même Methode la cause des proprietes de l'aymant, je commence à prendre des veritez connuës dans ce que l'aymant a de plus particulier. La premiere de ces veritez</p>	pp. 42-3	<p>«Il y en a qui s'étant imaginés que la terre tourne sur son centre et que ce n'est qu'un gros aiman, dont la pierre d'aiman a toutes les proprietés, ont cru aussi qu'on pourroit disposer un aiman de telle sorte qu'il</p>	p. 303

<p>est que le fer se meut vers l'aymant, lors qu'ils sont assez proches l'un de l'autre; après quoy je cherche la cause de ce mouvement; et parce que je sçay naturellement que tout mouvement se fait par impulsion, je cherche quelle peut estre la cause qui pousse le fer vers l'aymant; et parce que je sçay encore qu'il n'y a point d'impulsion qui ne soit immediate, je conclus que la cause qui pousse le fer vers l'aymant le doit toucher immediatement; mais il ne paroît pas qu'il y ait rien qui touche immediatement le fer que la table sur laquelle il est appuyé, ou l'air qui l'environne, ou quelqu'autre matiere encore plus subtile que l'air, qui est dans les pores de l'air; il faut donc, qu'une seule de ces causes ou plusieurs ensemble poussent le fer vers l'aymant. Or ce n'est pas la table qui le soûtient, car elle est en repos et un corps qui est en repos n'en peut faire mouvoir un autre; ce n'est pas encore l'air seul, parce que l'air environne toujours le fer vers l'aymant. Or ce n'est pas la table qui le soûtient, car elle est en repos et un corps qui est en repos n'en peut faire mouvoir un autre; ce n'est pas encore l'air seul, parce-que l'air environne toujours le fer et le fer n'est pas toujours poussé vers l'aymant; ce n'est pas encore la matiere subtile seule, car cette matiere est toujours dans les pores de l'air et elle ne pousse pas toujours le fer vers l'aymant; il reste donc que l'air et cette matiere subtile concourent ensemble pour mouvoir le fer et pour le mouvoir dans la maniere qui sera cy-aprés expliquée.</p> <p>Ces trois exemples suffisent pour faire connoître quel est l'usage de l'Analyse: mais on dira peut-estre que cet usage suppose des personnes qui sçavent déjà plusieurs choses et que par consequent l'Analyse est une Methode inutile à ceux qui commencent à acquerir les sciences. Je repons qu'il est vray que les trois exemples d'Analyse que je viens de proposer supposent qu'on a déjà plusieurs connoissances, dont la raison est que de trois questions que j'ay examinées, il y en a deux qui sont fort composées et qui contiennent plusieurs difficultez qu'il faut avoir éclaircies par des Analyses precedentes, avant que de parvenir à leur entiere connoissance. Mais il n'en est pas de même de toutes les autres questions, et</p>	<p>tourneroit toûjours circulairement; mais quand cela seroit, on n'auroit pas satisfait au problème de trouver par art le mouvement perpetuel; puisque ce mouvement seroit aussi naturel que celui d'une roue qu'on expose au courant d'une riviere».</p>	
--	--	--

<p>sur tout de celles par lesquelles on doit commencer l'étude de chaque science particuliere; car comme celles-cy doivent estre les plus simples et les moins composées, leur verité peut estre connuë par une seule Analyse: par exemple, quand je me suis proposé de connoître ce que je suis, j'ay fait, pour y parvenir, cette Analyse: je desire; on ne peut pas desirer sans penser; penser est une propriété; pour avoir une propriété il faut estre; je conclus donc que je suis et que je suis une chose qui pense, qui est ce que je cherche.</p> <p>Voulant sçavoir ensuite si ce que je suis est une chose spirituelle, j'ay employé non seulement les veritez que j'avois découvertes par la precedente Analyse, mais encore les reflexions que j'avois faites en les découvrant, qui sont par exemple: que les modes dependent des substances, non seulement pour exister mais encore pour estre conçus; que nous ne connoissons que deux substances, la Corporelle et la Spirituelle; d'où j'ay conclu que puis que la substance qui pense peut estre conçue sans la substance étenduë, elle est d'une nature differente du corps et par consequent qu'elle est spirituelle, qui est ce que je desirois sçavoir: voilà en general ce que c'est que l'Analyse et la maniere de s'en servir.</p>			
<p style="text-align: center;">CHAPITRE III Des Questions qu'on peut examiner par l'Analyse.</p>	pp. 44-5	<p style="text-align: center;">CHAPITRE II De deux sortes de methodes, Analyse et Synthese. Exemple de l'Analyse.</p>	pp. 299-306
<p>«Puisque l'Analyse est l'art de conduire sa raison dans la recherche de la verité, il faut avant toutes choses tâcher de connoître la nature des questions qu'on examine, et de voir ensuite de combien de sortes on en peut faire.</p> <p>Les Questions, suivant ce qui a esté dit, sont des propositions qui renferment quelque chose de connu et quelque chose d'inconnu; elles renferment quelque chose d'inconnu, parce qu'autrement elles seroient plutôt des veritez connues que des veritez à connoître et elles renferment aussi quelque chose de connu, parce qu'on ne peut dans les questions aller à ce qu'il y a d'inconnu, que par ce qu'il y a de connu».</p>	p. 44	<p>«On ne traite pas d'ordinaire par analyse le corps entier d'une science, mais on s'en sert seulement pour resoudre quelque question».</p>	p. 300
<p>«Suivant ce principe, il est évident que toutes les questions sont de mots ou de choses; et par les questions de mots nous</p>	p. 44	<p>«Or toutes les questions sont ou de mots ou de choses. J'appelle ici questions de mots non pas</p>	p. 300

n'entendons pas icy celles où l'on cherche simplement à connoître des mots, comme font les Grammariens, mais celles où par les mots on cherche à connoître des choses; comme quand il s'agit de trouver le sens d'une Enigme ou d'expliquer ce qu'a dit un autre, lors qu'il a usé de paroles ambiguës et équivoques».		celles où on cherche des mots; mais celles où par les mots on cherche des choses, comme celles où il s'agit de trouver le sens d'une énigme, ou d'expliquer ce qu'a voulu dire un Auteur par des paroles obscures ou ambiguës»	
«Les questionnes de choses se peuvent reduire à cinq principales Especies. La premiere est, lors qu'on cherche la cause formelle d'une chose, c'est à dire, lors qu'on veut sçavoir ce que c'est que cette chose: on voit par exemple un homme et on veut sçavoir ce qu'il est; on voit un cheval, on veut connoître quelle est sa nature».	p. 44	«Les questions de choses se peuvent reduire à quatre principales especes».	p. 300
«La seconde est, lors qu'on veut par les effets parvenir à la connoissance des causes; on voit par exemple que les Astres se meuvent ou du moins qu'ils paroissent se mouvoir d'Orient en Occident, et l'on veut connoître la cause. On voit que certaines Planetes sont tantôt directes, tantôt stationnaires et tantôt retrogrades, et l'on veut sçavoir d'où viennent ces changemens, etc.».	p. 44	«La 1. est quand on cherche les causes par les effets. On sait, par exemple, les divers effets de l'aiman, on en cherche la cause; on sait les divers effets qu'on a accoûtumé d'attribuer à l'horreur du vuide, on recherche si c'en est la vraie cause, et on a trouvé que non; on connoît le flus et le reflux de la mer, on demande quelle peut être la cause d'un si grand mouvement et si réglé».	p. 300
«La troisième est, lors qu'on veut connoître les effets par les causes: on a sçû, par exemple, de tout temps que le vent et l'eau avoient beaucoup de force pour mouvoir les corps, mais l'on n'avoit pas bien reconnu quels pouvoient estre les effets de ces causes; aussi n'avoit-on pas disposé ces causes d'une maniere propre à produire ces effets, ce n'est que depuis quelque temps qu'on l'a fait par le moyen des moulins et d'autres machines qui servent beaucoup à l'usage de l'homme: ce qui doit estre tout le fruit de la Physique pratique; de sorte que la premiere et la seconde Espece de questions, où l'on cherche les causes par les effets, font toute la speculation de la Physique, et la troisième où l'on cherche les effets par les causes en fait toute la pratique».	pp. 44-5	«La 2. est quand on cherche les effets par les causes. On a su, par exemple, de tout temps, que le vent et l'eau avoient grande force pour mouvoir les corps; mais les anciens n'ayant pas assez examiné quels pouvoient être les effets de ces causes, ne les avoient point appliqués, comme on a fait depuis, par le moyen des moulins, à un grand nombre de choses très-utiles à la société humaine et qui soulagent notablement le travail des hommes, ce qui devrait être le fruit de la vraie Physique. De sorte que l'on peut dire que la premiere sorte de questions où l'on cherche les causes par les effets font toute la speculation de la Physique; et que la seconde sorte, où l'on cherche les effets par les causes, en font toute la pratique».	p. 300
«La quatrième Espece de questions est quand par les parties on cherche le tout, comme lors qu'ayant connu deux angles d'un triangle, on vient à connoître le troisième, ou lors qu'ayant connu un de ses côtez avec deux angles, on connoît l'autre angle avec les deux côtez restans».	p. 45	«La 3. espece de questions est quand par les parties on cherche le tout. Comme lorsqu'ayant plusieurs nombres on en cherche la somme en les ajoûtant l'un à l'autre; ou qu'en ayant deux, on en cherche le produit en les multipliant l'un par l'autre».	pp. 300-1
«La cinquième et derniere Espece est quand ayant le tout et quelque partie on	p. 45	«Le 4. est quand, ayant le tout et quelque partie, on cherche une autre partie,	p. 301

<p>cherche une autre partie. Par exemple, si ayant le nombre de cent, qui est un tout, dont dix est une partie que j'en veux ôter, je cherche ce qui restera, ou bien, si ayant un nombre je cherche quel sera son tiers, son quart, etc. Voilà en general où se peuvent reduire toutes les questions qu'on examine: on fera voir dans la suite comment on se peut servir de l'Analyse pour les resoudre».</p>		<p>comme lorsque ayant un nombre et ce que l'on en doit ôter, on cherche ce qui restera; ou qu'ayant un nombre on cherche quelle en sera la tantième partie».</p>	
<p>CHAPITRE IV Comment il faut déterminer ce qui est en question, et de quels preceptes il se faut servir pour en faire l'Analyse quand on l'a déterminé.</p>	pp. 45-8	<p>CHAPITRE II De deux sortes de methodes, Analyse et Synthese. Exemple de l'Analyse.</p>	pp. 299-306
<p>«De quelle nature que puisse estre la question qu'on veut resoudre, la premiere chose qu'on doit faire c'est de concevoir nettement ce que c'est qu'on demande, car autrement il seroit impossible d'en decouvrir la verité. C'est pourquoy, il faut bien envisager d'abord toutes les conditions qui determinent la question et prendre bien garde de n'en point ajouter qui ne soient renfermées dans ce que l'on a proposé et de n'en point omettre aussi de celles qui y sont enfermées, car on peut pecher en l'une et en l'autre maniere».</p>	pp. 45-6	<p>«Or de quelque nature que soit la question que l'on propose à resoudre, la premiere chose qu'il faut faire est de concevoir nettamente et distinctement ce que c'est précisément qu'on demande, c'est-à-dire, quel est le point précis de la question.</p> <p>Et ce sont ces conditions que nous devons bien envisager d'abord, en prenant-garde de n'en point ajouter qui ne soient point enfermées dans ce que l'on a proposé, et d'en point omettre qui y seroient enfermées; car on peut pecher en l'une et en l'autre maniere».</p>	p. 301 p. 301
<p>«On pecheroit en la premiere, si par exemple, lors qu'on demande ce que c'est que le corps, l'on supposoit comme une condition essentielle à cette question que le corps est quelque chose de divisible, parce qu'on chercheroit une chose qu'on ne trouveroit pas, n'estant pas possible que le corps consideré en luy-même puisse estre divisé, la division n'estant propre qu'à la quantité, comme il sera demontré ensuite».</p>	p. 46	<p>«On pécheroit en la premiere maniere, si lors par exemple que l'on nous demande quel est l'animal qui au matin marche à quatre pieds, à midi à deux, et au soir à trois, on se croyoit astreint de prendre tous ces mots de pied, de matin, de midi, de soir dans leur propre et naturelle signification; car celui qui propose cette énigme n'a point mis pour condition qu'on les dût prendre de la sorte; mais il suffit que ces mots ne se puissent par metaphore rapporter à une autre chose; et ainsi cette question est bien resolue quand on a dit que cet animal est l'homme».</p>	pp. 301-2
<p>«On pecheroit encore de cette maniere, si lors qu'on nous demande quel peut estre le secret de ces beuveurs d'eau, qui la jettant de leur bouche remplissent en même temps cinq ou six verres d'eau de diverses couleurs, on supposoit comme une condition essentielle à la question que ces eaux estoient dans leur estomach et qu'ils les separent en les jettant l'une dans une verre et l'autre dans un autre: car on chercheroit un secret qu'on ne</p>	p. 46	<p>«On demande encore quel pouvoit être le secret de ce beuveur d'eau qui se fit voir à Paris il y a vingt ans, et comment il se pouvoit faire qu'en jettant de l'eau de sa bouche, il remplit en même temps cinq ou six verres differens d'eaux de diverses couleurs. Si l'on s' imagine que ces eaux de diverses couleurs étoient dans son estomach, et qu'il les séparoit en les jettant l'une dans un verre et l'autre dans l'autre, on cherchera un secret que l'on ne</p>	p. 302

<p>trouveroit pas, parce qu'il n'est pas possible; au lieu qu'on n'a qu'à chercher pourquoy l'eau qu'on jette en même temps de la bouche paroît de diverse couleur dans chacun des verres, et il y a grande apparence que cela vient de quelque liqueur qu'on avoit mise auparavant au fond de ces verres».</p>		<p>trouvera jamais, parce qu'il n'est pas possible; au lieu qu'on n'a qu'à chercher pourquoi l'eau sortie en même temps de la même bouche paroissoit de diverses couleurs dans chacun de ces verres; et il y a grande apparence que cela venoit de quelque teinture qu'il avoit mise au fond de ces verres».</p>	
<p>«L'autre maniere, dont on peche dans l'examen des conditions d'une question est quand on en omet qui sont essentielles à cette question. On veut par exemple trouver le mouvement perpetuel artificiel; on sçait bien qu'il y a des mouvemens perpetuels dans la nature, comme sont les mouvemens des fontaines, des rivieres, des astres, etc. mais ce n'est pas de ceux-là dont on entend parler et ce n'est pas par ceux-là aussi qu'on peut satisfaire à ce Probleme; puis que tous ces mouvemens sont aussi naturels que celui d'une roüe qu'on expose au courant d'une riviere».</p>	<p>p. 46</p>	<p>«L'autre maniere dont on peche dans l'examen des conditions de ce que l'on cherche est quand on en omet qui sont essentielles à la question que l'on propose. On propose, par exemple, de trouver par art le mouvement perpetuel; car on sait bien qu'il y en a de perpetuels dans la nature, comme sont les mouvemens des fontaines, des rivieres, des astres».</p>	<p>p. 303</p>
<p>«Lors qu'on a bien étably les conditions qui marquent ce qu'il y a d'inconnu dans la question, il faut ensuite examiner ce qu'il y a de connu; puis que c'est par là qu'il faut arriver à la connoissance de ce qu'il y a d'inconnu: car il ne faut pas penser que nous devons trouver un nouveau genre d'estre; et puis que nous ne pouvons concevoir rien qui ne soit une substance étenduë ou une substance qui pense modifiée d'une certaine façon, il est constant que la lumiere de l'ame ne peut parvenir qu'à appercevoir de quelle maniere ce qui est en question participe de la nature des choses qui nous sont ainsi connuës. Par exemple, comme ce seroit inutilement qu'on tâcheroit de faire avoir des vraies idées des sons, telles que nous les avons par les oreilles à un homme qui seroit né sourd, de même, si l'aymant ou</p>	<p>pp. 46-7</p>	<p>«Lors donc qu'on a bien examiné les conditions qui designent et qui marquent ce qu'il y a d'inconnu dans la question, il faut ensuite examiner ce qu'il y a de connu, puisque c'est par là qu'on doit arriver à la connoissance de ce qui est inconnu. Car il ne faut pas nous imaginer que nous devons trouver un nouveau genre d'être, au-lieu que notre lumiere ne peut s'étendre qu'à reconnoître que ce que l'on cherche participe en telle et telle maniere à la nature des choses qui nous sont connues. Si un homme, par exemple, étoit aveugle de naissance, on se tueroit en vain de chercher des argumens et des preuves pour lui faire avoir les vraies idées des couleurs, telles que nous les avons par les sens; et de même, si l'aiman et les autres corps dont on cherche la nature étoient un nouveau genre d'être et tel que</p>	<p>p. 303</p>

<p>les autres choses corporelles dont on cherche la nature estoient un nouveau genre d'estre et tel que nôtre esprit n'en eut pas conçu de semblable, nous ne devrions pas esperer de le connoître jamais, parce que nous aurions besoin pour cela d'un autre esprit que le nôtre. Ainsi, l'on doit croire que l'on connoît tout ce que l'esprit humain est capable de connoître dans les choses corporelles, si l'on y peut concevoir distinctement une telle disposition et un tel arrangement de parties que de cet arrangement et de cette disposition s'ensuivent necessairement tous les effets qu'on voit dans les corps qui sont les sujets que nous examinons».</p>		<p>notre esprit n'en auroit point conçu de semblables, nous ne devrions pas nous attendre de le connoître jamais par raisonnement, mais nous aurions besoin pour cela d'un autre esprit que le nôtre. Et ainsi l'on doit croire avoir trouvé tout ce qui peut se trouver par l'esprit humain, si l'on peut concevoir distinctement un tel mélange des êtres et des natures qui nous sont connues, qu'il produise tous les effets que nous voyons dans l'aiman».</p>	
<p>«Pour passer seurement de ce qu'il y a de connu dans une question à ce qu'il y a d'inconnu, on n'a besoin que d'employer les quatre preceptes qui suivent, lesquels sont si utiles pour se garantir de l'erreur quand on cherche la verité dans les Sciences humaines, qu'il est vray de dire que tout homme de bon sens, qui agit de bonne foy et qui ne travaille qu'à chercher la verité, ou tout seul, ou conjointement avec d'autres, sans aucun dessein de les tromper et sans crainte d'estre trompé luy-même, n'a besoin d'aucun autre precepte que des quatre qui suivent.</p> <p>Le premier est de ne recevoir jamais aucune chose pour vraye qu'on ne la connoisse évidemment telle, c'est à dire de ne comprendre jamais dans ses jugemens que ce qui se presente si clairement à l'esprit qu'on n'ait aucune raison de le mettre en doute.</p> <p>La second est de diviser chaque difficulté qu'on examine en autant de parties qu'il se peut et qu'il est requis pour la mieux resoudre.</p> <p>La troisième de conduire ses pensées par ordre en commençant par les choses qui sont les plus connues dans ce que la question a de particulier pour monter peu à peu et comme par degréz à la découverte de celles qu'on ne connoît pas.</p> <p>La quatrième et dernier est de faire tout des dénombremens si entiers et des revûes si generales qu'on se puisse assurer de ne rien omettre</p> <p>Ces quatre precepts peuvent aisement suppléer au défaut de tous ceux qu'Aristote a compris dans la Logique; on peut mêmes assurer qu'ils sont plus utiles,</p>	<p>pp. 47-8</p>	<p>«Voilà ce qu'on peut dire generalement de l'analyse, qui consiste plus dans le jugement et dans l'adresse de l'esprit que dans des regles particulieres. Ces quatre neanmoins que Monsieur Descartes propose dans sa <i>Methode</i>, peuvent être utiles pour se garder de l'erreur en voulant rechercher la verité dans les sciences humaines, quoiqu'à dire vrai elles soient generales pour toutes sortes de methodes, et non particulieres pour la seule analyse.</p> <p>La 1. est de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connoisse évidemment être telle, c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en ses jugemens, que ce qui se presente si clairement à l'esprit, qu'on n'ait aucune occasion de le mettre en doute.</p> <p>La 2. de diviser chacune des difficultés qu'on examine en autant de parcelles qu'il se peut, et qu'il est requis pour les resoudre.</p> <p>La 3. de conduire par ordre ses pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connoître, pour monter peu à peu, comme par degréz, jusqu'à la connoissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précédent point naturellement les uns les autres.</p> <p>La 4. de faire par-tout des dénombremens si entiers et des revûes si generales, qu'on se puisse assurer de ne rien omettre.</p> <p>Il est vray qu'il y a beaucoup de difficulté à observer ces regles; mais il est toujours avantageux de les avoir dans l'esprit et de les garder autant que l'on peut lorsqu'on veut trouver la verité par la voie de la raison, et autant que notre esprit est</p>	<p>pp. 305-6</p>

<p>parce qu'ils servent à découvrir la vérité à quoy ceux de ce Philosophe ne peuvent rien contribuer, comme il paroîtra dans la suite.</p> <p>J'ajoute que les preceptes que je viens d'établir, sont si simples et si naturels, qu'ils sont toujours en nous, les ayant reçus de Dieu avec la raison; il ne faut pas croire pourtant qu'on soit capable de s'en bien servir dans toute sorte des rencontres et principalement dans les questions fort composées; il faut du temps pour cela et tout ce qu'on peut faire dans un traité de la Methode c'est d'en apprendre la theorie, car pour la pratique, elle dépend de l'étude de toute la vie: plus on s'avance dans les Sciences, plus on devient capable de mettre en usage ces preceptes; il suffit au commencement qu'on s'en serve autant que l'étenduë de l'esprit d'un chacun le peut permettre.</p> <p>Je dis autant que l'étenduë de l'esprit d'un chacun le peut permettre pour faire entendre qu'il n'y a point d'homme, quelque stupide qu'il puisse estre, qui ne fût capable de devenir sçavant s'il estoit auprès de quelqu'un qui sceut diriger sa raison, puis qu'en débarassant peu à peu ses idées qui sont confuses, on pourroit le conduire à la connoissance de plusieurs veritez qui dependent necessairement de quelques autres veritez plus simples, dont il est interieurement convainçu et le delivrer par ce moyen des tenebres qui n'ont envelopé son esprit pendant si long temps qu'à cause qu'il n'avoit pas pour s'en delivrer une methode telle qu'est l'Analyse».</p>		capable de la connoître».	
<p style="text-align: center;">CHAPITRE V</p> <p>Comment on peut reconnoitre si les idées qui paroissent claires, le sont en effet.</p>	pp. 49-51	//	//
<p>«Personne ne doute que ce que nous concevons clairement et distinctement ne soit vray: mais la difficulté est de sçavoir si nous concevons clairement tout ce que nous croyons concevoir ainsi. L'expérience nous faisant voir tous les jours manifestement que les Philosophes mêmes croient concevoir clairement des choses qu'ils ne conçoivent pas de cette sorte; c'est pourquoy il sera utile d'enseigner les moyens de distinguer les idées qui sont claires en effet de celles qui ne le sont qu'en apparence.</p>	pp. 49-51	//	//

<p>Il faut pour cela considerer si les idées que nous avons sont simples ou composées, j'entens par <i>Idées simples</i>, celles où l'ame n'apperçoit aucune varieté, mais seulement quelque chose d'uniforme, et par <i>Idées composées</i>, j'entens celles qui resultent du melange de plusieurs idées, ou de plusieurs jugemens. Si elles sont simples, comme sont celles de la substance qui pense et de la substance étenduë, la moindre reflexion suffira pour nous faire connoître si elles sont veritablement claires ou non: et si elles sont composées, il faut voir si elles sont composées d'autres idées, ou d'autres jugemens qu'on y joints: car quand les idées sont composées d'autres idées, comme, par exemple, l'idée du triangle, qui est composée de l'idée de la substance étendue et de celle de trois côtez qui la bornent, il n'est besoin que d'un peu d'attention pour appercevoir que ces idées sont veritablement claires toutes les fois qu'elles paroissent l'estre. Je dis toutes les fois qu'elles paroissent l'estre car une idée peut estre composée d'un si grand nombre d'autres idées que l'esprit n'aura pas assez d'étenduë pour les embrasser toutes à la fois; c'est ce que l'experience fait voir en une figure de mille côtez, l'idée de laquelle ne nous represente pas plus clairement cette figure qu'une autre figure d'un nombre de côtez different; mais alors, si cette idée n'est pas claire en effet, elle ne l'est pas aussi en apparence.</p> <p>Quand les Idées sont composées de Jugemens, comme sont toutes les idées qu'on a communement de qualitez sensibles, par exemple, de la chaleur, de la froideur, du son, de la lumiere, des couleurs, etc. elles ne sont pour l'ordinaire claires qu'en apparence, parce que les jugemens qu'on a joints à ces idées ont esté faits pour la plûpart en un temps où l'on n'estoit pas capable de bien juger. C'est pourquoy nous devons employer tous nos soins pour tâcher de distinguer les idées qui sont claires en effet de celles qui ne le sont pas, et qui paroissent seulement l'estre. Pour cet effet, il faut considerer si nous avons esté precipitez ou prevenus dans les jugemens que nous avons faits en les formant, c'est ce que nous pourrons découvrir facilement quand nous sçaurons ce que sont la precipitation et la prevention.</p>			
--	--	--	--

<p>La Precipitation est un vice de l'esprit qui fait que sans examiner ce qui se presente à luy, il en porte d'abord son jugement.</p> <p>Ce vice qui se tourne pour l'ordinaire en habitude, corrompt entierement la raison; car dès qu'il a pris racine dans nostre esprit, nous ne cherchons plus la verité; mais nous prononçons hardiment sur toutes choses selon la passion qui nous possede alors. C'est pour cette raison que les Sages ont étably pour une de leurs principales maximes, qu'il falloit à la verité de la promptitude dans l'execution; mais qu'il falloit estre lent dans la déliberation. Ce défaut est néanmoins d'autant plus aisé à corriger qu'on a moins de peine à s'en appercevoir; car pour peu qu'un homme travaille à connoître pourquoy il est tombé dans l'erreur, il verra aisement que c'est pour n'avoir pas premedité ce qu'il devoit juger; mais il n'en est pas de même des prejugez et de la prevention.</p> <p>La Prevention, qu'on nomme aussi Prejugé, ou Preoccupation, est un vice de l'esprit qui ne nous convaine pas moins des opinions qu'il nous fait recevoir, bien qu'elles ne procedent d'aucun veritable principe, que si nous les avions tirées d'un axiome incontestable. Par exemple, qu'on veuille prouver à deux hommes, dont l'un est prevenu, et l'autre ne l'est pas, que le Soleil n'est pas lumineux, commel'entend le vulgaire, celui qui n'est pas prevenu connoitra aussi clairement que le Soleil n'est pas lumineux, qu'il connoît qu'une chambre n'est pas triste. Mais l'autre croira connoître évidemment que le Soleil est lumineux; et si vous le poussez, il en appellera à l'experience. Demandez luy si l'idée qu'il a de cette lumiere du Soleil est claire, il assurera qu'elle l'est; cependant s'il s'examine serieusement luy-même, il avoüera que l'idée qu'il a de la lumiere dans le Soleil n'est pas si claire qu'il dit; peut-estre même qu'il ne sçait pas ce que c'est que la lumiere dans le Soleil, et qu'il repond plutôt comme il voit que comme il pense.</p> <p>Pour sçavoir donc si l'évidence que nous supposons dans nos idées composées de jugemens ne vient point de la prevention, il faut considerer principalement cinq choses.</p> <p>1. S'il n'est pas vray que nous ne croyons la chose dont il s'agit que parce que nos maîtres nous l'ont ainsi enseignée.</p>			
---	--	--	--

<p>2. S'il n'est pas vrai que nous ne croyons cette chose que parce qu'elle a été approuvée par un grand nombre de personnes que l'on estime dans le monde.</p> <p>3. S'il n'est pas vrai que nous ne la croyons qu'à cause du long usage et de la coutume, c'est à dire, à cause que nous avons une telle idée depuis notre enfance et que nous avons jugé que plusieurs choses estoient véritables, parce qu'elles estoient conformes à cette idée. Par exemple, de ce que pendant notre enfance nous avons vu qu'un homme ne pouvoit pas demeurer les pieds collez au plancher d'une chambre la tête en bas, nous avons eu de la peine à croire qu'il y eût des Antipodes, et cette seconde idée, quoy que fondée sur la raison et sur l'expérience, n'a pu que difficilement corriger la première.</p> <p>4. S'il n'est pas vrai que nous concluons la vérité, dont il s'agit, d'un principe supposé et que nous n'avons jamais examiné.</p> <p>5. S'il n'est pas vrai enfin que c'est la seule nouveauté qui nous la fait croire.</p> <p>Si une idée, quelque composée qu'elle puisse être, nous paroît claire après avoir apporté toute l'attention qui a été nécessaire pour la bien examiner, et après avoir reconnu que son évidence ne dépend point ni du respect que nous avons pour nos Maîtres, ni du grand nombre des personnes qu'on estime à qui cette idée paroît claire, ni d'un principe supposé, ni de la coutume, ni de la nouveauté, on peut tenir pour assuré que cette idée est véritablement claire».</p>			
<p style="text-align: center;">CHAPITRE VI Des avantages qu'on tire de l'observation des quatre preceptes de l'Analyse.</p>	pp. 52-4	//	//
<p>«Si l'on se propose, avant que d'examiner une chose, de ne rien admettre pour vrai que ce que la conscience, c'est-à-dire, cette lumière intérieure que Dieu nous a donnée, nous fera connoître être tel, il s'ensuivra.</p> <p>1. Que toutes les idées que nous aurons de cette sorte seront comme autant de démonstrations; car la preuve de toutes les démonstrations, n'est que la clarté et l'évidence dont elles sont revêtues. En effet, ces principes, <i>Je pense, donc je suis; Le tout est plus grand que sa partie, etc.</i> ne sont incontestables que parce qu'ils sont si clairs et si évidens qu'il n'est pas possible que l'on n'en tombe d'accord.</p>			

<p>2. Qu'il ne pourra rester aucun doute sur les choses que nous aurons reçûes avec cette precaution, parce que les choses qui sont démontrées excluent toute sorte de doute.</p> <p>3. Que par le moyen de ce precepte, on pourra mettre son esprit en repos, sur tout ce qui regarde purement les Sciences naturelles; car bien qu'il se puisse faire qu'après avoir apporté toutes les precautions imaginables pour ne rien admettre que d'évident et de clair, on soit néanmoins assez malheureux pour s'estre confirmé dans quelque erreur ancienne, ou pour estre tombé dans quelque nouvelle, on aura toûjours lieu de ne pas s'inquieter, puis que n'ayant rien omis de ce qui a esté en nostre pouvoir, nous n'aurons rien à nous reprocher, et les autres n'auront aucun sujet de nous blâmer.</p> <p>Voilà les avantages qu'on tire du premier Precepte, qui est comme la fin des trois autres.</p> <p>L'avantage qu'on tire du second Precepte, est la facilité qu'on acquiert à bien connoître la nature et les proprietez de chaque partie du Sujet qu'on examine, après l'avoir divisé suivant ce precepte. Par exemple, je diminuë beaucoup la difficulté que je trouve à me connoître moy-même, quand je me divise en ame et en corps. Et parce que chacune de ces parties fait encore une source nouvelle de division, ma facilité devient toûjours plus grande lors que je m'applique à considerer en particulier la nature de l'ame, ses facultez et leur usage. Lors que je medite aussi sur le corps, et que divisant de nouveau les choses qui le composent, j'étudie la nature de l'extension, de la figure, du mouvement, du repos, etc. Et enfin, lors que j'apporte toutes les precautions necessaires, pour ne pas confondre l'idée de l'ame avec celle du corps.</p> <p>La principale partie de l'Analyse consiste dans l'usage de ce precepte. Ce même precepte est fondé sur l'experience que nous avons des bornes étroites de nostre esprit; car quand on nous propose d'examiner une chose fort composée, nous ne sçaurions la concevoir par une seule veuë et toute à la fois. C'est pourquoy, pour juger comme il faut, par exemple, du mouvement que j'observe dans l'éguille d'une montre qui marque les heures, je suis</p>			
--	--	--	--

<p>obligé de separer toutes les parties de cette montre, afin de considerer en particulier la cause du ressort qui est enfermé dans le tambour, et l'effet de la fusée et des roües; mais comme il seroit inutile d'avoir divisé cette montre pour considerer en particulier chaque partie, si ensuite on ne reünissoit toutes ses parties pour connoître comment leurs mouvement dépendent les uns des autres, il seroit aussi superflu d'avoir divisé le sujet qu'on traite, c'est à dire, d'avoir consideré separement chaque partie, si nous ne les considerions ensuite toutes ensemble pour connoître les differens rapports qui sont entre-elles.</p> <p>L'avantage qu'on tire du troisième Precepte, est la facilité qu'on acquiert de connoître les rapports les plus cachez des parties du sujet qu'on examine par ceux qui sont les plus connus; car comme les veritez naturelles ont une liaison necessaire, de telle sorte neanmoins que les dernieres dependent des premieres par le moyen de celles du milieu, cela fait qu'on ne peut se dispenser en cherchant la verité de commencer l'examen de la question particuliere qu'on veut resoudre, par ce qu'elle a de plus plus connu, dautant que cette premiere cerité mene infailliblement à la connoissance de quelque autre avec laquelle elle est liée, cette seconde verité mene à la connoissance d'une troisième, cette troisième à la connoissance d'une quatrième, et ainsi de suite jusques à ce qu'on soit enfin parvenu à la connoissance des veritez les plus éloignées. Par exemple, la premiere verité que j'ay prise en cherchant la cause des proprieté de l'aymant est que le fer se meut vers luy lors qu'il en est à une certaine distance: cette verité m'a mené a connoître que ce mouvement devoit avoir une cause; cette seconde verité m'a fait connoître que cette cause devoit estre immediate; d'où j'ay conclu ensuite que cette cause immediate ne pouvoit estre que l'air et une autre matiere encore plus subtile que l'air, dont il sera parlé dans la Physique.</p> <p>L'avantage qu'on tire du quatrième Precepte, consiste, en ce que quand on a fait des dénombremens parfaits on est comme assuré d'avoir consideré exactement toutes les manieres dont une chose peut estre ou arriver; ce qui fait qu'on conclut sûrement; ou qu'elle est, bien</p>			
--	--	--	--

<p>qu'elle puisse n'estre pas, ou qu'elle est d'une certaine façon, bien qu'elle puisse estre d'une autre maniere».</p>			
<p style="text-align: center;">CHAPITRE VII Ce que c'est la Synthèse, et comment il s'en faut servir.</p>	<p>pp. 54-6</p>	<p style="text-align: center;">CHAPITRE III De la methode de composition, et particulierement de celle qu'observent les Geometres.</p>	<p>pp. 306-8</p>
<p>«La Synthese est une methode fort utile et fort importante, parce qu'elle nous rend propres à enseigner aux autres ce que nous avons appris par l'Analyse. Pour bien user de la Synthese, il faut commencer par ce qu'il y a de plus simple et de plus general dans les questions qu'on traite, pour passer ensuite à ce qu'il y a de plus composé et de plus particulier Cette Methode se nomme <i>Methode de Composition</i> parce qu'elle se sert des choses generales et communes pour descendre aux particulieres et composées. Par exemple, si je veux enseigner à un autre par la Synthese que l'ame est immortelle, je commenceray par ces maximes generales: que tout estre est une substance ou un mode; qu'il y a deux substances: la substance qui pense et la substance étenduë; que nulle substance ne perit à proprement parler; que ce qu'on appelle destruction dans la substance corporelle n'est qu'une dissolution des parties; d'où je concluray que ce qui n'a point de parties, comme l'ame, ne peut estre détruit et que par consequent elle est immortelle. De même, si je veux expliquer la question de l'aymant, je commenceray par ce qu'il y a de plus general dans cette pierre: je diray, par exemple, que l'aymant est un corps composé de plusieurs parties qui se joignant ensemble forment des pores en forme d'écroües; que le fer est un autre corps qui a des pores à peu près semblables; je diray ensuite qu'il y a une matiere dans l'air plus subtile que luy dont les parties sont tournées en vis, d'où vient que lors que cette matiere, qui est toujours en mouvement, sort des pores de l'un de ces corps pour entrer dans ceux de l'autre, elle chasse l'air d'entre deux et donne par ce moyen lieu au poids de l'air qui agit par derriere de pousser les deux corps l'un vers l'autre, comme il sera expliqué ensuite. Ces deux exemples de la Synthese suffiront pour le present, et ceux qui desireront d'en</p>	<p>pp. 54-5</p>	<p>«Cette methode consiste principalement à commencer par les choses les plus generales et les plus simples, pour passer aux moins generales et plus composées».</p>	<p>p. 306</p>

<p>voir d'autres n'auront qu'à consulter les Geometres, qui dans toutes leurs demonstrations suivent exactement cette Methode».</p>			
		<p>CHAPITRE II Des deux sortes de methodes, Analyse et Synthese. Exemple de l'Analyse.</p>	<p>pp. 299-306</p>
<p>«Cela supposé, il est evident que la Synthèse et l'Analyse conviennent en ce qu'on doit pratiquer en toutes deux également de passer toujours de ce qui est plus connu à ce qui l'est moins, car il n'y a point de Methode qui se puisse dispenser de cette regle; mais elles different en ce que dans l'Analyse on prend les veritez connuës dans ce qu'il y a de plus particulier en la chose qu'on examine et non dans ce qu'il y a de plus general, comme l'on fait dans la Synthese. Deplus, on ne propose dans l'Analyse les maximes claires et évidentes qu'à mesure qu'on en a besoin, au lieu que dans la Synthese on les établit d'abord. Enfin, ces deux Methodes different comme le chemin que l'on fait en montant d'une vallée sur une montagne differe d'avec celui qu'on fait en descendant de la montagne dans la vallée, ou comme different les diverses manieres dont on se peut servir pour prouver qu'une certaine personne est descenduë d'une autre; dont l'une est de montrer que cette personne a un tel pour pere, qui estoit fils d'un tel et celui-là d'un autre, et ainsi de suite jusques à l'auteur de sa race; et l'autre maniere est de commencer par cet auteur et de montrer qu'il a eu tels enfans et ces enfans d'autres enfans en descendant jusques à la personne dont il s'agit.</p> <p>Cet exemple est d'autant plus propre dans cette rencontre, qu'il est certain que pour trouver une genealogie inconnuë il faut remonter du fils au pere, au lieu que pour l'expliquer après l'avoir trovée la maniere la plus ordinaire est de commencer par le tronc pour en faire voir les descendans; et c'est aussi ce qu'on fait d'ordinaire dans les sciences, où après s'estre servy de l'Analyse pour trouver les veritez, on se sert de la Synthese pour les expliquer aux autres; c'est ainsi que nous en userons dans la suite».</p>	<p>pp. 55-6</p>	<p>«Voilà ce qu'on appelle <i>analyse</i> ou <i>resolution</i>, où il faut remarquer: 1. Qu'on y doit pratiquer, aussi bien que dans la methode qu'on appelle <i>de composition</i>, de passer toujours de ce qui est plus connu à ce qui l'est moins; car il n'y a point de vraie methode qui se puisse dispenser de cette regle.</p> <p>2. Mais qu'elle differe de celle de composition, en ce que l'on prend ces verités connues dans l'examen particulier de la chose que l'on se propose de connoître, et non dans les choses plus generales, comme on fait dans la methode de doctrine. Ainsi, dans l'exemple que nous avons proposé, on ne commence pas par l'établissement de ces maximes generales: que nulle substance ne perit, à proprement parler; que ce qu'on appelle destruction n'est qu'une dissolution de parties; qu'ainsi ce qui n'a point de parties ne peut être détruit, etc. Mais on monte par degrés à ces connoissances generales.</p> <p>3. On n'y propose les maximes claires et évidentes qu'à mesure qu'on en a besoin, au-lieu que dans l'autre on les établit d'abord, ainsi que nous dirons plus bas.</p> <p>4. Enfin ces deux methodes ne different que comme le chemin qu'on fait en montant d'une vallée en une montagne, de celui que l'on fait en descendant de la montagne dans la vallée; ou comme different les deux manieres dont on se peut servir pour prouver qu'une personne est descendue de Saint Louis: dont l'une est de montrer que cette personne a tel pour pere, qui étoit fils d'un tel, et celui-là d'un autre, et ainsi jusqu'à Saint Louis; et l'autre de commencer par Saint Louis, et montrer qu'il a eu tels enfans, et ces enfans d'autres, en descendant jusqu'à la personne dont il s'agit. Et cet exemple est d'autant plus propre, en cette rencontre, qu'il est certain que, pour trouver une genealogie inconnue, il faut remonter du fils au pere; au lieu que pour l'expliquer après l'avoir trovée, la maniere la plus</p>	<p>pp. 304-5</p>

		ordinaire est de commencer par le tronc pour en faire voir les descendans; qui est aussi ce qu'on fait d'ordinaire dans les sciences, où, après s'être servi de l'analyse pour trouver quelque verité, on se sert de l'autre methode pour expliquer ce qu'on a trouvé».	
		CHAPITRE III De la methode de composition, et particulièrement de celle qu'observent les Geometres.	pp. 306-8
«Toutes les regles dont on se sert dans la Synthese se reduisent à trois . La premiere est de ne laisser aucune ambiguité dans les termes dont on se sert, c'est à dire, qu'il faut définir tous les mots qui sont équivoques. La seconde est de n'établir ses raisonnemens que sur des principes clairs et évidens, qui ne puissent estre contestez par aucune personne raisonnable; c'est pourquoy, avant toutes choses, il faut poser des principes qui soient si clairs qu'on les obscurciroit si on les vouloit prouver. La troisième est de prouver démonstrativement toutes les propositions qu'on avance en se servant que des definitions qu'on a posées, des principes qui ont esté accordez comme estant tres-évidens, ou des propositions qui ont déjà esté tirées par la force du raisonnement et qui deviennnent après comme autant de principes pour prouver des veritez plus éloignées. Voilà les regles que les Geometres ont suivies pour convaincre l'esprit et que nous tâcherons d'observer ensuite autant qu'il nous sera possible dans les matieres qui seront capables de démonstration».	p. 56	«Les Geometres ayant pour but de n'avancer rien que de convaincant, ils ont cru y pouvoir arriver en observant trois choses en general. La 1. est de ne laisser aucune ambiguité dans les termes , à quoi ils ont pourvû par les definitions des mots dont nous avons parlé dans la premiere partie. La 2. est de n'établir leurs raisonnemens que sur des principes clairs et évidens, et qui ne puissent être contestés par aucune personne d'esprit. Ce qui fait qu'avant toutes choses ils posent les axiomes qu'ils demandent qu'on leur accorde; comme étant si clairs, qu'on les obscurciroit en les voulant prouver. La 3. est de prouver démonstrativement toutes les conclusions qu'ils avancent, en ne se servant que des definitions qu'ils ont posées, des principes qui leur ont été accordés comme étant très-évidens, ou des propositions qu'ils en ont déjà tirées par la force du raisonnement, et qui leur deviennent après autant de principes. Ainsi l'on peut reduire à ces trois chefs tout ce que les Geometres observent pour convaincre l'esprit et renfermer le tout en ces cinq règles très-importantes».	pp. 307
CHAPITRE VIII De la Science, ce qu'elle est, et en quoy elle differe de l'opinion et de la Foy	pp. 57-9	CHAPITRE I De la Science. Qu'il y en a que les choses que l'on connoît par l'esprit sont plus certaines que ce que l'on connoît par les sens. Qu'il y a des choses que l'esprit humain est incapable de savoir. Utilité que l'on peut tirer de cette ignorance nécessaire.	pp. 291-9
«Puisque nous ne nous servons de l'Analyse ou de la Synthese que pour acquerir de la science et par consequent de la certitude, il faut, avant que de finir le traité de la methode, examiner si nous sommes veritablement certains de quelque	p. 57	«Il s'est trouvé des Philosophes qui ont fait profession de le nier et qui ont même établi sur ce fondement tout leur Philosophie; et entre ces Philosophes, les uns se sont contentés de nier la certitude, en admettant la vraisemblance et ce sont les nouveaux	pp. 292-3

<p>chose.</p> <p>On a eu là-dessus divers sentimens; les uns ont creu que toute choses estoient également vray-semblables sans qu'il y en eût aucune de certaine. D'autres au contraire ont rejezté la vray-semblance et ont creu que toutes choses estoient également incertaines.</p> <p>Toutes ces opinions n'ont subsisté que dans le discours et pas un de ceux qui en ont fait profession n'a esté interieurement persuadé de ce qu'il a dit sur ce sujet; car bien qu'on puisse douter si l'on parle, si l'on marche, s'il y a un ciel, une terre, un soleil, des astres, etc. On ne peut néanmoins douter si l'on est et si l'on pense, puisque soit qu'on parle ou qu'on ne parle pas, qu'on marche ou qu'on soit assis, il est certain néanmoins que l'on est, puisque l'on pense, estant impossible de separer l'estre de la pensée et de croire que ce qui pense ne soit pas</p> <p>Ce que je dis de la pensée se doit entendre de toutes les autres perceptions de l'ame quand on les separe de leurs objets; de sorte que chacun se renfermant dans soy-même et faisant reflexion sur ce qui s'y passe, il y peut trouver une infinité de connoissances qui sont caïres et distinctes».</p>	<p>Academiciens; les autres, qui sont les Pyrrhoniens, ont même nié cette vraisemblance et ont prétendu que toutes choses étoient également obscures et incertaines.</p> <p>Mais la verité est que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde n'ont jamais subsisté que dans des discours, des disputes, ou des écrits et que personne n'en a jamais esté serieusement persuadé: c'étoient des jeux et des amusemens de personnes oisives et ingenieuses ; mais ce ne furent jamais des sentimens dont ils fussent interieurement penetrés, et par lesquels ils voulussent se conduire: c'est pourquoi le meilleur moyen de convaincre ces Philosophes, étoit de les rappeler à leur conscience, et à la bonne-foi, et de leur demander après tous ces discours, par lesquels ils s'efforçoient de montrer qu'on ne peut distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du bon-sens, s'ils n'étoient pas persuadés malgré toutes leurs raisons, qu'ils ne dorment pas et qu'ils avoient l'esprit sain; et s'ils eussent eu quelque sincerité, ils auroient démenti toutes leurs vaines subtilités, en avouant franchement qu'ils ne pouvoient pas ne point croire toutes ces choses quand ils l'eussent voulu».</p>	<p>p. 293</p> <p>«Que s'il se trouvoit quelqu'un qui pût entrer en doute s'il ne dort point ou s'il n'est point fou, ou qui pût même croire que l'existence de toutes les choses exterieures est incertaine, et qu'il est douteux s'il y a un soleil, une lune et une matiere, au moins personne ne sauroit douter, comme dit saint Augustin, s'il est, s'il pense, s'il vit; car, soit qu'il dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain ou malade soit qu'il se trompe ou qu'il ne se trompe pas, il est certain au moins, puisque il pense, qu'il est et qu'il vit, étant impossible de separer l'être et la vie de la pensée, et de croire que ce qui pense n'est pas et ne vit pas; et de cette connoissance claire, certaine et indubitable, il en peut former une regle pour approuver comme vraies toutes les pensées qu'il trouvera claires, comme celle-là lui paroît.</p> <p>Il est impossible de même de douter de ses perceptions en les separant de leur objet: qu'il y ait ou n'y ait pas un soleil et une terre, il m'est certain que je m'imagine en voir un; il m'est certain que je doute</p>
---	---	--

		<p>lorsque je doute, que je croi voir lorsque je croi voir; que je croi entendre lorsque je croi entendre, et ainsi des autres: de sorte qu'en se renfermant dans son esprit seul, et en y considerant ce qui s'y passe, on y trouvera une infinité de connoissances claires e dont il est impossible de douter».</p>	
<p>«Il y a donc de la certitude et de l'incertitude dans l'esprit: c'est pourquoy il seroit aussi absurde de vouloir faire passer toutes les choses pour incertaines que de dire que toutes sont certaines, puisque la raison et l'expérience nous enseignent qu'il y en a de trois sortes: les unes qu'on connoît clairement, les autres qu'on ne connoît pas ainsi mais qu'on peut esperer de connoître, et les dernieres qu'il est impossible de connoître avec certitude, tant parce que nous manquons de principes pour nous conduire à leur connoissance, qu'à cause qu'elles sont trop au dessus de la portée de notre esprit».</p>	pp. 57-8	<p>«Il y a donc de la certitude et de l'incertitude, et dans l'esprit et dans les sens; et ce seroit une faute égale de vouloir faire passer toutes choses ou pour certaines, ou pour incertaines. La raison, au contraire, nous oblige d'en reconnoître de trois genres. Car il y en a que l'on peut connoître clairement et certainement, il y en a que l'on ne connoît pas à la vérité clairement, mais que l'on peut esperer de pouvoir connoître et il y en a enfin qu'il est comme impossible de connoître avec certitude, ou parce que nous n'avons point de principes qui nous y conduisent, ou parce qu'elles sont trop disproportionnées à notre esprit. Le premier genre comprend tout ce que l'on connoît par démonstration ou par intelligence. Le second est la matiere de l'étude des Philosophes; mais il est facile qu'ils s'y occupent fort inutilement, s'ils ne savent le distinguer du troisieme, c'est-à-dire, s'ils ne peuvent discerner les choses où l'esprit peut arriver, de celles ou il n'est pas capable d'atteindre».</p>	p. 295

<p>«Celles que l'on connoît clairement se reduisent encore à trois genres; car quand on considere une proposition, si l'on connoît la convenence de l'attribut avec le sujet par elle-même et sans avoir besoin de recourir à une troisième idée que nous avons appellée <i>Milieu</i>, ce genre de connoissance s'appelle <i>Intelligence</i>; c'est ainsi qu'on doit connoître tous les premiers principes et tous les axiomes dont on a parlé.</p> <p>Mais si nous n'appercevons pas cette convenence par elle-même et qu'il faille recourir à un milieu, ou ce milieu est l'autorité ou c'est la raison; si c'est l'autorité qui fait que nous affirmons ou que nous nions cette convenance, cette connoissance est ce que nous appellons la <i>Foy</i> et cette foy est humaine quand c'est l'autorité des hommes et divine quand c'est l'autorité de Dieu qui nous fait affirmer ou nier. Ainsi, c'est par la foy humaine que je crois qu'Alexandre a conquis l'Asie et c'est par la foy divine que je crois qu'il y a un Dieu en trois personnes.</p> <p>Au contraire, si c'est la raison qui fait que nous affirmons ou que nous nions, ou nous en sommes entierement convainçus, ou nous ne le sommes qu'en partie; si nous ne le sommes pas entierement et qu'il nous reste quelque doute, le consentement de l'esprit accompagné de ce doute est ce qu'on nomme <i>Opinion</i>. Si nous en sommes entierement convainçus il faut distinguer encore et voir si la raison qui nous convainc n'est claire qu'en apparence et faute d'attention; car si cela est, nôtre consentement n'est qu'une erreur, si la raison est veritablement fausse; ou du moins un jugement temeraire, si estant vraie en soy nous n'avons pas eu assez de sujet de la croire veritable.</p> <p>Que si cette raison n'est pas seulement apparence, mais solide et veritable (ce qui se découvre par une attention plus longue et plus exacte) alors la conviction que cette raison produit s'appelle <i>Science</i>, d'où il s'ensuit qu'on peut dire que la <i>science</i> est une connoissance certaine et évidente acquisé par une démonstration; que la foy est une connoissance certaine et évidente fondée sur l'autorité de Dieu ou des</p>	<p>pp. 58-9</p>	<p>«Si lorsque l'on considere quelque maxime, on en connoît la verité en elle-même, et par l'évidence qu'on y aperçoit, qui nous persuade sans autre raison, cette sorte de connoissance s'appelle intelligence, et c'est ainsi que l'on connoît les premiers principes.</p> <p>Mais si elle ne nous persuade pas par elle-même, on a besoin de quelque autre motif pour s'y rendre, et ce motif est ou l'autorité, ou la raison. Si c'est l'autorité qui fait que l'esprit embrasse ce qui lui est proposé, c'est ce qu'on appelle <i>foi</i>. Si c'est la raison, alors, ou cette raison ne produit pas une entiere conviction, mais laisse encore quelque doute, et cet acquiescement de l'esprit accompagné de doute est ce qu'on nomme opinion.</p> <p>Que si cette raison nous convainc entierement, alors, ou elle n'est claire qu'en apparence et faute d'attention et la persuasion qu'elle produit est une erreur, si elle est fausse en effet, ou du moins un jugement temeraire, si étant vraie en soi on n'a pas néanmoins eu assez de raison de la croire veritable.</p> <p>Mais, si cette raison n'est pas seulement apparence, mais solide et veritable, ce qui se reconnoît par une attention plus longue et plus exacte, par une persuasion plus ferme, et par la qualité de la clarté qui est plus vive et plus penetrante, alors la conviction que cette raison produit s'appelle <i>science</i>, sur laquelle on forme diverses questions».</p>	<p>pp. 291-2</p>
		<p style="text-align: center;">CHAPITRE XII De ce que nous connoissons par foi, soit humaine, soit divine.</p>	<p>pp. 335-8</p>
		<p>«Car il y a deux voies generales qui nous font croire qu'une chose est vraie. La premiere est la connoissance que nous en avons par nous-mêmes, pour en avoir reconnu et recherché la verité, soit par nos sens, soit par notre raison; ce qui se peut appeller generalement <i>raison</i>, parceque les sens mêmes dépendent du jugement de la raison; ou <i>science</i>, prenant ici ce nom plus generalement qu'on ne le prend dans les écoles, pour toute connoissance d'un objet tirée de l'objet même.</p> <p>L'autre voie est l'autorité des personnes dignes de creance, qui nous assurent qu'une telle chose est, quoique par nous-mêmes nous n'en sachions rien; ce qui</p>	<p>pp. 335-6</p>

<p><i>hommes; et que l'opinion est une connoissance incertaine fondée sur l'autorité de Dieu ou des hommes; et que l'opinion est une connoissance incertaine fondée sur une raison seulement probable.</i></p> <p>Et parce qu'il pourroit arriver qu'on s'appliqueroit inutilement à rechercher des choses, si l'on ne sçavoit distinguer celles où l'esprit peut atteindre de celles où il n'est pas capable d'arriver, il faut prendre garde que c'est de celles de ce dernier genre que se forment toutes les questions qu'on fait des choses qui regardent la puissance extraordinaire de Dieu; comme, <i>s'il peut faire un bâton sans deux bouts; s'il peut faire un espace qui ne contienne aucun corps; s'il a pû créer le monde de toute éternité, etc.</i> Ce sont là des questions auxquelles on ne se doit point appliquer, parce que nôtre esprit, qui est finy, ne peut renfermer la puissance de Dieu qui est infinie, mais nous devons nous occuper principalement à connaître les effets naturels par leurs causes, et les causes par leurs effets ; ce qui est l'unique but de la Physique e de la Metaphysique».</p>		<p>s'appelle foi, ou creance, selon cette parole de saint Augustin: <i>Quod scimus, debemus rationi; quod credimus, autoritati.</i></p> <p>Mais comme cette autorité peut être de deux sortes, de Dieu ou des hommes, il y a aussi deux sortes de foi, divine et humaine».</p>	
<p style="text-align: center;">CHAPITRE VIII Contenant quelques reflexions importantes sur les Idées</p>	pp. 59-62	//	//
<p>Puisque la Science est une connoissance certaine acquisé par démonstration, et qu'une telle connoissance suppose necessairement plusieurs idées; il est absolument necessaire d'avoir une notion claire et distincte de la nature des idées en general, de leurs differentes especes, de leur composition ou simplicité et de leur verité ou fausseté.</p> <p>Or je remarque qu'il y a des Idées qu'on appelle <i>Simples</i> et d'autres qu'on nomme <i>Complexes</i>. Les idées simples sont comme la matiere de toutes nos connoissances, et composent par leurs diverses combinaisons toutes les idées complexes. Quoique l'ame ne puisse se produire à soy-même aucune idée simple, à cause qu'elles dépendent absolument des objets, néanmoins ayant reçu ces idées, elle peut en les combinant de differentes manieres, produire une infinité d'idées complexes.</p> <p>Il y a cette difference entre les idées simples et les idées complexes, que les idées simples sont toujours réelles, c'est-à-</p>	pp. 59-62	//	//

<p>dire toujours conformes à leur original, ou à l'existence réelle des choses. Au lieu que les idées complexes n'ont pas toujours cette conformité.</p> <p>Les idées complexes qui ne sont pas conformes à leurs originaux sont encore de trois sortes: les unes sont <i>Fausses</i>, les autres <i>Chimeriques</i>, et les autres <i>Inventées</i>. Les idées fausses sont celles qui ne repondent pas à la verité des choses dont on juge. Par exemple, l'idée de la chaleur du feu, prise au sens ordinaire, est fausse, parce qu'elle renferme un jugement par lequel l'ame affirme que cette chaleur ressemble à un sentiment qu'elle a, qu'elle nomme aussi <i>Chaleur</i>; ce qui n'est pas vray. Les idées chimeriques sont celles qui ne renferment point de jugemens, et qui n'ont pas une entiere conformité avec leur objet, à cause que cet objet resulte de l'union de deux ou de plusieurs choses incompatibles: par exemple, l'idée d'un Centaure est chimerique, parce qu'elle resulte de l'union des idées que nous avons d'un homme et d'un cheval, qui sont d'elles-mêmes incapables d'estre unies. Les idées inventées sont celles que l'ame se forme elle-même par des additions, ou par des soustractions qu'elle fait aux idéers simples et naturelles. Par exemple, l'ame se forme l'idée d'un cheval en general, en soustrayant de l'idée d'un cheval qu'elle a veu, tout ce qu'elle a de particulier, et en ne retenant que ce que cette idée a de commun; elle se forme aussi l'idée du triangle plan geometrique, en ajoutant à l'idée de l'étenduë celle de trois côtez droits, bien qu'elle sçache que trois côtez droits ne sont pas dans l'étenduë.</p> <p>Il paroît par là que le mot d'<i>Idée</i> est fort équivoque, et par consequent qu'il est tres difficile de s'empêcher de tomber dans l'erreur, si l'on ne sçait pas distinguer les idées simples des idées complexes; et même, si entre les idées complexes, on ne sçait pas discerner les idées fausses d'avec celles qui ne sont que chimeriques ou inventées: car il faut remarquer, que lors qu'on regarde quelque chose comme faux, il y a toujours quelque espece de jugement, encore qu'il ne soit pas exprimé en termes formels. Par exemple, l'idée de la chaleur, dont on vient de parler, renferme un jugement par lequel l'ame affirme que la chaleur du feu a quelque chose de</p>			
---	--	--	--

<p>semblable au sentiment qu'elle a, qu'elle appelle aussi chaleur, les idées chimeriques et les idées inventées ne renferment point de semblables jugemens, mais aussi elles ne sont pas fausses à parler rigoureusement. Ce qui fait voir qu'il ne suffit pas, pour qu'une idée soit fausse, qu'elle ne soit pas conforme à son original, mais qu'il est encore nécessaire que l'ame croye qu'elle y est conforme, car c'est en cela precisement que consiste la nature de l'erreur, comme il sera démontré ensuite.</p> <p>Ainsi, les regles que nous aurons à observer dans la suite, lors que nous aurons des idées, seront de considerer si elles sont simples ou complexes: car si elles sont simples, nous pourrons assûrer qu'elles sont réelles, c'est-à-dire, qu'elles sont conformes à leur original. Et si elles sont complexes, il faudra encore examiner si elles sont conformes à leurs objets, ou non; et si elles n'y sont pas conformes, il faudra considerer enfin si elles sont fausses, ou seulement chimeriques et inventées: par ce moyen nous éviterons l'erreur où tombent ceux qui confondent tous ces idées; et qui sachant que les idées fausses, les idées chimeriques et les idées inventées rigidement parlant n'ont point d'original, se figurent qu'il en est de même des idées simples, ne prenant pas garde qu'il y a cette difference entre les idées simples et les idées complexes, que les idées simples dépendent absolument des objets, et que les idées complexes dépendent partie des objets et partie de la volonté, ce qui fait qu'il n'est pas nécessaire que leur original soit exactement tel qu'elles le representent, parce que la volonté y suppose tout ce qu'elle veut. Je dis que les idées complexes dépendent partie de la volonté et partie des objets, pour donner à entendre qu'il n'y a point d'idée complexe ou composée, soit qu'elle soit fausse, soit qu'elle soit chimerique, ou simplement inventée, qui ne dépende en quelque chose d'un objet extérieur, et qui à cet égard ne soit réelle, c'est-à-dire, telle que cet objet contient formellement tout ce qu'elle represente.</p> <p>Il faut raisonner des sensations comme des idées simples, avec cette difference seulement que les idées representent toujours quelque chose qui est dans les objets qui les causent, et que les sensations</p>			
--	--	--	--

<p>ne representent rien de tel, mais elles nous conduisent seulement à considerer la maniere dont les corps exterieurs operent sur nos sens. Ainsi, par exemple, l'idée du Soleil represente les proprieté qui sont dans cet Astre, et la douleur qu'on sent en le regardant directement avec les yeux tout ouverts, ne represente rien, mais elle fait seulement connoître que le Soleil agit sur nos organes d'une maniere qui ne leur convient pas: ce qui suffit par nostre usage. Pour plus grande facilité, nous comprendrons toutes les idées simples sous le nom d'<i>Idées naturelles</i>, et toutes les idées complexes sous le nom d'<i>Idées naturelles</i>, et toutes les idées complexes sous le nom d'<i>Idées artificielles</i>, jusqu'à ce que nous soyons parvenus au second Livre de <i>Mataphysique</i>, où nous traiterons exprés de la nature, de l'origine et des proprieté des idées.</p> <p>Voilà autant de Logique qu'il en faut pour entendre la Physique, la Metaphysique et la Morale, qui est la seule fin que nous sommes proposez dans cet Ouvrage. Ceux qui voudront avoir une connoissance plus particuliere de cette partie de la Philosophie, pourront consulter le Livre qui a pour titre <i>L'Art de penser</i>. Ils y trouveront sans doute de quoy se contenter: car on peut assûrer que cet Ouvrage contient tout ce que les Auteurs, tant anciens que modernes, ont dit de meilleur sur la Logique, tant speculative que pratique.</p>			
--	--	--	--